9691

Toledo-11-S

LES CHEVALIERS DU CYGNE,

OU

LA COUR DE CHARLEMAGNE.

TOME SECOND.

58142 SBK

LES CHEVALIERS DU CYGNE,

OU

LA COUR DE CHARLEMAGNE;

Conte historique et moral, pour servir de suite aux Veillées du Château, et dont tous les traits qui peuvent faire allusion à la révolution française, sont tirés de l'Histoire.

PAR MADAME DE GENLIS,

Auteur du Théâtre d'éducation, d'Adèle et Théodore, etc.

Et coupable un moment, on est puni toujours.
THOMAS CORNEILLE.

Si les adversités qui ne regardent que les biens de la fortune, dont un ami se voit dépouillé, sont une raison de s'attacher à lui avec plus de zèle, et de faire pour lui de plus grands efforts, la perte de l'innocence, quand elle ne vient pas d'une dépravation sans ressource, est un motif bien plus pressant de voler au secours d'un homme qui sent lui-même de se relever de sa chûte. SETHOS, liv. 8.

TOME SECOND.

A HAMBOURG,

F. FAUCHE, Imprimeur et Libraire.

(1797.)

TABLE

DES CHAPITRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

CHAP. I. *Histoire d'Ogier le danois.* . pag. 1
CHAP. II. *Un philosophe amoureux.* 36
CHAP. III. *La piété.* 46
CHAP. IV. *Histoire de Meinrad.* 50
CHAP. V. *Le vice humilié.* 78
CHAP. VI. *Funeste erreur.* 86
CHAP. VII. *Les offrandes.* 101
CHAP. VIII. *Le châtiment.* 113
CHAP. IX. *Le voile.* 121
CHAP. X. *Histoire d'Ordalie.* 133
CHAP. XI. *Suite de l'histoire d'Ordalie.* . 144
CHAP. XII. *Une première consolation.* . . 162
CHAP. XIII. *Les tablettes.* 168
CHAP. XIV. *L'origine de l'Orgue.* 181
CHAP. XV. *L'amitié d'un despote.* 193
CHAP. XVI. *L'herbe d'or.* 208
CHAP. XVII. *Le ressentiment d'un despote.* 253
CHAP. XVIII. *Trouble imprévu.* 277
CHAP. XIX. *Un conseil d'état.* 293

CHAP. XX. *L'habitation mystérieuse.* . . . 308
CHAP. XXI. *Une princesse éclairée et vertueuse.* 314
Notes. 325
Traduction des épigraphes. 362

Fin de la Table du second volume.

LES

LES CHEVALIERS DU CYGNE, OU LA COUR DE CHARLEMAGNE, CONTE HISTORIQUE ET MORAL.

CHAPITRE I.

Histoire d'Ogier le Danois.

Pianger de' quel che gia sia fatto servo
Di due vaghi occhi e d'una bella treccia;
Sotto cui si nasconda un cor protervo,
Che poco puro abbia con molta feccia
Vorria il miser fugire; e come cervo
Ferito, ovumque va porta la freccia.
Ha di se stesso e del suo amor vergogna
Nè l'osa dire! e in van sanassi agogna.
L'ARIOSTE.

VOUS avez été témoin, mon cher Isambard, de quelques-unes de mes folies, mais vous n'en connaissez que très-confusément la cause; et puisque

vous voulez savoir les véritables motifs qui m'ont fait abandonner la guerre et le monde, il faut que je vous fasse connaître mon caractère, mes opinions et toutes mes erreurs, et que par conséquent je vous conte mon histoire entière.

Je naquis sous le règne du sage Sigefroy; je fus élevé dans un vieux château, loin de la cour; et mon père, l'homme le plus savant du Danemarck, fut mon seul instituteur. Je montrai dès mon enfance un goût passionné pour la gloire, c'est-à-dire, pour la guerre; car dans le siècle où nous sommes, ces deux idées sont malheureusement inséparables : mais mon père les rectifia en me donnant la définition de la véritable valeur : *C'est*, me disait-il, *la vertu combattant pour la justice* (*). J'ai tâché de faire de cette maxime la règle de ma conduite. Sigefroy tira mon père de sa solitude, l'appela près de lui et le fit son ministre. Le Danemarck applaudit à son choix, et parut sentir vivement le bonheur si rare d'être gouverné par un bon roi et par un ministre éclairé et vertueux. J'avais alors seize

(*) C'est la belle definition que les stoïciens faisaient du courage.

ans : peu de mois après j'entendis parler de la guerre qui s'était élevée entre Charlemagne et Didier, roi des Lombards. Didier me parut malheureux et opprimé; j'obtins la permission d'aller combattre pour sa cause, et je me rendis en Lombardie (1). Je fis aussi mes premières armes avec le prince Adalgise, qui n'avait alors que dix-sept ans. Vous savez, Isambard, qu'au commencement d'une bataille j'eus l'audace de défier Charlemagne, qui me demanda mon nom : Ce nom, lui répondis-je, est encore inconnu, mais il ne tient qu'à vous, seigneur, de le rendre à jamais célèbre, si vous acceptez mon défi. Eh bien ! j'y consens, dit Charlemagne, et il s'avança. Il quitta ses rangs, et vint à moi la lance en arrêt. Le combat commença; mais à peine en étions-nous aux mains, qu'Adalgise, suivi de plusieurs soldats, vint fondre sur Charlemagne, et lui donnant un coup de lance dans le côté, le renverse par terre ; aussitôt son armée, justement indignée, s'élance vers lui, mais elle n'aurait pu empêcher que Charlemagne n'eût été fait prisonnier, si j'eusse secondé la trahison d'Adalgise et de ses lâches compagnons. Trans-

porté de fureur, je les écarte d'une main avec mon épée, tandis que de l'autre je relève Charlemagne. En voyant ce héros debout, ils prennent la fuite et entraînent de force Adalgise, qui n'ayant pu assassiner son ennemi, voulait se faire tuer (2). Après la bataille, que nous perdîmes, Charlemagne qui avait appris mon âge avec quelque surprise, m'envoya par un hérault d'armes une magnifique armure que j'ai toujours portée depuis. Cette aventure m'attira la haine d'Adalgise; ce prince, d'un naturel farouche, impétueux et vindicatif, a montré souvent un courage téméraire, mais presque toujours souillé par une violence et une férocité qu'il annonçait déjà malgré son extrême jeunesse. Cette guerre me fit connaître toutes les grandes qualités de Charlemagne; j'admirai sa valeur héroïque, son activité, son génie, et surtout sa générosité; je le vis après chaque victoire offrir constamment la paix (*), et je le trouvais alors encore plus grand que dans les combats. Didier, dominé par la haine, courait en aveugle à sa

(*) Voyez l'histoire de Charlemagne, par M. Gaillard, tome 2.

perte : tous les ennemis de la France assemblés autour de lui, aigrissaient chaque jour ses ressentimens ; leurs pernicieux conseils l'engagèrent à continuer la guerre ; il en fut la victime. Je m'enfermai avec lui dans Pavie, assiégée par les Français; mais le peuple, las d'une guerre sanglante, prolongée par le vain désir de la vengeance, ouvrit les portes de Pavie à Charlemagne, et lui livra le malheureux Didier et cette même Hermengarde, dont le divorce avait causé la guerre; et ce fut ainsi qu'elle revit ce monarque redoutable, autrefois son époux et maintenant son ennemi et son vainqueur! Je fus fait prisonnier avec toute la suite de Didier. Charlemagne m'envoya chercher : aussitôt que ce prince m'apperçut, il s'avança vers moi en m'embrassant : Ogier, me dit-il, en acceptant l'armure que je vous ai envoyée, vous êtes devenu chevalier français ; mais il est bien juste que je respecte la liberté de celui qui m'a si généreusement conservé la mienne ; je désire vous fixer dans ma cour, cependant vous êtes le maître de la quitter; mais n'oubliez pas que la France sera toujours pour vous une seconde patrie, et

Charlemagne un ami reconnaissant et fidelle. — Quand les rois savent parler ainsi, combien ils étendent et affermissent leur empire !

Ce prince éclairé, autant que magnanime, respecta chez les Lombards la forme du gouvernement qu'il trouva établie ; il ne se permit aucun changement qui ne fût absolument nécessaire, aucune précaution qui ne fût indispensable ; il parut se livrer entièrement à la foi des vaincus ; il marchait au milieu d'eux avec une faible garde ; il leur laissa leurs biens, leurs lois et leurs coutumes (*). Utile et belle leçon pour les conquérans, s'ils savaient profiter des exemples de justice et de modération ! Comblé des bontés et des bienfaits de Charlemagne, je quittai Pavie ; malgré mes démêlés avec Adalgise, je crus devoir à son malheur et au parti que j'avais soutenu, toutes les preuves d'intérêt qu'il était en mon pouvoir de lui donner ; je découvris le lieu de sa retraite, je m'y rendis ; je l'accompagnai dans sa fuite,

(*) Tout ce paragraphe, depuis l'alinéa, est littéralement copié de l'histoire de Charlemagne, par M. Gaillard, tome 2, page 123.

et je ne me séparai de lui que lorsqu'il n'eut plus besoin de mes soins et de mes services. Je voyageai près d'un an, ensuite je retournai en Danemarck. J'y trouvai le célèbre Vitikind, alors chef adoré des Saxons, et défenseur intrépide de leur liberté. Il venait de perdre contre Charlemagne une bataille qui paraissait décisive; forcé de fuir d'un pays occupé par les ennemis, il s'était réfugié à la cour de Sigefroy, qui se montra digne de la confiance de cet illustre fugitif. L'émigration fut prodigieuse en Saxe; ces amis de la liberté furent repoussés et même persécutés dans presque tous les états de l'Europe : les rois semblaient craindre ces fiers républicains, et cette défiance excita celle de leurs peuples, qui supposèrent qu'une si grande terreur était fondée sur l'intime conviction que le gouvernement républicain était préférable au régime monarchique. C'est ainsi qu'une politique intolérante et mal-adroite leur apprit à admirer, sans les connaître, des principes qu'ils n'eussent ni goûtés, ni même discutés, si l'on n'eût consulté que la générosité, toujours d'accord avec la raison. Enfin la persécution produisit deux effets; elle rendit les opprimés intéressans,

et jeta un éclat éblouissant sur leur cause ; et de là ces germes de troubles et de révoltes répandus dans plusieurs royaumes, depuis le commencement de cette injuste et funeste guerre. Le Danemarck, grace à la droiture et aux lumières d'un bon roi et d'un sage ministre, est à l'abri de ces orages. La douceur et la justice de son gouvernement assurent sa tranquillité. Les émigrés Saxons y sont reçus avec humanité et y vivent en paix (3). Des réfugiés surtout savent respecter les droits sacrés de l'hospitalité ; l'intérêt et la reconnaissance sont les garans certains de leur bonne conduite. J'ai vu avec plaisir, en Danemarck même, (dans les lieux habités par la cour) des Saxons dans nos réjouissances publiques, applaudir à l'amour du peuple pour la famille royale, et mêler à nos chants leur fameuse hymne *du grand Arminius*, sans causer d'ombrage à notre ministère (4). Noble et touchante sécurité, qui semble dire à toute la nation : *Je m'occupe trop de votre bonheur pour ne pas compter sur votre gratitude.* En effet, les Danois s'intéressent au sort de la Saxe, mais n'en chérissent pas moins leur gouvernement monarchique. Ce sont

les impôts et le despotisme qui font les révolutions ; un peuple heureux sera toujours fidelle à son chef. Cependant je cherchai toutes les occasions de voir Vitikind ; les entretiens de ce grand homme m'inspirèrent le plus vif intérêt pour sa cause ; mon admiration pour Charlemagne ne m'empêcha pas de sentir combien la guerre qu'il faisait aux Saxons était injuste : enfin, exalté par les discours de Vitikind, je lui promis de combattre sous ses ordres, s'il pouvait parvenir, comme il s'en flattait, à rallier son parti dispersé. En effet, quelques mois après il partit pour la Saxe, je le suivis ; bientôt les Saxons subjugués se révoltèrent de nouveau ; Vitikind se trouva à la tête d'une nombreuse armée, et la guerre recommença. Je fis la campagne entière, qui fut heureuse et brillante pour les Saxons, mais souillée à mes yeux par des dévastations et des cruautés qui m'ôtèrent l'enthousiasme que m'avaient inspiré les entretiens de Vitikind. Le courage sans générosité n'est qu'un instinct féroce autant qu'haïssable ; le mépris de la mort n'est une vertu que dans une ame compatissante et sensible : mais celui qui trempe ses mains

dans le sang d'un ennemi vaincu qui demande grace ; celui qui dans sa rage meurtrière ne distingue ni le sexe, ni l'âge, et qui croit que la guerre autorise les massacres et les assassinats ; celui-là, quels que soient ses exploits, n'est qu'un monstre sanguinaire, un infâme brigand, l'opprobre et le fléau de l'humanité. Je vis des villages incendiés, je vis expirer au milieu des flammes des vieillards et des enfans ; enfin je vis les Saxons, dans le délire honteux de leur fureur, prendre l'exécrable résolution de ne plus recevoir de prisonniers, et de les égorger tous !.. (5). Vitikind frémissait de ces horreurs, mais n'avait pas le pouvoir d'en arrêter le cours ; il parut même suspect en essayant de s'y opposer .... Alors la guerre me devint odieuse ; j'étais venu chercher la gloire, et je me trouvais le complice des crimes les plus atroces. On fit une trève, je me retirai et je recommençai de nouveaux voyages. J'entendis parler des lois admirables que Charlemagne donnait à ses sujets ; je voulus voir un spectacle si nouveau : je fus en France. C'est alors que j'eus l'idée de la véritable gloire, en voyant Charlemagne dans ces fameuses assem-

blées législatives : Homme sublime, m'écriai-je, oui, l'équitable prospérité te pardonnera d'avoir été un conquérant! oui, dans cette enceinte auguste, tu expies tous tes exploits guerriers!..... Je m'attachai tellement à ce prince, que je résolus de me fixer en France, et de vivre sous ces lois que j'avais entendu discuter et décréter. Mais je n'aimais pas la cour, et je ne voulus point y rester. J'achetai des terres et un vieux château dans cette province, et je vins m'y établir. Pendant plusieurs années je n'en sortis que pour suivre Charlemagne dans les expéditions guerrières, qui ne me parurent pas contraires à la justice, c'est-à-dire, lorsque ses ennemis l'attaquèrent sans avoir été provoqués; car j'en étais venu à penser que la guerre défensive est la seule légitime; aussi n'a-t-il jamais pu m'engager à prendre les armes contre les Saxons. Je passai dans mon château une partie de l'année qui précéda celle où se fit le traité d'alliance de Charlemagne et de Vitikind: sur la fin de l'été, j'étais un soir enfermé dans mon cabinet, lorsqu'on vint me dire qu'une jeune dame inconnue qui s'était égarée dans le bois,

me faisait demander l'hospitalité pour cette nuit : on ajouta qu'elle était arrivée sur un palefroi, et qu'elle était seule. Je m'empressai d'aller la recevoir; je la trouvai dans mon jardin, sous une allée d'ormes; en m'entendant marcher (car l'obscurité était telle qu'on ne pouvait distinguer les objets), elle vint à moi et me fit beaucoup d'excuses sur l'importunité qu'elle craignait de me causer : le son de sa voix me prévint en sa faveur, et m'inspira beaucoup de curiosité de la voir. Après les premiers complimens, je lui proposai de la conduire dans son appartement, mais elle loua la fraîcheur et la beauté de la nuit, et nous restâmes dans le jardin; elle accepta mon bras, et nous nous mîmes à marcher. J'avais l'intention de la conduire hors de cette allée dans un lieu découvert, où malgré l'obscurité de la nuit, j'aurais pu entrevoir un peu sa figure; mais à la moitié de l'allée elle s'approcha d'un banc et s'assit, et je me mis à côté d'elle. Nous causâmes ainsi environ une heure, et je fus aussi surpris qu'enchanté de tout l'esprit qu'elle me montra. Nous nous fîmes beaucoup de questions, elle éluda toutes les miennes; mais les

siennes étaient flatteuses, et prouvaient qu'elle me connaissait de réputation. Enfin il fallut rentrer au château : plus je trouvais de charmes dans son entretien, plus je désirais la voir; cependant je conjecturai qu'elle n'était pas jolie, puisqu'elle avait si peu d'empressement de se montrer, et cette pensée me fut désagréable. Je me levai en lui offrant mon bras, elle soupira et posa sa main sur la mienne; cette main était douce et si délicate, que je ne doutai pas qu'elle ne fût charmante; mais je m'apperçus qu'elle tremblait; je me sentis ému; je ne concevais rien à cette aventure, et le trouble commençait à se joindre à l'étonnement..... L'inconnue se taisait, et à mesure que nous approchions du château, son agitation semblait augmenter : ne sachant plus que penser, tout-à-coup j'imaginai que non-seulement elle était laide, mais qu'elle avait dans sa personne quelque difformité choquante et monstrueuse : cette idée me fit venir les larmes aux yeux. L'inconnue me paraissait si aimable et si intéressante, que je m'affligeais sincèrement du malheur que je lui supposais, et que je partageais son embarras. A la

porte du château quelques domestiques vinrent au-devant de nous avec des flambeaux : je jetai, en tremblant, les yeux sur mon inconnue ; mais je ne pus voir son visage, il était entièrement caché sous une gaze épaisse, circonstance qui acheva de me confirmer dans mes conjectures. Nous arrivâmes dans l'appartement que je lui avais destiné : au milieu de cette chambre était une table couverte de rafraîchissemens : les domestiques posèrent les lumières sur la table et sortirent. Quand nous fûmes seuls, l'inconnue se tourna vis-à-vis de moi, et parut me regarder fixement et avec beaucoup d'atention, car elle pouvait voir à travers sa gaze. Pendant cet examen, j'admirais l'élégance et la légèreté de sa taille, et la beauté de ses mains ; la curiosité, la surprise, l'émotion me rendaient immobile. Après un assez long silence, elle s'écria : *O funeste imprudence !* .... En disant ces mots, elle chancelle, veut s'appuyer sur la table ; sa main défaillante ne la peut soutenir ; elle tombe étendue sur le parquet. Mon saisissement fut inexprimable ; je me précipitai vers elle, et je vis qu'elle était sans connaissance ; il fallait nécessai-

rement, pour la secourir, ôter le voile qui, en lui couvrant le visage, devait gêner sa respiration..... Cependant j'hésitais, je craignais de voir ce visage, que d'ailleurs elle voulait cacher; quel que fût son motif, je devais le respecter, et surtout ne pas profiter de l'état où elle était, pour surprendre cette espèce de secret. Mais enfin, comme je ne l'entendais plus respirer, et qu'elle ne donnait aucun signe de vie, l'effroi l'emporta sur la délicatesse; j'arrachai le voile qui couvrait sa tête et une partie de sa taille..... Mais quelle fut alors ma surprise en voyant une jeune personne d'une figure ravissante!... le désordre où l'avait mise sa chûte ajoutait encore à ses charmes; ses beaux et longs cheveux noirs étaient abattus..... le mouchoir, fait pour cacher son sein, s'était détaché, et laissait voir entièrement la plus belle gorge du monde..... Si l'esprit et les graces de cette dangereuse inconnue avaient eu le pouvoir de m'intéresser vivement, avec l'idée que je m'étais formé de sa figure, jugez, mon cher Isambard, de ce que me fit éprouver la scène que je viens de vous dépeindre!..... En contem-

plant la belle inconnue, j'oubliais de la secourir; ses yeux étaient fermés, mais elle avait tant d'éclat et de fraîcheur, qu'elle paraissait plutôt endormie qu'évanouie. J'étais à genoux près d'elle, soutenant sa tête sur mon bras... enfin je l'enlevai doucement, je la portai sur un canapé, et me remettant à genoux, je lui fis respirer un eau spiritueuse, et au bout de quelques minutes elle ouvrit les yeux. Ce premier regard me fit tressaillir; je tenais sa main, je la baisai avec transport, mais je remarquai dans son maintien tant de confusion et un embarras si naturel et si modeste, que je fus contraint de renfermer au fond de mon ame tout ce que je ressentais si vivement. Cependant je hasardai quelques questions; je ne pus obtenir de réponse; l'inconnue mit ses deux mains sur son visage et garda un obstiné silence. Au bout d'une demi-heure, elle me conjura, d'une voix faible et tremblante, de la laisser seule; j'obéis et je me retirai le plus étonné et le plus amoureux de tous les hommes. Je ne fermai pas l'œil de la nuit; je me levai avec le jour, et j'attendis avec une vive impatience le réveil de l'inconnue: enfin à dix

heures j'obtins la permission d'entrer chez elle. Je la trouvai mille fois plus jolie encore que la veille; un air d'abattement et de mélancolie donnait un nouveau charme à sa figure piquante; elle parut embarrassée en m'appercevant; mais après un moment de silence, prenant la parole : Je dois pourtant, seigneur, me dit-elle, vous expliquer (du moins en partie) la singularité de ma conduite. J'implore votre indulgence, j'en ai grand besoin..... Ici elle soupira, et sans me laisser le temps de répondre : Je suis née, poursuivit-elle, avec une imagination très-vive, une fort grande étourderie, et un cœur beaucoup trop sensible..... Depuis deux ans j'entends continuellement parler de vos aventures, seigneur, et de vos exploits.... je trouvais dans le caractère d'Ogier le danois tout ce qui pouvait exciter mon intérêt et mon admiration, et j'y trouvais encore une originalité qui piquait vivement ma curiosité.... enfin, seigneur, je brûlais du desir de vous connaître.... vous l'avouerai-je? sachant que vous viviez dans cette solitude, j'ai fait un assez long voyage, uniquement pour vous voir..... j'ai profité de quelques

instans de liberté que le hasard m'a donnés, car je suis sous la garde austère d'un tuteur farouche qui me tyrannise ; mais j'ai pu m'échapper, et sous un prétexte plausible, je puis rester encore ici trois jours ; au bout de ce temps, je serai forcée..... Non, non, interrompis-je, en me jetant à ses pieds, si ce que j'entends n'est point une illusion, vous ne quitterez point ces lieux, dont vous êtes la souveraine ; vous avez daigné vous intéresser à moi lorsque vous ne connaissiez de moi que mon nom ; et moi, madame, sans savoir le vôtre, je vous adore et vous rends l'arbitre de ma destinée..... O généreux Ogier ! reprit-elle en versant quelques pleurs, croyez que mon cœur, qui vous a prévenu, sait répondre au vôtre ; mais un obstacle invincible..... Et quoi ! m'écriai-je avec effroi, ne pouvez-vous disposer de votre main ?.... Je suis libre, répondit-elle, et je serai maîtresse absolue de mon sort et d'une grande fortune dans huit mois ; jusque-là un destin bizarre, l'honneur, des engagemens sacrés et la reconnaissance m'obligent à vous cacher qui je suis, et à vous quitter dans trois jours : ne

m'en demandez pas davantage, vous saurez tout avec le temps; mais je serais indigne de votre estime, si dans cet instant je vous expliquais ce surprenant mystère. Ah! si vous m'aimez, répliquai-je, que m'importe le reste? — Si je vous aime! après mon imprudente démarche, après l'état où vous m'avez vue, seriez-vous assez ingrat pour en douter? — Cependant vous me quitterez dans trois jours! .... — Oui, mais je reviendrai dans huit mois vous consacrer ma vie. — Oh! n'est-ce point un songe qui m'abuse? est-il bien vrai..... prenez-vous cet engagement? .... — Oui! j'en jure par l'amour et par la folie qui, en me conduisant ici, m'a mieux guidée que la raison n'aurait pu le faire. Elle prononça ces mots avec autant de sentiment que de grace; cependant cette espèce de serment ne me parut pas assez sérieux pour me rassurer. Je m'en plaignis, et elle me répondit d'une manière si tendre, qu'elle acheva de me tourner entièrement la tête. Mais ce fut en vain que je renouvelai mes questions, et que je la conjurai de me parler avec confiance sur sa situation; elle fut inébranlable dans ses refus à

cet égard; seulement elle m'avoua qu'ignorant, en arrivant chez moi, si mon esprit et ma personne répondaient à l'idée qu'elle s'en était formée, elle avait ordonné à celui de ses gens qui l'avait accompagnée jusqu'à deux cents pas du château, de retourner au lieu où elle avait couché la veille, et de l'y attendre avec le reste de sa suite, en ajoutant que dans le cas où elle n'irait pas les rejoindre le lendemain matin, il revînt la chercher au bout de quatre jours. Car, poursuivit-elle, si la sympathie n'eût pas fixé notre sort, vous n'auriez jamais connu ma folie; dès le soir même de mon arrivée je vous aurais demandé un guide, et je serais partie le lendemain à la pointe du jour.

J'écoutais mon inconnue, et je la regardais avec une surprise et un ravissement qui devaient me donner l'air stupide; je croyais rêver. Ce fut en effet un songe, mais malheureusement il produisit sur mon cœur une impression qui ne s'effacera peut-être jamais. L'inconnue m'assura qu'elle ne pouvait me dire le nom de sa famille, mais elle me protesta qu'elle s'appelait AMINTE, et que personnellement on ne lui avait jamais donné d'autre nom. A l'embarras

qui avait paru la dominer d'abord, succédèrent une confiance et une gaieté douce qui lui donnèrent de nouveaux agrémens ; j'admirais l'inépuisable variété de son esprit, et j'avoue que j'étais un peu effrayé de cette étonnante mobilité de caractère qui la rendait si piquante, mais qui, malgré moi, m'inspirait je ne sais quelle défiance que toutes ses protestations ne pouvaient dissiper. Cette journée s'écoula avec une inconcevable rapidité. Le soir, après souper, nous descendîmes dans le jardin ; la beauté du clair de lune lui donna l'envie de se promener dans les champs, et je la conduisis sur la pelouse qui environne cette chaumière, qui n'existait pas alors. Nous nous assîmes sur un lit de verdure entouré d'arbres fruitiers, et situé à trente pas de la fontaine où vous m'avez trouvé hier : il était près de minuit. Aminte, dont la vivacité et la gaieté charmante avaient paru s'augmenter à chaque instant depuis le déclin du jour, tomba subitement dans une langueur touchante..... Tout dort dans ces paisibles lieux, me dit-elle, et les domestiques du château et les habitans du village ; il me semble que nous som-

mes seuls dans l'univers; douce et dangereuse illusion !..... Le ton ému dont elle prononça ces paroles, porta dans mon imagination et dans mes sens un trouble que je n'avais point encore éprouvé.... Ogier, reprit-elle, rentrons au château..... Eh ! pourquoi ? m'écriai-je en la saisissant dans mes bras..... Ah ! répondit-elle, parce que l'amour peut ici tout oser. Egaré par cette réponse ingénue, j'oubliai que je m'étais promis de respecter et sa jeunesse et sa confiance, et les droits si saints de l'hospitalité !.... Aminte n'opposa nulle résistance à mon heureuse audace..... sa faiblesse me la rendit plus chère; j'en crus voir la cause et l'excuse dans le sentiment le plus tendre et la passion la plus impétueuse. Aminte, suivant sa promesse, resta deux jours encore, mais elle partit au commencement du quatrième, malgré l'excès de mon amour et de mon regret; elle s'obstina à me cacher tous ses secrets, et je n'obtins d'elle que de touchans adieux et des sermens trompeurs. Je la conduisis moi-même dans une prairie qu'elle m'indiqua, et qui est à deux lieues d'ici; elle exigea ma parole d'honneur que je ne la sui-

vrais point secrètement, et qu'en la quittant je retournerais sur-le-champ dans mon château : je remplis scrupuleusement cet engagement. Ce fut ainsi que nous nous séparâmes.

Huit mois s'écoulèrent, et ensuite quatre autres, sans que j'entendisse parler d'Aminte ; je l'aimais avec passion, et je ne renonçai qu'avec une douleur inexprimable à l'espérance de la revoir. Rappelé en Danemarck par mon père, j'y retournai. Sigefroy n'existait plus ; Godefroy venait de lui succéder ; mais je retrouvai la même tranquillité dans le royaume, parce que la politique et les principes de la cour étaient les mêmes. Vitikind, par ses agens et par ses lettres, avait essayé vainement d'engager le sage Godefroy à rompre la neutralité, car les Saxons s'étaient encore révoltés : la dernière réponse de Godefroy me parut si belle, et je la relus tant de fois, qu'elle s'est pour jamais gravée dans ma mémoire ; je suis certain que vous serez charmé de la connaître ; la voici :

RÉPONSE DU ROI DE DANEMARCK A VITIKIND.

« Non, Vitikind, je n'ai point ou-

» blié notre ancienne amitié ; je n'ai
» changé ni de sentimens ni d'opi-
» nions ; j'ai toujours pensé que la
» guerre entreprise contre les Saxons
» était injuste ; j'ai blâmé les excès
» dans lesquels sont souvent tombés
» ces peuples belliqueux. Mais doit-on
» blâmer moins ceux qui, en voulant
» attenter à leur liberté, ont porté sur
» leur territoire la flamme et le fer,
» et excité parmi eux tant de troubles
» et de factions ? Enfin lassé d'une
» guerre sanglante, et révolté des cri-
» mes que la haine et la vengeance
» ont fait commettre à vos compatrio-
» tes, vous avez engagé la nation dont
» vous étiez le chef, à ployer sous
» le joug de l'Empereur : cette nation
» plongée dans la plus affreuse barba-
» rie, était indépendante, mais elle
» manquait des principes et des lumiè-
» res qui peuvent fonder une liberté
» durable ; elle n'avait point de lois,
» le plus grand homme de son siècle
» vous en offrait d'admirables. Voilà,
» Vitikind, ce qui vous servira d'ex-
» cuse aux yeux de la postérité : vous
» ne pouviez céder qu'à l'admira-
» tion ; vous avez cru que la Saxe
» entière partageait votre enthousiasme
» pour

» pour l'Empereur : vous vous êtes
» trompé, elle se soulève de nouveau,
» et la guerre que vous vous étiez
» flatté de terminer, recommence avec
» plus de fureur que jamais. Vous me
» pressez de rompre la neutralité que
» j'ai gardée jusqu'ici ; je ne le puis,
» car, je vous le répète, mes opinions
» sont les mêmes. Vous me dites que
» maintenant la cause de l'Empereur
» est devenue celle de tous les rois,
» et que si la Saxe triomphe, tous les
» souverains doivent trembler. Je pour-
» rais me contenter de vous répondre
» que je préfère la justice à ma cou-
» ronne : mais j'ajouterai que dans ce
» cas la politique seule me déciderait
» au parti que je prends. Les prodi-
» gieuses émigrations des Saxons, la
» longue guerre qu'ils ont soutenue,
» leur résistance héroïque, en fixant
» sur eux les yeux de toute l'Europe,
» ont servi à répandre dans tous les
» pays leurs idées d'indépendance ; ainsi
» ce mal (si c'en est un) est irrépara-
» ble, et la ruine entière de la Saxe
» n'y pourrait remédier (*). Il me

(*) Ce raisonnement aurait infiniment plus de force, si l'art de l'imprimerie eût été connu dans ce temps.

» semble donc que, surtout dans le
» siècle où nous sommes, les princes
» qui veulent conserver leur autorité
» font une étrange folie de prendre
» part à la guerre, et par conséquent
» de dégarnir de troupes leurs états,
» d'épuiser leurs finances et d'accabler
» leurs peuples d'impôts. Est-ce en
» ruinant sa nation, en faisant une mul-
» titude innombrable de mécontens, en
» prodiguant l'or et le sang de ses su-
» jets, qu'on peut raisonnablement se
» flatter de prévenir une révolution ?
» Conserver dans ses états la paix et
» l'abondance, y faire fleurir le com-
» merce et les arts, gouverner avec
» justice, se montrer humain, géné-
» reux, populaire : voilà, croyez-moi,
» la véritable politique des rois ; ce
» sera la mienne jusqu'à mon dernier
» soupir. Vous gémissez des cruautés
» et des crimes qui souillent la cause
» du parti que vous combattez ; ah !
» s'il est vrai, gardez-vous de les imi-
» ter ; ou ne les reprochez point à vos
» ennemis, ou ne les justifiez point par
» d'affreuses représailles !... Je vous
» parle avec franchise, et je soutien-
» drai cette réponse avec fermeté. Je
» ne violerai point les droits de l'hos-

» pitalité en chassant de mes états des
» réfugiés qui n'y commettent aucun
» désordre; je n'ai d'ennemis que ceux
» de mon pays, et je ne prendrai les
» armes que pour défendre la patrie.
» La crainte et les terreurs sont le par-
» tage des tyrans; je suis sans défiance
» et sans ombrage, parce que je hais
» le despotisme, et que ma conduite,
» mes sentimens et la pureté de mes
» intentions me répondent de l'amour
» et de la fidélité de mes sujets. »

Telle fut la réponse du sage Godefroy à Vitikind. Vous savez qu'en effet sa conduite n'a point démenti ces nobles sentimens, et que le Danemarck conserve toujours une parfaite neutralité (6). Je ne passai que quelques mois auprès de mon père; l'agitation et l'inquiétude insurmontable que me causait une passion aussi insensée que malheureuse, me ramenèrent bientôt en France. Imaginant que je trouverais peut-être mon inconnue à la cour de Charlemagne, je me rendis à Aix-la-Chapelle. J'arrivai le jour même où l'Empereur donnait audience publique aux ambassadeurs du calife Aaron, ce despote célèbre qui, grace aux vertus et aux talens de son grand visir,

l'illustre Barmécide, gouvernait avec justice et avec gloire, mais qui a terni depuis tout l'éclat de son règne par le meurtre affreux de ce même Barmécide, dont la mort a plongé tout l'Orient dans le deuil et la consternation (*). Le lendemain de mon arrivée, je fus chez la reine Hermengarde, où je savais que toutes les dames de la cour étaient assemblées. Jugez de ma surprise et de mon saisissement, lorsqu'au bout de quelques minutes je découvris ma trompeuse Aminte, assise à côté de la belle Célanire !..... Je changeai tellement de visage, qu'Angilbert qui me parlait dans ce moment, crut que je me trouvais mal..... Je lui montrai la personne qui me causait une émotion si vive, en lui demandant son nom; il me répondit qu'elle s'appelait Armoflède.... Dans cet endroit de l'histoire d'Ogier, Isambard ne put s'empêcher d'éclater de rire; il pria Ogier de lui

(*) Barmécide fut en effet le plus grand homme qui ait eu le malheur de servir un despote. Les historiens ont prodigieusement loué le calife Aaron. On trouvera dans la suite de cet ouvrage une partie de son histoire, et son portrait fait d'après ses actions et sa vie, et par conséquent très-différent de celui que les historiens nous ont laissé.

pardonner cette interruption, et le conjurant de continuer son récit, Ogier le reprit en ces termes. Mes yeux rencontrèrent ceux d'Armoflède, qui me fixa sans montrer le moindre trouble; je la vis même demander qui j'étais, comme si ma figure lui eût été totalement inconnue. Je m'approchai d'elle, et saisissant un instant où nous n'étions point observés, je lui demandai tout bas de m'accorder un entretien particulier; elle parut très-surprise de cette demande : cependant elle me répondit qu'elle me recevrait le lendemain chez elle à cinq heures du soir. Cette promesse me réconcilia presque avec elle, quoique je fusse indigné et confondu de l'excès de sa dissimulation; mais mon cœur l'excusait encore, et je me répétais que je ne devais pas la condamner sans l'entendre. Je me retirai, car je ne pouvais supporter son air calme et serein, et la froideur de ses regards. Vous croyez bien que je ne passai pas une nuit fort tranquille, et que le lendemain avant cinq heures j'étais à la porte d'Armoflède. On me fit entrer dans un grand cabinet, où je la trouvai seule; mon premier mouvement fut de voler vers elle les bras ouverts,

mais elle s'élança à l'autre extrémité de la chambre, avec une expression de surprise et de frayeur qui me pétrifia. Elle s'était réfugiée derrière une table, et restait debout en me regardant fixement : l'étonnement me rendait immobile et muet; enfin rompant le silence : Eh quoi ! m'écriai-je, est-ce ainsi qu'Aminte devait recevoir Ogier !.... Aminte ! reprit-elle, en me regardant toujours avec la plus grande attention; eh ! bon Dieu ! seigneur, que voulez-vous dire ? Elle prononça ces mots avec une telle naïveté que j'en fus interdit..... je ne répondis rien, mais voyant qu'elle regardait la porte et qu'elle avait dessein de s'échapper, je m'avançai et je la retins par sa robe; elle pâlit, elle rougit, et tombant dans un fauteuil : O Dieu ! dit-elle, sa tête est aliénée, que vais-je devenir !.... Elle dit ces paroles avec un naturel qui me frappa et me glaça; le plus étrange doute vint s'offrir à mon esprit, et me causa le plus violent battement de cœur que j'aie jamais éprouvé. Aminte, lui dis-je en balbutiant, oseriez-vous soutenir que vous n'êtes point Aminte ? Hélas ! seigneur, répondit-elle, je suis tout ce que vous voudrez, je ne veux

ni vous déplaire ni vous contrarier, mais permettez-moi de sortir un moment. Je vous l'avoue, Isambard, je ne savais plus que penser, je trouvais dans les mouvemens de son visage et dans les inflexions de sa voix une si parfaite vérité, que chaque instant augmentait mes doutes; je la considérais d'un air stupide, et soit prévention, soit réalité, (car je suis encore à cet égard dans une sorte d'incertitude,) je remarquais plusieurs différences entre elle et mon Aminte; il me semblait qu'Armoflède était plus grande, avait un air plus noble, une physionomie moins piquante et moins spirituelle, et moins de charmes et de vivacité dans les manières. J'avais souvent entendu parler de ressemblances miraculeuses; il ne me paraissait donc pas impossible qu'Armoflède ne fût pas mon inconnue. Cependant je lui cachai mes doutes, mais j'entrai en explication, en rappelant tout ce qui s'était passé entre nous. La surprise la plus naïve se peignit sur son visage, et quand j'eus cessé de parler : En vérité, seigneur, me dit-elle, malgré cette inconcevable ressemblance qui a pu vous abuser, j'ose dire que si vous

eussiez pris quelques informations sur mon caractère et sur ma conduite, vous n'auriez pu me confondre avec la personne que vous venez de me dépeindre. Cette réponse, faite du ton le plus noble et le plus fier, redoubla mon embarras. Après quelques minutes de silence : Au moins, madame, repris-je, daignez songer que pour vous croire, il faut que je démente le témoignage de mes yeux..... J'avoue, seigneur, interrompit Armoflède, que je n'ai jamais cru aux ressemblances parfaites, malgré tous les exemples que l'histoire en rapporte ; et je suis persuadée que si vous m'examiniez sans prévention, vous me trouveriez très-différente de votre Aminte. Ah! m'écriai-je, plus je vous regarde et plus je m'attache à mon erreur.... si c'en est une!.... Ecoutez, seigneur, reprit-elle, je vois qu'en effet vous êtes de très-bonne foi, et alors je dois vous plaindre et vous ôter une illusion aussi pénible pour vous qu'offensante pour moi; l'histoire de ma vie pourra vous désabuser ; la voici en deux mots. J'aime avec passion depuis mon enfance, et je suis aimée de même. L'aimable et généreux Olivier a refusé pour moi la main de la

princesse Emma ; enfin, seigneur, un lien secret m'unit à lui depuis huit mois .... Par égard pour la princesse, je ne porte pas encore le nom de mon époux ; mais cet hymen n'est plus un mystère, et tout le monde pourra vous confirmer la vérité de cette confidence. Ce discours fut un coup de foudre pour moi, et dans cet instant me convainquait entièrement qu'Armoflède n'était point Aminte. Je terminai promptement ce cruel entretien, et je me retirai avec autant de confusion que de chagrin. Je pris des informations sur Armoflède : on me conta l'histoire d'Olivier et d'Emma, et l'on m'assura qu'en effet Armoflède était l'épouse d'Olivier. Comment croire alors qu'une femme aimée ainsi d'un chevalier si jeune, si beau, si distingué par les agrémens de son esprit, et célèbre par tant d'exploits, eût été infidelle et parjure, et pour un homme qu'elle ne connaissait pas!.... Malgré tous ces raisonnemens, quand je revis Armoflède je retombai dans l'incertitude. Cependant je dois convenir que plus je l'observais, moins je lui trouvais les manières et le tour d'esprit d'Aminte ; mais je retrouvais si parfaitement sa figure, qu'après l'avoir

fixée quelques instans, je ne doutais plus qu'Armoflède ne fût Aminte. Alors j'éclatais, et je faisais beaucoup de scènes ridicules, dont plusieurs ont été publiques. Armoflède, sans éprouver jamais le moindre embarras, tantôt plaignait ma folie et tantôt s'en moquait; et son maintien, sa sécurité, ses discours m'en imposaient tellement, que je finissais toujours par convenir que j'extravaguais. La passion qu'elle montrait pour Olivier me perçait l'ame; amoureux à perdre la tête, d'une femme qui prétendait ne pas me connaître, jaloux jusqu'à la fureur sans oser le paraître, trahi sans pouvoir me plaindre, je jouais un rôle aussi triste que ridicule, mais un désir secret me retenait à la cour. On préparait un tournoi dont on voulait donner le spectacle au prince Egbert, et j'avais l'intention d'y combattre Olivier (7). Je ne recueillis dans ce combat, comme vous savez, ni gloire, ni vengeance; je fus vaincu, et prenant enfin mon parti, je fis dans la nuit même tous les préparatifs de mon départ, et je quittai la cour le lendemain, en me promettant bien de n'y revenir jamais. J'entrepris un long voyage, durant lequel je passai dans

ce village dont vous m'avez parlé hier; là je vis l'intéressante Zoé et son fidelle Tobie; là, je trouvai la vertu et le bonheur, que j'avais vainement cherchés dans les champs, dans les cités et dans les cours; je me passionnai pour la vie champêtre, je revins ici, j'abandonnai mon château, je me fis l'égal des paysans dont j'avais été le seigneur, j'adoptai leurs mœurs et leur genre de vie, je bâtis cette chaumière sur cette même pelouse où la trompeuse Aminte parut partager mon amour..... Mon écuyer, qui n'était détrompé ni du monde ni de la gloire, me quitta, je ne gardai que mon petit page, que je métamorphosai en pâtre; je me fis berger avec lui, et voulant me fixer dans l'état que je choisissais, je formai le projet de me chercher une compagne parmi les bergères de ce canton. Je trouve dans la fille d'un de mes anciens fermiers, tout ce qui pourrait fixer un cœur libre; innocence, vertu, graces, beauté, Chloé possède tous ces dons heureux de la nature; mais je ne me sens pas encore digne d'elle, et j'attends pour l'épouser que le souvenir d'Aminte soit entièrement effacé de ma mémoire.

CHAPITRE II.

Un philosophe amoureux.

This devil beauty is compounded strangely ;
It is a subtil point and hard to know.
Wether 't has in 't more active tempting
Or more passive tempted ; so soon it forces
And so soon it yields.

SIR JOHN SUCKLING.

LORSQU'OGIER eut fini son histoire, Isambard fut chercher Olivier, qui était levé depuis une heure et qui se promenait dans le jardin. A quel point le malheur rend souvent injuste! Olivier, en passant sous les fenêtres du cabinet d'Ogier, avait entendu rire Isambard, et cet éclat de rire lui avait donné un mécontentement et une humeur que sa raison ne pouvait maîtriser ; il s'était engagé la veille à ne reprendre son voyage qu'après le dîner, mais malgré toutes les instances d'Ogier, il voulut partir sur-le-champ. Il fut le reste du

jour et le lendemain, aussi taciturne que sombre et mélancolique, et le généreux Isambard n'osa le presser de continuer sa déplorable histoire. Laissons-les poursuivre leur route, et retournons à Armoflède, que nous avons laissée s'évadant de l'hôtellerie où l'impétueux Adalgise avait troublé son tête à tête avec Isambard. On se rappelle qu'elle était à cheval et qu'elle avait pris un guide. Elle se ressouvint que le château d'Ogier était dans ce canton, et qu'il ne lui fallait que deux ou trois journées pour s'y rendre. Craignant mortellement de retomber entre les mains d'Adalgise, elle n'hésita point à s'aller mettre sous la protection du brave chevalier danois. Elle l'avait vu si crédule, si généreux et si amoureux, qu'elle ne douta pas du succès de cette démarche. Mais l'espèce de goût qu'elle avait eu pour lui, était depuis longtemps épuisé; d'ailleurs dans ce moment l'aimable Isambard occupait seul son ardente imagination; elle croyait avoir pour lui la passion la plus vive, ainsi elle ne voulut point reprendre le rôle d'Aminte, et se décida à ne reparaître chez Ogier que sous son véritable nom. Elle arriva au château d'Ogier,

environ deux heures après le départ des chevaliers. Elle fut étrangement surprise de trouver le château désert et en ruines. Mais un paysan qu'elle rencontra, lui apprit que la nouvelle demeure d'Ogier était à cinq cents pas de là : elle s'y rendit, elle reconnut la pelouse, et ne vit pas sans quelque émotion, à quel point l'amoureux Ogier s'était plu à orner ce lieu; son étonnement fut extrême en entrant dans l'élégante chaumière. Ogier n'y était pas, Sylvain fut le chercher, et il parut au bout de quelques minutes. Il resta pétrifié en appercevant Armoflède, qui de son côté ne fut pas médiocrement surprise de voir Ogier en habit de berger. Ce travestissement lui parut si original et si plaisant, qu'elle ne put s'empêcher d'éclater de rire. Ogier, indigné, l'accabla de reproches; Armoflède riait toujours. Ogier, avec sa panetière et sa houlette, lui parlant du ton le plus tragique, lui semblait si comique et si ridicule, qu'elle oublia totalement le roman qu'elle avait composé, et qu'elle s'était promis de débiter; elle ne pouvait que le considérer, l'écouter et rire de la manière la plus inconsidérée et la plus bruyante. Ogier

la prenant brusquement par la main, la conduisit à une fenêtre qui donnait sur la campagne. O la plus audacieuse et la plus ingrate des femmes ! lui dit-il, jetez les yeux sur cette pelouse, ne la reconnaissez-vous pas ? Pour toute réponse, Armoflède se saisit d'un luth qui se trouvait sur une table auprès d'elle, et renonçant à sa première résolution pour se livrer à la gaieté qui l'inspirait dans ce moment, elle chanta la chanson suivante :

1.

Je m'en souviens confusément,
Oui, c'était dans cette prairie
Qu'un soir je te fis le serment
De t'adorer toute ma vie.

2.

Eh ! oui, c'était sur ce gazon
Que je declarai ma tendresse :
Mais je n'avais plus ma raison,
Devais-tu croire ma promesse ?

3.

Pourquoi ce courroux éclatant ?
Je n'ai point fait de perfidie :
Ogier, mon vœu fut imprudent,
Mais je t'aimais à la folie.

4.

De réfléch'r eus-je le temps ?
Mon cher Ogier, qu'il t'en souvienne,

Si je promis étourdiment
Ce fut ta faute et non la mienne.

5.

Tu me pressais si vivement,
Mon cœur me pressait davantage ;
Si j'eusse aimé moins tendrement,
Ma reponse eût été plus sage.

6.

Toujours volage, mais charmant,
L'amour se plaît dans l'inconstance ;
Attend-on d'un aveugle enfant
De la raison, de la prudence ?

7.

Au serment de toujours s'aimer,
Pourquoi faut-il donc se soumettre ?
Il faudrait, pour ne pas tromper,
Tout accorder, ne rien promettre.

Armoflède avait une voix charmante, et chanta cette chanson avec une grace qui aurait pu tourner une meilleure tête que celle d'Ogier. O véritable syrène, s'écria-t-il, séduisante, audacieuse et parjure !..... En vérité, seigneur, interrompit Armoflède, vous sortez absolument du genre pastoral ; tous ces grands mouvemens seraient très-déplacés dans une églogue ou dans une idylle; et si vous voulez continuer sur ce ton tragique, de grace, quittez votre houlette et reprenez votre ar-

mure. Non, répondit Ogier, j'ai renoncé sans retour à toutes les erreurs qui m'ont séduit jadis. Et cette belle devise qui vous était si chère, dit Armoflède, *la gloire et l'amour*, y renoncez-vous aussi? La gloire, reprit Ogier, n'est plus à mes yeux qu'une chimère; et pour l'amour, il serait en moi une faiblesse si méprisable!..... Mais que dis-je?.... Non, je puis, sans rougir, être amoureux encore, j'ai fait un nouveau choix. — C'est une bergère, sans doute? — Précisément, et elle a dix-huit ans, et elle est belle, ingénue et sensible. — Et l'on appelle ce rare objet? — Chloé. — Ce nom vous paraît-il aussi joli que celui d'Aminte? — Aminte est oubliée, je ne me souviens que d'Armoflède: jugez si je suis guéri. Ici Armoflède changea absolument de visage, et prit un air stupéfait: Ogier, qu'elle fixait, la regardait avec étonnement, et après un moment de silence, reprenant la parole: Je crois, dit-elle, qu'il y a ici du mal-entendu. J'ai cru d'abord que toute votre colère ne venait que de ma longue absence, mais il me semble que vous voulez me persuader que vous me prenez pour Armoflède? A ces mots, Ogier sou-

riant dédaigneusement : Vous êtes donc Aminte ? répliqua-t-il. Oserez-vous me soutenir, s'écria impétueusement Armoflède, que vous pensez encore qu'Aminte et Armoflède ne sont pas deux personnes différentes ? Et vous-même, dit Ogier, si vous êtes Aminte, comment pouvez-vous savoir mes aventures avec Armoflède ? Se peut-il donc, reprit-elle, que vous ignoriez ce qui a fait tant de bruit ? Est-il possible que vous ne sachiez pas qu'après vous avoir cherché inutilement ici, j'ai été à la cour de Charlemagne; que là tout le monde a vu Aminte et Armoflède ensemble; qu'en effet cette ressemblance est frappante, mais non pas telle cependant qu'un amant puisse être excusable d'avoir pu s'y méprendre ? L'indolente, l'insipide Armoflède est beaucoup plus grande que moi, elle a les cheveux moins noirs, un regard et un son de voix tout-à-fait différens, enfin elle est plus âgée que..... Quel conte me faites-vous donc là ? interrompit Ogier; toute la cour de Charlemagne a été témoin de ce prodige, et je viens de voir les chevaliers du Cygne qui ne m'en ont rien dit. Cela est tout simple, reprit Armoflède; ils

voyagent depuis huit mois, et je suis arrivée à la cour quelques jours après leur départ. Mais vous ne me parlez point d'Angilbert, vous l'avez vu pourtant depuis cette époque? — Non, je vous jure. — Vous me trompez, car je l'ai vu partir pour se rendre en ce lieu, et certainement il vous a parlé d'Armoflède et d'Aminte. Je ne voulus point le suivre, j'étais outrée que vous eussiez pris Armoflède pour moi..... J'ai voulu vous oublier, je suis venue ici pour vous braver, je vous l'avoue..... Je vous trouve infidelle, je m'y attendais; mais du moins ne joignez pas la mauvaise foi à l'inconstance, et ne feignez pas de méconnaître la malheureuse Aminte. En achevant ces paroles, elle fondit en larmes..... Oh! qui peut douter de la sincérité des pleurs de ce qu'on aime!... Ogier vaincu, subjugué, tombe aux pieds d'Armoflède, qui le reçut dans ses bras..... De cet instant elle reprit son ascendant suprême; Ogier heureux et passionné, devint d'une crédulité sans bornes, et l'artificieuse Armoflède disposa souverainement de lui. Elle était venue chez lui avec le projet de ne pas renouer un engagement

qui n'avait plus d'attraits pour elle, mais un instant de folie et de gaieté lui avait fait oublier son dessein; ensuite trouvant l'indignation d'Ogier plus forte que sa passion, et entendant parler d'une rivale, elle sentit qu'elle ne pouvait reprendre tous ses droits sur son esprit et sur son cœur, qu'en employant toutes les séductions de l'amour, et elle se détermina à redevenir Aminte. L'écuyer d'Isambard, questionné par elle, lui avait appris qu'Isambard allait dans le duché de Clèves se mettre au nombre des défenseurs de Béatrix, et c'est là qu'Armoflède voulait se rendre. Lorsqu'une idée s'emparait de son imagination, elle n'en calculait ni les inconvéniens ni les difficultés; elle désirait passionnément revoir Isambard, et triompher de ses préventions contre elle : ainsi elle ne songea qu'à décider Ogier à la conduire chez la duchesse; il ne lui fut pas difficile de l'intéresser en faveur de cette princesse et de ranimer en lui l'amour de la gloire. Ce n'est point Iphis, dit-elle, qu'Amihte est venue chercher, c'est un héros qu'elle aimait; Ogier le danois peut seul justifier son amour et sa faiblesse. Rendez-moi mon amant, et

pour défendre l'innocence et la beauté, reprenez vos brillantes armes ; il est juste que celle qui vous engage à voler au secours d'une femme opprimée, ait l'honneur de vous armer chevalier. En parlant ainsi, Armoflède détachait les armes du trophée suspendu sur le lambris, et présentait à Ogier sa lance et son bouclier. Il consentit à tout, le départ fut fixé pour le lendemain ; le jeune Sylvain quitta sans peine ses vêtemens champêtres ; Armoflède lui emprunta un habit et s'habilla en page comme lui, car ce fut sous ce déguisement qu'elle voulut suivre Ogier. Le lendemain à la pointe du jour, Ogier, accompagné de ses deux jolis pages, abandonna sans regret sa paisible retraite, et prit la route du duché de Clèves.

CHAPITRE III.

La piété.

Quel charme, vainqueur du monde,
Vers Dieu m'élève aujourd'hui !
Malheureux l'homme qui fonde
Sur les hommes son appui !
Leur gloire fuit et s'efface
En moins de temps que la trace
Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la flèche rapide
Qui, loin de l'œil qui la guide,
Cherche l'oiseau dans les airs.

RACINE.

Solo e pensoso, i piu diserti campi
Vo misurando a passi tardi e lenti
E gli occhi porto per fuggir intenti
Dove vestigio uman la rena stampi.

PÉTRARQUE.

LA première journée du voyage d'Ogier se passa très-gaiement. Armoflède ne laissa pas languir la conversation et s'occupa beaucoup du jeune Sylvain : elle remarqua qu'il était triste et qu'il soupirait souvent ; elle apprit qu'il aimait Chloé. Sylvain était beau, vif,

ingénu. Armoflède, pour charmer l'ennui d'une route longue et pénible, forma le projet de le consoler. On comptait aller coucher dans une petite ville nommée Altendorf; mais, arrivés au pied du mont Etrel, on apperçut une jolie maison sur le sommet de la montagne. Armoflède était très-fatiguée; on interrogea un paysan qui passait : il assura que le maître de cette maison était un saint personnage qui jamais ne refusait l'hospitalité; et les trois voyageurs se décidèrent à passer la nuit dans ce lieu. On gravit la montagne; on arrive à la porte de la demeure du saint, et l'on voit alors que ce qu'on avait pris pour l'habitation était une belle chapelle; et que la maison, située derrière cette chapelle, n'était qu'un simple hermitage. On frappe à la porte; un enfant de dix ou douze ans vient ouvrir. Il fait entrer les voyageurs dans un joli petit salon, et les quitte en disant qu'il va chercher son maître. On s'attendait à voir paraître un vénérable vieillard, avec une longue barbe blanche. Quelle fut la surprise d'Armoflède et de ses compagnons, en voyant entrer un beau jeune homme de la figure la plus noble, et que sa pâleur et la profonde mélancolie

répandue sur tous ses traits, rendaient plus intéressante encore ! Ogier se nomma et lui présenta Armoflède, sous le nom de Philène, comme un de ses pages. Au nom d'Ogier le danois, l'inconnu s'avança vers lui, l'embrassa, et parut charmé de recevoir un tel hôte. Après les premiers complimens, on se fit réciproquement quelques questions. Ogier dit qu'il allait dans le duché de Clèves, au secours de la duchesse assiégée par Gérold et les autres princes confédérés. A ces mots, le jeune et beau solitaire se troubla, et quelques larmes mouillèrent ses paupières, ce qui excita tellement la curiosité d'Ogier, qu'il le conjura de lui apprendre quel intérêt il prenait à cet évènement. Nulle raison, reprit le solitaire, ne m'oblige à cacher et mes malheurs et qui je suis ; et si j'en faisais un mystère, je trouverais doux de les confier à un héros aussi célèbre par sa loyauté et ses vertus que par ses exploits. Ainsi, seigneur, je vous conterai ma triste histoire après le souper frugal que je vais vous offrir. Ce récit vous apprendra la véritable cause de la conduite bizarre de Gérold, conduite dont Béatrix elle-même ignore encore le motif, et qui entraîna la guerre où

où vous allez prendre part. Comme le solitaire prononçait ces mots, un vénérable ecclésiastique entra dans la chambre ; le solitaire le présenta à Ogier, en lui disant que ce vieillard l'avait élevé. C'est le seul ami qui me reste, poursuivit-il ; il me tient lieu de tout ce que j'ai perdu..... En parlant ainsi, le solitaire eut l'air d'être vivement ému ; et après un moment de silence reprenant la parole : Généreux Ogier, dit-il, vous paraissez attendri ; cependant je ne suis point à plaindre : des souvenirs douloureux me troublent encore quelquefois ; mais mon ame est calme et paisible. La religion et la tendresse paternelle de cet homme vertueux ont enfin guéri les profondes blessures de mon cœur. Chaque mot que prononçait le solitaire, augmentait en sa faveur l'intérêt du bon Ogier, et la vive curiosité d'Armoflède. On se mit à table. Le solitaire se plaça entre Ogier et Armoflède, qui, plus d'une fois, fixa son attention par sa charmante figure, son air enfantin et naïf, et la manière pleine de sensibilité dont elle paraissait l'écouter. Après le souper, le solitaire conta l'histoire qu'on trouvera dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV (8).

Histoire de Meinrad.

Injustissimo amor, perchè si raro,
Corrispondenti fai nostri desiri!
Onde perfido avvien che t'è si caro
Il discorde voler che in due cor si miri?
Orlando furioso, de L'ARIOSTE.

JE m'appelle Meinrad. Bertold, mon père, de la maison des comtes d'Hohenzollern..., me donna une excellente éducation, et fit tout pour moi à cet égard, en me choisissant pour instituteur Oswald, cet homme respectable que vous voyez ici, et qui partage aujourd'hui ma solitude; je me liai, dès mon enfance, de la plus intime amitié avec Gérold, comte de Bavière, ce même prince amant et persécuteur de la duchesse de Clèves. Il n'y avait nulle conformité dans nos caractères et dans nos principes; mais Gérold, malgré ses erreurs et ses fautes, est né avec une ame

sensible et généreuse ; et je m'attachai passionnément à lui. Pendant toute notre première jeunesse, confident de ses faiblesses et de ses égaremens, je le fus enfin d'un sentiment que la raison approuvait. Sa passion pour Béatrix était sincère et violente ; il l'aimait éperdument ; et l'amour, en remplissant toute son ame, parut perfectionner son caractère et changea totalement ses mœurs. Pendant qu'il était encore à la cour de cette princesse, j'étais, pour la première fois, dans un château que mon père venait d'acheter. Un jour, que je me promenais aux environs, je passai près d'une petite maison isolée, dont l'élégante simplicité me frappa. Comme je la considérais, j'entendis tout-à-coup les sons d'une voix ravissante ; je m'approchai doucement d'une salle basse dont les fenêtres et les rideaux étaient fermés. On chantait dans cette salle ; je distinguai parfaitement alors la voix d'une très-jeune personne qui s'accompagnait du théorbe ; la légèreté, la beauté incomparable de sa voix et l'expression de son chant, me causèrent une émotion que je n'avais jamais ressentie. . . . . Quand elle eut fini sa romance, je l'entendis soupirer ; et après

un moment de silence : Hélas ! s'écria-t-elle, je ne chanterai plus dans quinze jours; je serai alors trop malheureuse!... Et pourquoi, reprit une autre femme, avez-vous donné votre consentement?... Oh ! je ne l'ai pas donné, répondit la première voix, mais il faut bien céder à l'autorité, à la violence; j'obéirai.... je mourrai..... et excepté toi, ma bonne Magdeleine, personne ne plaindra la pauvre Maria. Ici, elles cessèrent de parler, et je n'entendis plus que des soupirs et des sanglots. Dans ce moment, on ouvrit une porte avec bruit, et je m'éloignai précipitamment, le cœur et l'esprit uniquement occupés de ce que je venais d'entendre. Je ne pus fermer l'œil pendant toute la nuit; je ne pensai qu'à cette infortunée Maria. Je conjecturai que ses parens voulaient la forcer d'épouser un homme qu'elle haïssait, et qu'elle joignait à ce malheur celui d'aimer un autre objet. Je pensai que l'autorité de mon père pourrait empêcher une violence si barbare; et je résolus de retourner à la petite maison, afin de prendre, à ce sujet, des éclaircissemens positifs. En effet, je m'y rendis au déclin du jour; je m'approchai sans bruit de la salle basse, dont les

fenêtres et les rideaux étaient fermés comme la veille ; et bientôt je reconnus le doux son de voix de Maria, qui s'entretenait avec sa Magdeleine ; j'entendis que cette dernière lui disait : C'est vrai, il est bien vieux et bien laid ; et puis avec cela, il est méchant, à ce qu'on dit ; mais vous serez bien riche, cela console..... Oh ! les richesses, interrompit Maria, c'est bon pour ma tante ; mais moi, je ne m'en soucie pas, tu le sais bien..... Ne pleurez donc pas comme ça, reprit Magdeleine, votre tante va venir ; songez comme elle vous a grondée hier..... Si tu veux que je ne pleure pas, dit Maria, enseigne-moi donc quelque moyen qui puisse me soustraire à cette cruelle tyrannie. Comme elle prononçait ces paroles, j'entr'ouvris le rideau en m'écriant : C'est moi qui vous en donnerai d'infaillibles..... A ces mots, Maria poussa un grand cri, et fit un mouvement pour s'enfuir ; Magdeleine l'arrêta, et Maria se retournant en face pour me regarder, elle me sourit, ayant encore le visage plein de larmes, et elle resta debout, sans parler et les yeux fixés sur moi. Imaginez quelle fut ma surprise, lorsque, dans cette intéressante Maria, qui

devait, dans quinze jours, épouser un vieillard, je vis une enfant de treize ou quatorze ans, mais d'une beauté dont il me serait impossible de vous donner une idée. L'innocence et l'ingénuité de la première enfance ajoutaient un charme inexprimable à l'éclat de sa brillante figure; et malgré son chagrin, la sérénité de son regard et la douceur de son sourire, donnaient une expression céleste à sa physionomie: oui, si les anges daignaient revêtir une forme mortelle pour apparaître aux hommes, ce serait sous les traits de Maria. J'étais si troublé, si étonné, si attendri, que je ne pouvais parler. Maria, après m'avoir examiné un moment, regarda Magdeleine, qui était une petite fille de dix-sept ans; et ces deux jeunes personnes se mirent à rire de tout leur cœur. Ensuite Maria tourna encore les yeux sur moi; elle remarqua que, loin de partager sa gaieté, je faisais de vains efforts pour retenir mes larmes. Alors, elle prit un air sérieux et touché; et faisant quelques pas vers moi: Vous avez donc entendu tout ce que j'ai dit, me demanda-t-elle? Pardonnez-moi, répondis-je, d'avoir surpris vos secrets; je n'en profiterai que pour vous servir. J'ose vous assurer

que vous n'épouserez point l'homme que vous haïssez; mais dites-moi, belle Maria, ne désirez-vous pas en épouser un autre ? Je voudrais le savoir, afin de vous être encore utile à cet égard. A ces mots, Maria me regarda avec étonnement, sans rien dire; et je vis qu'elle ne répondait pas à ma question, parce qu'elle ne la comprenait pas. Magdeleine prenant la parole : Eh ! mon Dieu, dit-elle, comment voulez-vous qu'elle ait déjà songé à se marier ? elle n'a que quatorze ans. . . . . En effet, l'âge de Maria m'avait bien fait imaginer que son cœur était libre; mais j'avais voulu en acquérir l'entière certitude.... Dans ce moment, nous entendîmes du bruit : C'est ma tante, dit Maria, allez-vous-en; car si elle vous voit là, elle grondera peut-être. Afin d'obéir à Maria, je fis un mouvement pour me retirer; mais ayant la tête à la fenêtre, mes cheveux s'accrochèrent aux franges des rideaux. Tandis que je faisais d'inutiles efforts pour m'en débarrasser, la tante de Maria entra dans la chambre. Maria riait aux éclats de mon embarras et de ma ridicule figure, entortillée dans les rideaux; mais sa tante, en m'apercevant, crut découvrir une intrigue,

et s'avança avec emportement vers sa nièce. La pauvre Maria, qui connaissait sa violence naturelle, vint se réfugier dans l'embrasure de la fenêtre où j'étais; aussitôt je montai sur la fenêtre, et je m'élançai dans la chambre. Gertrude (c'est le nom de la tante de Maria), ne pouvant se saisir de sa nièce, que je tenais dans mes bras, me dit un torrent d'injures, et finit par me demander qui j'étais. Je suis Meinrad, répondis-je, fils de Bertold, votre seigneur, qui ne souffrira pas que cette innocente enfant soit la victime de votre cruauté et de votre avarice. Le hasard m'a fait entendre son histoire; et je vous déclare qu'elle n'épousera pas ce vieillard que vous lui destinez. Cette courte explication calma totalement Gertrude. Je vis que mon nom donnait le plus grand poids à mes discours; elle se confondit en excuses; elle me dit qu'elle n'avait nullement l'intention de contraindre Maria, qu'elle aimait uniquement. Mais, seigneur, poursuivit-elle, cette enfant, quoique d'une famille honnête, n'a rien au monde; elle est orpheline; je l'ai recueillie; c'était tout ce que je pouvais faire; je n'ai point de fortune et ne puis lui assurer un sort. Un homme riche, et qui n'est

point un vieillard, comme le dit Maria, car il n'a pas cinquante ans, s'est présenté pour l'épouser; j'ai désiré pour elle que ce mariage pût se faire; mais j'ignorais l'excès de sa répugnance pour cet établissement; et si elle m'eût parlé avec franchise, je n'aurais pris aucun engagement, et je vais m'occuper des moyens de retirer ma parole et de rompre sans éclat. Ce discours ne me persuada pas que la dissimulation et les torts fussent du côté de Maria; mais j'eus l'air d'être satisfait de cette apologie. Maria sauta au cou de sa tante et me remercia avec la naïveté la plus touchante; ensuite elle fut embrasser Magdeleine, comme pour recevoir son compliment de ce que son mariage était rompu. Je restai encore une demi-heure; et en prenant congé de Gertrude, je lui demandai la permission de revenir la voir, et je sortis de cette maison avec un trouble et une agitation qui ne me permirent pas de m'abuser sur le sentiment que j'éprouvais. Je n'avais jamais aimé, et j'aimais éperdument un enfant. Cette enfant n'avait ni fortune, ni naissance; je n'étais que trop certain que mon père ne consentirait jamais à une telle union : l'idée de profiter de la

cupidité de Gertrude et d'abuser de l'innocence et de la situation de Maria me faisait horreur ; mais je sentais que ma destinée était pour jamais attachée à la sienne. Maria était si jeune, que je ne pouvais songer à l'épouser avant une ou deux années ; et je me flattai que le temps et l'amour sauraient m'inspirer et me donner les moyens ou de fléchir mon père, ou de me soustraire, sur ce point, à son autorité. Le lendemain matin, j'envoyai à Maria deux grandes corbeilles de fleurs et de fruits, et le soir je me rendis chez elle. Aussitôt qu'elle m'apperçut, elle accourut à moi, et me dit avec une joie enfantine, qu'elle était bien heureuse ; que sa tante était bien bonne, car son mariage était tout-à-fait rompu : ensuite, elle me remercia de mes fleurs, et me montra qu'elle en était parée. Après une demi-heure de conversation, Maria, tout-à-coup, me laissa avec sa tante, sortit en sautant, et fut courir dans le jardin. J'engageai Gertrude à l'aller rejoindre ; et nous la trouvâmes dans le parterre, jouant avec Magdeleine. Je me mis de la partie ; elle m'en sut très-bon gré, et toute la soirée se passa en courses, en danses et en petits jeux. Pour plaire à Maria, je me

conduisis ainsi dans toutes mes visites, quoique cette enfance et cette excessive gaieté ne fussent nullement dans mon caractère; souvent elle me récompensait de ma complaisance en me chantant une romance. Je ne pouvais me lasser d'entendre cette voix ravissante, la plus belle qui soit au monde; elle chantait avec tant d'expression et de sentiment, qu'alors seulement elle ne me paraissait plus un enfant. Cependant quelquefois je fixais son attention, en lui racontant quelqu'histoire intéressante; et même dans ses jeux, malgré son enfantillage et sa vivacité, on démêlait toujours en elle une ame remplie de bonté, d'élévation et de générosité, et le plus heureux naturel. Plus je la voyais, et plus je m'attachais passionnément à elle. Gertrude avait facilement pénétré mes sentimens; mon amour flattait trop son ambition, pour qu'elle ne mît pas tous ses soins à l'augmenter, s'il était possible. Comme elle paraissait adorer Mariv, j'avais beaucoup perdu de mes préventions contre elle, et bientôt elle gagna tout-à-fait ma confiance. Je lui déclarai ma passion pour sa nièce, et je lui dis que j'étais irrévocablement décidé à l'épouser, si je pouvais me flatter qu'elle

partageât mes sentimens ; et j'avouai que j'avais beaucoup de craintes à cet égard. Je ne sais, poursuivis-je, si je suis destiné au bonheur d'être aimé de Maria ; elle est trop jeune encore pour éprouver une passion semblable à celle qu'elle m'inspire ; mais si son cœur devait s'y livrer un jour, on pourrait déjà le connaître, et je ne vois rien en elle qui l'annonce. Elle me témoigne de l'amitié ; mais elle est si à son aise avec moi ! Elle a une si brillante gaieté, une si parfaite égalité d'humeur, que rien au monde ne ressemble moins à l'amour que l'espèce de sentiment qu'elle me témoigne. Je crois bien qu'elle m'épouserait sans répugnance ; mais vous devez concevoir que ce ne serait pas assez pour son bonheur et pour le mien. Gertrude sourit de mes inquiétudes, s'en moqua avec art, et les affaiblit en me contant plusieurs traits de la sensibilité de Maria pour moi. Gertrude avait de l'esprit et de l'adresse ; j'étais jeune, sans expérience, et j'aimais passionnément. Il ne lui fut pas difficile de me persuader la chose du monde que je désirais avec le plus d'ardeur. Elle interprétait d'une manière si adroite et si flatteuse pour moi, les paroles les

plus simples et les moindres actions de Maria, que je me livrais, sans défiance, à des illusions si chères. Six mois se passèrent de la sorte, au bout desquels mon père fit un voyage; et je fus obligé de quitter Maria pour quelque temps. Environ cinq semaines après mon départ, mon père me déclara qu'il avait arrangé un mariage pour moi. Je connaissais la personne qu'il me destinait; elle était sans fortune, mais elle avait une très-grande naissance; et d'ailleurs, elle était, à tous égards, si disgraciée de la nature, qu'avant même d'avoir connu Maria, je n'aurais pu me résoudre à former un tel lien. Je me jetai aux genoux de mon père, pour le conjurer de ne pas me donner une femme qu'il était impossible d'aimer. Il me répéta que c'était la plus grande alliance que nous puissions espérer, et fut inflexible. Enfin, il ajouta que sa parole était donnée, et que je l'épouserais dans six mois. Je me retirai désespéré, maudissant l'inconcevable et frivole vanité, qui faisait préférer un nom donné par le hasard, à la beauté, aux talens, aux vertus, et qui sacrifiait le bonheur au plus stupide de tous les préjugés. J'aurais dû, dans la situation critique où je me

trouvais, consulter le sage Oswald, ce digne ami qui m'avait élevé; il m'aurait donné d'utiles conseils, qui m'eussent préservé des maux affreux que me préparait ma fatale imprudence. Je manquai de confiance en lui, j'en fus cruellement puni. Je venais de recevoir une lettre du comte de Bavière, qui, d'après l'ordre de la duchesse de Clèves, voyageait depuis quelques mois. Il me mandait qu'il viendrait passer avec moi les derniers mois de son exil; et en effet, il arriva au moment où nous retournions dans le château de mon père. Gérold me parla de la duchesse avec enthousiasme, il l'adorait et n'était occupé que d'elle. L'amour l'avait rendu à la vertu, et lui faisait mépriser du fond de l'ame, les égaremens de sa première jeunesse. Je lui confiai mes peines, et je lui contai toute mon histoire. Il me montra le plus vif intérêt, me dit qu'il n'osait me donner de conseils, mais que je pouvais disposer entièrement de lui. Nous arrivâmes dans le lieu qu'habitait Maria; elle me reçut avec sensibilité, je la revis avec transport; je la trouvai grandie, embellie, et toujours ingénue et aussi gaie. Je déclarai enfin mon amour; car, jusque-là, respectant son

âge et son innocence, je n'en avais parlé qu'à sa tante. Je lui fis part de la rigueur de mon père, et de la résolution que j'avais prise de me soustraire à cette tyrannie, de fuir et de l'épouser en secret. Maria m'écouta avec sa sérénité ordinaire, sans surprise et sans émotion; mais elle me répondit avec une douceur enchanteresse que je pris pour de l'amour; et Gertrude, avec son adresse accoutumée, ne manqua pas de me confirmer dans cette erreur. Je menai le comte de Bavière chez Gertrude; il vit Maria, et la trouva telle que l'amour le plus passionné l'avait dépeinte. Gérold, rempli de grace et de gaieté, se prêta sans effort à l'enfance de Maria; mais je remarquai qu'elle était extrêmement réservée avec lui, et qu'elle avait même une timidité que je ne lui avais jamais vue. Il voulut l'entendre chanter, et je la vis rougir et trembler. Gertrude, le lendemain, me conta à ce sujet que Maria lui avait dit : *J'ai pensé que peut-être cet étranger dirait à Meinrad que je ne chante pas bien.* En tout, ajouta Gertrude, les manières du prince ne lui plaisent pas, et elle a un peu d'éloignement pour lui; je crois que, sans se l'avouer, elle a une sorte de jalousie de l'amitié que

vous avez pour lui. Ces discours, avidement écoutés, m'aveuglèrent totalement sur tout ce qui aurait dû m'éclairer, si j'eusse été sans prévention. Cependant le temps s'écoulait, mon père s'occupait déjà des préparatifs de mon mariage, il fallait prendre un parti.

Gérold m'offrit un asyle dans ses états, je l'acceptai, et il fut décidé que sous six semaines je m'y rendrais avec Maria. Mais tout-à-coup, malgré toutes les précautions que j'avais constamment prises, mon père découvrit mes assiduités chez Maria, il m'en parla; je pensai dans l'instant, que si je ne détournais pas ses soupçons, il me ferait épier, et qu'il me serait impossible de fuir avec Maria. En conséquence, je lui répondis que je n'y avais été que par curiosité, pour connaître ce qui pouvait attirer le comte de Bavière aussi souvent dans cette maison. J'ajoutai que d'après ses engagemens avec la duchesse de Clèves, je ne pouvais croire qu'il eût des desseins sur cette jeune personne, mais que cependant mon amitié pour lui me faisait voir avec peine cette liaison, et que je tâchais de l'engager à la rompre. Ce discours persuada pleinement mon père; cependant j'appris qu'il faisait

observer mes démarches ; alors mon embarras fut extrême. Le comte songeait à retourner dans ses états, par lesquels (en partant du lieu où nous étions,) il fallait passer pour aller chez Béatrix. L'année d'exil, prescrite par cette princesse, touchait à sa fin, et Gérold, au comble de ses vœux, devait me quitter dans quelques jours. Après mille réflexions sur ma cruelle situation, j'imaginai de confier Maria à Gérold, et de la confier seule, car sa tante, malade depuis quinze jours, était hors d'état de l'accompagner. Je conjurai donc Gérold de se charger de Maria, de la conduire dans ses états, et de l'y laisser en mains sûres, lorsqu'il se rendrait chez la duchesse. Quand vous serez parti, continuai-je, je dirai à mon père que vous avez enlevé Maria ; on cessera de m'observer, et je pourrai, sous peu de temps, m'échapper et vous aller rejoindre, d'autant mieux que je serai seul, et que la fuite alors est toujours facile. Gérold parut très-étonné de cette résolution, et je dois avouer qu'il la combattit et me fit beaucoup d'objections raisonnables ; mais comme je ne voyais que ce seul moyen qui pût m'assurer la possession de Maria, je persistai, et Gérold céda

à mes instances. Nous fîmes part de ce projet à Maria, qui n'y consentit qu'avec une peine extrême ; elle pleura beaucoup. Je devais croire que le chagrin de ne pas partir avec moi, faisait couler ses larmes, aussi je fus sensiblement touché de sa douleur..... Hélas ! depuis deux mois je ne doutais point de sa tendresse, elle était totalement changée, elle avait perdu toute sa gaieté, et j'étais convaincu que ce changement venait de l'inquiétude que lui causait l'embarras cruel de notre situation. Il me paraissait tout simple que chaque jour augmentât sa tristesse, puisque chaque jour écoulé nous rapprochait de celui que mon père avait fixé pour mon mariage. Enfin, Maria partit avec Gérold..... Mon père crut en effet que ce prince l'avait enlevée ; il ne montra aucun soupçon sur moi ; je fis en secret, tous les préparatifs de ma fuite, et je me décidai à partir le lendemain d'un jour où mon père devait faire une chasse de sanglier, à laquelle il avait invité toute la noblesse des environs. Ce jour arrivé, je suivis mon père à cette chasse ; vous jugez que j'y portai une extrême distraction : elle durait depuis six heures, lorsque mon père, désirant la terminer,

voulut, suivant sa coutume, attaquer et tuer le sanglier. Il descendit de cheval, et armé d'un pieu, fut à sa rencontre; nous restâmes tous à quarante pas de lui: mon père manqua l'animal, qui se jeta sur lui. Aussitôt je vole au secours de mon père, qui avait déjà reçu plusieurs blessures; je me précipite sur l'animal, je suis grièvement blessé moi-même, mais je lui porte un coup mortel: tous les chasseurs nous environnent, mon père tombe évanoui dans leurs bras, on forme une litière avec des branches d'arbres, et je le fis transporter ainsi au château: nous eûmes promptement des secours; on examina ses blessures, et l'on me déclara qu'elles étaient mortelles. Ce que cet arrêt me fit éprouver, est inexprimable; je frémis en pensant qu'il favorisait l'intérêt de mon amour, et que j'éprouvais un sentiment que la mort de mon père pouvait seule rendre heureux et légitime. Cette situation me parut horrible; cependant, plus j'examinais mon cœur, plus je sentais que j'aurais donné ma vie pour sauver la sienne. J'étais moi-même très-blessé, mais je ne voulus point me mettre au lit; je veillai, je soignai mon malheureux père pendant douze jours; il me donna

sa bénédiction, et il expira dans mes bras !..... Les veilles, la douleur, les blessures que j'avais reçues et qui s'étaient cruellement envenimées, me mirent dans un état qui fit tout craindre pour ma vie.... Aussitôt qu'Oswald eut appris la maladie de mon père, il quitta sa retraite et vint me rejoindre; il me trouva mourant et sans aucune connaissance; je fus ainsi plus de trois semaines : enfin, je revins à la vie pour sentir de nouvelles douleurs. En reprenant ma connaissance, je pensai avec un vif chagrin que Maria, partie depuis près de deux mois, devait être en proie aux plus cruelles inquiétudes. J'ouvris mon cœur à Oswald, et je le conjurai d'écrire de ma part au comte de Bavière. Il y consentit, et très-peu de jours après je fus en état d'écrire moi-même à Maria. Je commençais à me lever, et ma santé se rétablissait à vue d'œil, lorsqu'un matin on m'annonce un courier de Gérold qui me remit une lettre..... O généreux Ogier! votre ame a surement connu l'amour et l'amitié, jugez donc de ce que j'éprouvai en lisant cette fatale lettre, écrite dans le délire du désespoir et des remords, et qui m'apprenait que Gérold, ayant à la fois trahi et son ami et

sa maîtresse, avait, dans un instant d'égarement, abusé de l'innocence de l'infortunée Maria.... Il ajoutait que, rendu à lui-même, il s'était retrouvé plus passionné que jamais pour Béatrix; mais que n'ayant plus, disait-il, que le choix des crimes, il avait cru devoir sa main à Maria; qu'il avait écrit à la duchesse pour lui rendre sa parole, et pour rompre sans retour avec elle; qu'ensuite il avait promis à Maria de l'épouser publiquement sous huit jours, et qu'en même temps il lui avait déclaré que son cœur n'était plus à lui : que Maria, baignée de larmes, ne lui répondit rien; mais peu de jours après s'échappa de son palais, en lui laissant un billet qui ne contenait que ces mots : *Maria ne veut point être un obstacle au bonheur de Gérold; on n'entendra jamais parler d'elle; en quittant Gérold, elle se consacre sans effort à l'éternel oubli qui convient à sa situation.* Gérold terminait sa lettre en disant qu'il avait fait inutilement chercher Maria, qu'il ignorait absolument ce qu'elle était devenue. Ces affreux détails firent passer dans mon cœur, avec l'amertume de la plus déchirante douleur, tous les transports insensés de la haine et du ressentiment. Gérold, malgré l'excès de ses

remords, ne me paraissait que le plus inhumain des hommes; son plus grand crime à mes yeux, était d'adorer encore Béatrix, après avoir séduit Maria : l'image de Maria errante et désolée m'inspirait un tel désir de vengeance, que je voulais partir sans délai pour aller trouver Gérold et lui percer le cœur..... Mais à peine convalescent, l'horrible agitation de mon ame fit r'ouvrir mes blessures; une fièvre brûlante me força de me remettre au lit, et les passions mêmes qui me replongeaient dans cet état, me firent prendre soin de ma vie; je voulais la conserver pour me venger. Un nouvel évènement vint changer toutes mes résolutions, et produire en moi ce que tous les conseils et les sages exhortations d'Oswald n'avaient pu faire. Un jour on entre dans ma chambre; on me dit qu'un inconnu, qui était à cheval, a rencontré mon écuyer dans l'avenue de mon château, lui a remis une lettre pour moi, et au même instant s'est éloigné précipitamment: je prends cette lettre avec émotion, mais grand Dieu! que devins-je, en reconnaissant l'écriture de Maria!.... Je l'ai conservée, cette précieuse et touchante lettre..... La voici; lisez-la. En disant

ces paroles, Meinrad présente au chevalier danois ce papier, qui fut tant de fois baigné de larmes. Ogier y lut ce qui suit : « La coupable Maria osera-t-elle » écrire au vertueux Meinrad ? .... » Oui, je le dois ; oui, je connais » son cœur ; je veux qu'en apprenant » et mon égarement et ma fuite, il » sache que j'ai trouvé un asyle honorable et sûr. Au bout de deux journées et de deux nuits d'une marche » pénible, j'ai été admise dans une enceinte respectable, où l'indulgente » vertu accueille et reçoit tous les » infortunés, sans s'informer si leurs » malheurs sont une épreuve de la » providence ou le juste châtiment de » leurs fautes..... Après avoir satisfait par ce détail votre bonté compatissante, je dois vous dire encore que » c'est moi surtout qui suis criminelle, » que c'est mon cœur seul qui m'a perdue..... L'amitié, la plus tendre » reconnaissance m'attachèrent à vous ; » et j'ai cru long-temps que ces sentimens étaient ce que vous appeliez » de l'amour. Hélas ! je n'ai connu la » manière dont vous m'aimiez qu'en » voyant Gérold !..... Tout ce que » vous éprouviez pour moi, je l'ai senti

» pour lui..... J'ai voulu mille fois
» vous avouer que je l'adorais; ma tante
» m'en empêcha toujours, en me disant
» que cet aveu ferait le malheur éternel
» de votre vie, et vous brouillerait
» avec un ami qui vous était si cher. Je
» gardai le silence; mais ma profonde
» tristesse et mes pleurs auraient dû vous
» éclairer..... Sans savoir, hélas!
» ce que j'avais à craindre, je frémis
» quand vous me proposâtes de partir
» seule avec Gérold; je m'y opposai
» vainement..... Je n'ai pu dans ce
» funeste voyage, cacher le sentiment
» qui me dominait..... Gérold feignit
» long-temps de ne pas lire dans mon
» ame, mais je trouvais mille manières
» de lui prouver que je l'aimais.....
» Enfin, c'est moi qui l'ai séduit.....
» Le lendemain du jour où nous arri-
» vâmes dans son palais, il me tint ce
» terrible discours: *Je vous dois ma main,*
» *elle est à vous; dans huit jours je vous*
» *conduirai à l'autel. Mais ne vous flattez*
» *point, Maria, que le criminel Gérold*
» *puisse vous rendre heureuse. Avant de vous*
» *connaître, il adorait la duchesse de Clèves,*
» *et il l'aimera jusqu'à son dernier soupir.*
» *Je vous sacrifie mon bonheur, je vous*
» *consacre ma vie; mais ne me demandez*

» *point*

» *point d'amour*..... Je ne répondis que
» par des pleurs, et je pris la fuite au
» milieu de la nuit..... Le ciel est
» juste; puisque je n'ai pu partager
» la tendresse de Meinrad, je devais
» trouver Gérold insensible !.... J'ai
» perdu l'honneur, le repos et votre
» estime; j'aime sans espérance, et je
» n'ai que quinze ans !.... Combien
» long-temps je dois souffrir, si je puis,
» sans mourir, supporter tant de
» maux !.... Oh ! n'aggravez point
» l'horreur de ma destinée !..... J'ai
» perdu tous mes droits près de vous,
» je le sais..... Cependant, généreux
» Meinrad, j'ose encore vous adresser
» une prière..... Maria déshonorée,
» Maria indigne de votre amitié, mais
» Maria au comble de l'infortune, vous
» conjure à genoux d'abjurer tout désir
» de vengeance, tout ressentiment con-
» tre Gérold..... Songez que, malgré
» ma faiblesse et mon égarement, je ne
» suis point ingrate; le souvenir de vos
» bienfaits sera toujours présent à ma
» mémoire, et vos plus cruels mépris
» ne pourraient affaiblir cette vive et
» pure affection que vous m'inspirez,
» la seule vertu qui me reste !.....
» O Meinrad, que ne suis-je née votre

» sœur ! ..... J'aurais un ami, je
» pourrais épancher ma douleur dans
» son sein..... Ah ! si vous étiez mon
» frère, quelle tendre amitié nous eût
» unis !..... combien vous auriez tou-
» jours été satisfait de mon cœur !....
» Oui, une de mes plus grandes peines,
» c'est de vous savoir malheureux ;
» c'est d'avoir la certitude (d'après mes
» propres sentimens) que vous le serez
» toujours, car on ne guérit point de
» l'amour. Hélas ! je n'en suis que trop
» certaine ! ..... Cependant vous
» n'avez rien à vous reprocher ; votre
» conduite fut, dans tous les temps,
» aussi pure que votre ame ; j'en bénis
» le ciel, vous êtes bien moins à plain-
» dre que moi..... Adieu, ô vous qui
» devez maudire le jour où vous prîtes
» pitié de mon sort ! Vous, mon géné-
» reux protecteur, puissent mon re-
» pentir et mon malheur appaiser votre
» juste indignation !..... Mais quels
» que soient vos sentimens, daignez
» croire que vous serez toujours l'ami
» le plus cher de l'infortunée Maria. »

Cette lettre, qui me faisait si bien connaître l'ame angélique de Maria, ne pouvait que redoubler l'amertume de mes regrets et mon ressentiment

contre Gérold ; mais une prière de Maria, était pour moi l'ordre le plus sacré..... De toutes les peines qui déchiraient mon cœur, une des plus insupportables était d'ignorer la retraite de Maria, et par conséquent de ne pouvoir lui répondre, ou pour mieux dire, de ne pouvoir voler près d'elle ! Oh ! qu'il m'eût été doux de lui promettre de vaincre, ou du moins de taire à jamais un malheureux amour ! de l'adopter pour ma sœur, de mériter et d'obtenir sa confiance, d'essuyer ses larmes et de consacrer ma vie entière à la consoler !..... Comme elle me mandait qu'elle s'était réfugiée dans un lieu qui n'était qu'à trois ou quatre jours de marche de la résidence de Gérold, je fis faire dans tous les environs, les perquisitions les plus exactes ; mais elles furent inutiles ; je supposai qu'elle s'était retirée dans un monastère, et je le crois encore ; mais sans doute un changement de nom, et quelques autres précautions ôtent toute possibilité de découvrir son asyle. Mon courage se soutint tant que je me flattai de retrouver Maria ; mais quand j'eus perdu cet espoir, je tombai dans le découragement et la plus profonde tristesse. Uniquement occupé

de Maria, je me persuadai que son intention était de renoncer au monde sans retour, en se consacrant à Dieu. Alors je formai la résolution d'embrasser le même genre de vie; ce n'était point un sacrifice, eh! que pouvais-je regretter dans l'univers entier, quand Maria était perdue pour moi! Au moins, me disais-je, nous serons réunis par les sentimens, les occupations et les devoirs : ô Maria! je partagerai la pénitence austère à laquelle tu te condamnes; l'un et l'autre consumés par une passion insurmontable, nous gémirons dans le silence et dans l'obscurité; l'un et l'autre, aux pieds des autels, nous invoquerons l'Etre suprême; nous prierons, nous pleurerons ensemble..... Hélas! tu penseras moins à ton malheureux ami qu'à ton barbare séducteur..... et moi je ne penserai qu'à toi!.... Mais un jour tu sauras que Meinrad, en te perdant, a tout quitté; tu sauras qu'il n'était attaché qu'à toi, et tu diras : *il méritait d'être aimé!*.... Je fis part de mon projet à Oswald, qui le combattit vainement. Cependant il obtint de moi qu'avant de m'enfermer dans un monastère, je passerais un an dans une solitude. Il ajouta qu'il

m'y suivrait, et que si au bout de ce tems je persistais dans ma résolution, il partagerait mon sort et se fixerait à jamais dans le couvent que je choisirais. Je ne pouvais refuser ce délai à l'ami fidelle et généreux qui s'associait ainsi à ma triste destinée. Nous voyageâmes; ce lieu sauvage et retiré nous plut; j'y fis bâtir la chapelle et l'hermitage, et nous y sommes depuis cinq mois. La religion, et les entretiens du sage Oswald, ont insensiblement calmé la violence de la passion qui me consumait. Maria me sera toujours chère; mais son image intéressante, toujours présente à mes yeux, ne porte plus dans mon cœur l'agitation et le désespoir; son souvenir m'attendrit sans me troubler.... Enfin, chaque jour m'affermit dans le dessein de me consacrer entièrement à Dieu; l'amour seul me le fit former, mais c'est la religion qui m'y confirme et qui saura me le faire accomplir.

CHAPITRE V.

Le vice humilié.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.
Maximes de la ROCHEFOUCAULT.

PENDANT tout le temps que Meinrad conta son histoire, Armoflède, les yeux attachés sur lui, parut l'écouter avec tant d'intérêt et d'attendrissement, qu'elle causa plus d'une distraction à Meinrad, qui fut vivement touché de sa sensibilité. Lorsqu'on se mit à table, il fit placer à côté de lui ce joli petit page qui montrait un si bon cœur et tant d'ingénuité. Vers le milieu du souper, Ogier, qui depuis deux heures se plaignait d'un grand mal de tête, fut saisi tout-à-coup d'un violent frisson; on lui tâta le pouls; on lui trouva beaucoup de fièvre, et on le conduisit, sur-le-champ, dans la petite chambre qu'on lui avait destinée. Il était si souffrant et si accablé, qu'il désira res-

ter seul avec Sylvain, et se coucher sur-le-champ. Meinrad, emmenant Armoflède, sortit avec elle. Oswald prit le chemin de la cellule et fut se coucher, et Meinrad conduisit Armoflède dans sa chambre, en lui disant que cette subite incommodité d'Ogier le dérangeait un peu, parce qu'il avait compté qu'il coucherait avec ses deux pages dans le lit qu'on lui avait préparé (*). Je n'ai point d'autre lit vacant, continua Meinrad, mais je vous donnerai la moitié du mien, qui est encore moins petit que celui d'Oswald. A ces mots, Armoflède sourit et refusa cette offre, en assurant qu'elle dormirait à merveille sur une chaise. Non, non, reprit Meinrad, je veux absolument que vous couchiez avec moi, et je vous assure sans compliment que cela ne me gênera point du tout. En parlant ainsi, Meinrad ferme la porte de sa cellule; ensuite il commence à se déshabiller, et il invite Armoflède à en faire au-

(*) On sait que jadis, et même encore dans le siècle dernier, on avait de très-grands lits, et qu'il était fort d'usage de faire coucher deux ou trois, ou même quatre ou cinq personnes dans un seul lit.

tant. En vérité, seigneur, dit Armoflède, je ne puis m'y résoudre..... et je vous assure que si Ogier n'eût pas été malade, je n'aurais point partagé son lit; j'aurais mille fois mieux aimé passer la nuit sur le plancher. Armoflède ne disait pas ceci sans dessein; car elle combinait déjà un projet de séduction. Meinrad avait vingt-deux ans; il était beau, sensible; sa passion malheureuse et sa piété, rendaient, aux yeux d'Armoflède, sa conquête plus piquante. Elle croyait tout possible à ses charmes et à ses artifices. D'ailleurs, l'impression du moment pouvait tout sur elle; et dans le court espace d'une nuit, rendre infidelle un amant si passionné, et pervertir un saint, lui paraissait un projet sublime, et le véritable chef-d'œuvre de la coquetterie. Cependant Meinrad se déshabillait toujours, et demanda à ce petit page si timide et si respectueux, quel âge il avait. Armoflède qui pouvait facilement, sous son déguisement, se rajeunir de sept ou huit ans, répondit qu'elle avait quinze ans. Hélas! ajouta-t-elle, c'est l'âge qu'avait l'ingrate Maria quand elle vous quitta. Oh! ne l'appelez point ingrate, reprit Meinrad; je fus aveugle, mais elle fut sincère

autant que sensible; je ne dois me plaindre que de moi-même!.... Ah! seigneur, interrompit Armoflède, je ne concevrai jamais que celle que vous aimiez ait pu vous abandonner pour un autre, et pour un vil séducteur! comment se peut-il que vous ne lui ayez pas fait adorer la vertu?... Ah! s'écria Meinrad, avec un cœur si tendre et tant d'innocence, la vertu même peut s'égarer; Maria en est la preuve. Croyez, Philène, qu'il n'existe pas sur la terre une ame plus pure que celle de Maria!.... En disant ces paroles, Meinrad se mit au lit, et appelant Armoflède: J'exige positivement, lui dit-il, que vous veniez vous coucher; je ne souffrirai point que vous passiez la nuit sur une chaise. Allons, finissons tous ces complimens, déshabillez-vous et venez. Armoflède résiste encore, en balbutiant d'un air confus quelques mots que Meinrad n'entendit pas. Meinrad impatienté, insiste d'un ton impératif; l'hypocrite Armoflède paraît obéir par respect et par crainte; elle se met à genoux, fait une longue prière avec l'air et le maintien de la plus grande ferveur; ensuite se déshabille en soupirant, et se couche enfin à côté de Meinrad, en se mettant avec

affectation le plus loin de lui qu'il est possible, et absolument sur le bord du lit. Meinrad ne s'endormit que fort tard ; Armoflède l'entendit soupirer doucement ; mais enfin, le sommeil paisible d'une conscience pure vint suspendre ses peines. Cependant l'image de l'infortunée Maria, toujours trop présente à son souvenir, le poursuivait jusque dans ses songes. Il prononça deux fois, d'une voix plaintive, ce nom chéri. Armoflède sourit en pensant que le pieux Meinrad n'était pas aussi bien guéri de l'amour qu'il le prétendait.

Au point du jour, Meinrad se sentant un poids assez pesant sur la poitrine, se réveilla ; il connut alors que c'était le petit page, dont la respiration annonçait le plus profond sommeil, qui en dormant avait passé son bras autour de son cou, et posé sa tête sur son sein. Respectant le sommeil de cet aimable enfant, Meinrad ne voulut pas le déranger, et essaya de se rendormir dans cette situation ; mais ne pouvant en venir à bout, il ouvrit les yeux et ses regards tombèrent d'abord sur un joli bras nu et une main charmante, exactement semblable à celle de Maria ; Meinrad tressaillit, et jetant

les yeux sur Armoflède, qu'on se représente sa surprise, lorsqu'une chemise entr'ouverte lui fit découvrir la plus belle gorge du monde!... Confondu, troublé peut-être, son premier mouvement ne fut pas de s'arracher des bras d'Armoflède, l'étonnement sans doute le rendait immobile; mais enfin, le vertueux et pénitent Meinrad considérait fixement cet objet séducteur; en se rappelant sa résistance pour se mettre au lit, il se rappelait aussi sa dévotion, sa naïveté et surtout sa sensibilité, enfin, son extrême jeunesse; la parfaite innocence qu'il lui supposait (car il ne doutait pas qu'Ogier n'ignorât son sexe), tout disposait son ame à l'attendrissement le plus dangereux. La piété est si confiante et si crédule!..... et comment un saint oserait-il former des jugemens téméraires? Meinrad devait donc penser que cette jeune beauté était aussi ingénue, aussi pure qu'elle lui paraissait charmante. Au milieu de ces idées, Meinrad apperçut sur le sein d'Armoflède une chaîne d'or très-légère, au bout de laquelle était attaché un petit médaillon. Il regarde avec curiosité, et il voit que ce médaillon contient des

cheveux, avec ces deux mots tracés en lettres d'or sur la tresse de cheveux : AMOUR ET VOLUPTÉ..... Armoflède, profondément artificieuse, avait un grand inconvénient pour une personne de son caractère; elle était distraite et étourdie au suprême degré ; et en préparant la scène qu'on vient de lire, et un roman sublime qu'elle devait conter à son réveil, elle avait totalement oublié ce médaillon, dont la chaîne à la vérité était rivée à son cou, de sorte qu'elle ne l'ôtait jamais, cependant on croit bien que si elle y eût pensé, elle n'eût pas manqué de briser cette petite chaîne d'or en se mettant au lit, et de soustraire l'indiscret médaillon ; mais la chaîne était si fine et si légère, qu'elle s'était cachée dans les plis de sa chemise, de manière qu'en s'établissant sur le sein de Meinrad, elle ne l'avait pas apperçue. Heureusement Meinrad la découvrit. Les deux mots qu'il venait de lire ne laissaient aucun doute sur le caractère et sur les mœurs de celle qui avait choisi une telle devise. L'indignation et le plus froid mépris rendirent aussitôt Meinrad à lui-même; il se débarrasse des bras d'Armoflède, jette un man-

teau sur ses épaules et se précipite hors du lit. Armoflède, ignorant la découverte du médaillon, paraît se réveiller; elle joue tout à la fois la surprise, l'effroi, la pudeur; elle pleure et tombe aux pieds de Meinrad : elle allait débiter son roman, mais Meinrad la repoussant avec dédain : Cessez, lui dit-il, de prolonger une imposture inutile; je vous connais; c'est vous dire que vous avez perdu tout le charme qui pouvait vous rendre dangereuse. Si votre cœur n'est pas corrompu sans retour, hâtez-vous de sortir de cette profonde abjection où le vice vous a plongée; l'orgueil insensé qui vous égare, doit servir à vous en retirer; car vos succès passagers ne sont l'ouvrage que du mensonge et de l'erreur; songez que vous ne pourriez séduire l'homme le plus dépravé, s'il vous voyait sans illusion et telle que vous êtes; songez enfin, qu'en persévérant dans cet honteux dérèglement, après avoir été l'opprobre de votre sexe, vous deviendrez, dans peu d'années, l'horreur et le rebut du nôtre.

CHAPITRE VI.

Funeste erreur.

J'ai tout fait, tout osé pour t'aimer, pour te plaire ;
J'ai trahi mon pays, et mon père et mon roi ;
Cependant vois le prix, ingrat, que j'en reçoi !

Ariane, de THOMAS CORNEILLE.

LE pieux Meinrad ne convertit pas Armoflède, mais il lui causa la plus cruelle humiliation qu'elle eût jamais éprouvée ; la vertu de Meinrad donnait un air de prophétie à son discours, qui troubla et intimida l'effrontée Armoflède ; elle perdit un moment toute son audace, et pour la première fois de sa vie, un sentiment qui ressemblait à la pudeur, la força de baisser les yeux et la fit rougir. Elle se hâta de sortir de cette chambre, où la vérité sévère venait de lui donner une si terrible leçon ; elle trouva Ogier réveillé et sans fièvre ; elle le pressa de partir sans délai. Ils prirent congé de Meinrad, et

se remirent en route. Laissons-les continuer leur voyage, et retournons aux chevaliers du Cygne. Olivier, comme nous l'avons vu, avait beaucoup d'humeur en quittant la chaumière d'Ogier; mais la douceur et la tendresse d'Isambard avaient enfin dissipé ce nuage, et voyant le désir extrême qu'éprouvait Isambard d'entendre la fin de son histoire, il en reprit ainsi la suite:

Isambard, ô mon frère!... quelle preuve d'amitié je vais te donner aujourd'hui, en continuant ce déchirant récit!..... Me voici arrivé à l'époque fatale depuis laquelle ma vie n'est plus qu'une longue et pénible agonie!.. Tu connais mon supplice, mais tu me plaindras davantage encore, en connaissant le crime qui le cause!....

Tu as vu sous quels affreux auspices je reçus la main de Célanire; hélas! tous les évènemens qui suivirent ne s'accordèrent que trop avec ces sinistres présages!.... Cette union dont je m'étais formé une si ravissante idée, fut pour moi la source intarissable des peines les plus cruelles. Célanire, sensible et passionnée, ne put me rendre heureux; je voulais avant tout son bonheur, et je la voyais dévorée de re-

mords, qu'elle s'efforçait vainement de me cacher. Une caresse de son père suffisait pour en redoubler l'amertume avec une violence qui souvent altérait sa raison. Naturellement superstitieuse, tout était devenu pour elle sujet de craintes et de terreurs. Son extrême délicatesse et son imagination troublée, lui exagéraient tellement sa faute et sa faiblesse, qu'elle ne pensait pas qu'il existât une personne plus coupable qu'elle; si dans la conversation on parlait de vertu, de piété filiale, d'amour pour la patrie, de fidélité à sa parole, elle rougissait, pâlissait, et croyait entendre sa propre condamnation. Les éloges donnés à son caractère lui causaient encore plus de peine. Je me rappelle qu'Angilbert ayant fait des vers pour Amalberge, dans lesquels, pour louer sa conduite et sa vertu, il la comparait à Célanire, cette dernière ne put les entendre lire sans répandre des larmes. Jamais avec moi une plainte réfléchie ne sortit de sa bouche, et c'était pour nous deux un tourment de plus; la douce confiance était bannie de nos entretiens; je lui cachais à quel excès elle me rendait malheureux: elle voulait me dérober ses peines; mais,

incapable de feindre, elle se trahissait sans cesse par des mots échappés malgré elle, et des réponses naïves faites de premier mouvement, qui me perçaient le cœur.... Jamais son malheureux époux ne la pressa dans ses bras sans la voir craintive et trembiante; jamais elle ne s'endormit sur son sein sans être agitée de songes effrayans.... Souvent, dans l'obscurité de la nuit, je sentis ses pleurs mouiller mon visage!..... J'osai une seule fois m'écrier : Oh! si tu sais aimer, de quoi peux-tu gémir en ce moment? De n'être plus digne de toi, répondit-elle; et c'est ainsi que l'amour même, loin d'adoucir ses regrets, les aigrissait encore. Cependant on n'avait pas le moindre soupçon de notre union secrète; toute la cour me croyait l'époux d'Armoflède, et cette dernière confirmait tout le monde dans cette erreur par ses discours et sa conduite. Elle ne trouvait rien de pénible dans un rôle qui flattait sa vanité; c'était pour elle un triomphe aussi doux que flatteur, que l'on crût universellement qu'elle eût été préférée à la princesse Emma, qu'elle haïssait; l'emporter sur la fille de Charlemagne, fixer les vœux d'un

homme que l'Empereur honorait d'une faveur particulière, étaient à ses yeux des titres de gloire préférables à tout le bonheur que l'amour même peut procurer. Elle attirait l'attention publique; les sacrifices éclatans dont on la croyait l'objet, lui donnaient une grande célébrité; c'en était assez, sinon pour satisfaire son orgueil insatiable, du moins pour la consoler de la passion réelle qu'elle me connaissait. D'ailleurs, l'admiration sincère que m'inspirait sa fausse générosité, était encore une jouissance pour elle; enfin, ne sachant notre secret qu'à moitié, ne connaissant que notre amour, et ignorant absolument notre union, elle avait beaucoup d'espérances pour l'avenir. Malgré son esprit et sa finesse, il était impossible qu'elle pût pénétrer le mystère que nous voulions lui cacher; elle nous voyait si tristes et si malheureux l'un et l'autre, que toutes ses observations la confirmaient dans l'idée que nous avions renoncé nous-mêmes à tout espoir. Plusieurs mois se passèrent ainsi, au bout desquels Vitikind annonça à sa fille qu'Albion mourant des suites de ses blessures, allait arriver pour consulter les médecins de France sur son état; Vitikind ajouta

qu'Albion n'avait nulle espérance de guérir, et qu'il venait surtout afin de mourir auprès de son ami. En effet, Albion arriva peu de jours après sa lettre; les médecins consultés, jugèrent son état mortel et sans aucune ressource. Le lendemain du jour où cet arrêt fut prononcé, je vis Vitikind, et me trouvant seul avec lui, il me parla du malheureux Albion. O mon cher Olivier! ajouta-t-il, vous seul auriez pu me consoler d'une telle perte; mais si j'en crois le bruit public, il n'est plus en votre pouvoir de rendre un fils à Vitikind..... Il prononça ces mots avec un air de doute et un ton d'interrogation qui demandaient une réponse; mais le mêlange confus de mille sentimens contraires, le saisissement, la reconnaissance, la confusion, le remords, me ravissaient entièrement la faculté de répondre; les yeux remplis de larmes, je bégayai d'une voix tremblante quelques mots entrecoupés. Vitikind prit mon trouble pour l'aveu de mon mariage secret avec Armoflède. Je vous entends, me dit-il, mon malheur est accompli. En prononçant ces paroles, il leva les yeux au ciel en soupirant, et me quitta. Ton cœur géné-

reux, mon cher Isambard, peut concevoir tout ce que cette amitié si touchante de Vitikind, dut faire éprouver au séducteur de Célanire! Oh! combien j'étais vil à mes propres yeux durant cet entretien qui m'assurait cependant du bonheur de ma vie! Mais comment goûter le bonheur, quand on a perdu sa propre estime? Comment jouir du plus grand des bienfaits, lorsqu'on s'en reconnaît indigne? L'infortunée Célanire ne fut que trop pénétrée de ces cruelles réflexions. Hélas! s'écrie-t-elle dans l'amertume de ses regrets, la providence et la tendresse paternelle me réservaient une félicité qui n'aurait dû être que le prix de la vertu!... Oh! que deviendrai-je, quand le meilleur des pères, me présentant l'amant pour lequel je l'ai trahi, me dira : Afin de récompenser ta piété filiale, je te donne Olivier pour époux!.... De tels discours me déchiraient le cœur; en vain je répétais à Célanire que j'étais seul coupable. Ah! répondit-elle, si je pouvais me faire une semblable illusion, en serais-je moins à plaindre?

Cependant Armoflède voyait avec une extrême inquiétude Albion sur le bord de la tombe, certaine qu'après sa

mort j'épouserais Célanire du consentement de Vitikind et de l'Empereur. Elle prévoyait avec un dépit mortel le triomphe d'Emma, en découvrant que son ennemie n'avait jamais été sa rivale; Armoflède ne pouvait se résoudre à perdre sa célébrité et le fruit de ses artifices; la mort d'Albion, non-seulement allait désabuser d'une erreur qui flattait sa vanité, mais en même-temps elle renversait tous les projets formés par son ambition. D'ailleurs s'étant persuadée (malgré le dérèglement de sa vie) qu'elle avait une grande passion pour moi, elle croyait tout permis à tant de sentimens réunis, et se disposa à tout oser et tout risquer pour l'intérêt de sa réputation, de sa fortune et de son amour. Un hasard funeste ne seconda que trop ses sinistres complots. Un jour que Célanire, partant pour sa maison de campagne, avait refusé de m'y recevoir la nuit même, quoique son père n'y dût pas aller, Armoflède me fit demander un entretien particulier; je me rendis chez elle. Là, après un long préambule, elle me me tint cet affreux discours. Célanire vous trompe, elle est infidelle et vous trahit pour un nouvel amant. J'ai la

preuve certaine de sa perfidie. Elle a donné un rendez-vous cette nuit même à celui qu'elle vous préfère. Je vous offre de vous conduire ce soir dans sa maison. J'ai une clef de son jardin, je vous ferai entrer, et vous verrez de vos propres yeux la vérité du fait incroyable que mon amitié vous dénonce; mais j'exige votre parole d'honneur, que quelque chose que vous puissiez voir, vous ne ferez nul éclat; le mépris doit vous préserver de la colère; ainsi il faut que vous me fassiez le serment de vous retirer sans bruit avec moi, quand vous aurez eu la preuve de la trahison de Célanire. L'exécrable Armoflède aurait pu parler beaucoup plus long-temps sans être interrompue. Pénétré de la plus violente indignation contre elle, et pétrifié d'étonnement, je ne trouvais nulle expression qui pût rendre l'horreur qu'elle m'inspirait; son discours n'avait pas élevé dans mon esprit le plus léger soupçon contre l'angélique créature qu'elle osait noircir avec tant d'audace; ma première idée fut de lui répondre que son atroce calomnie faisait si peu d'impression sur moi, que je me contenterais d'en instruire Célanire par un billet, et que

je n'irais point chez elle.... Oh! que ne suivis-je ce premier mouvement!.... Mais poussé par les furies, entraîné par ma noire destinée, je rejetai ce dessein; je ne voulus pas laisser à la perfide Armoflède, le droit affreux de soutenir par la suite son horrible calomnie; je voulus la confondre, et je consentis à me laisser conduire par elle chez Célanire; car ne voulant pas lui dire que j'avais une clef du jardin de Vitikind, il fallait bien me résoudre à m'y rendre avec elle. Je ne lui cachai pas le profond mépris que m'inspirait son infâme dénonciation; elle en parut peu surprise, et répondit qu'elle s'était attendue à me trouver toute l'incrédulité que je lui montrais. Mes sentimens pour vous, ajouta-t-elle, me font braver jusqu'à votre injustice; mais, je vous le répète, je ne consens à vous introduire ce soir dans la maison de Célanire, que sous la condition expresse qu'aussitôt que vous serez éclairé sur sa conduite, vous sortirez sans chercher à vous venger, sans attaquer votre rival et sans faire de scène, et j'exige à cet égard votre parole d'honneur. Je vous la donne, répondis-je, et je vous promets, de plus,

que désormais vous serez le seul objet, non de ma colère, vous n'êtes même pas digne de l'exciter, mais de mon mépris le plus profond et le mieux fondé. Nous nous quittâmes ainsi; et trois heures après, lorsque la nuit fut tout-à-fait tombée, nous partîmes ensemble. Durant ce funeste voyage, je ne proférai pas une seule parole; elle essaya plusieurs fois de me parler; mais je ne daignai pas lui répondre. Pendant toute la route, je conservai la même disposition d'esprit, la même certitude de la parfaite innocence de Célanire. Seulement, je cherchais à deviner par quelle espèce de fourberie Armoflède prétendait m'abuser. J'en imaginai plusieurs; entr'autres, je supposai qu'elle me ferait peut-être voir une femme déguisée en homme, artifice si grossier, et dont même, au premier coup-d'œil, il est impossible d'être la dupe; ou peut-être, je verrais véritablement un homme introduit secrètement par elle dans la maison, et qui, en ma présence, sortirait du pavillon de Célanire. Je tâchais par ces réflexions de me préparer d'avance à la conduite que je devais tenir pour démasquer entièrement Armoflède, sans

faire

faire un éclat dangereux. Quand nous fûmes près de la maison, je ne sais quelle terreur me saisit tout-à-coup; je frissonnai; je me troublai, et je me rappelai, avec un affreux serrement de cœur, que Célanire n'avait pas voulu me recevoir cette nuit même..... Cependant, après avoir côtoyé les murs du jardin, Armoflède s'arrête devant la porte fatale; et se tournant vers moi: Enfin, dit-elle, vous allez voir si c'est moi qui vous trompe; dans quelques minutes, je ne serai que trop vengée de vos cruels dédains; mais alors je ne saurai que vous plaindre, et vous rendrez justice au cœur d'Armoflède. Le ton assuré dont elle prononça ces paroles, me glaça; le froid mépris qu'elle m'avait inspiré jusqu'à ce moment, se changea subitement en fureur..... Armoflède, troublant ma sécurité, m'était mille fois plus odieuse que lorsque je n'avais vu dans ses discours que les plus absurdes calomnies..... O la plus présomptueuse de toutes les créatures! m'écriai-je, pensez-vous que si Célanire était coupable, vous pussiez me consoler? Non, non; perdez cette illusion d'un orgueil insensé; vous ne seriez alors pour moi qu'un objet d'hor-

reur ; vous ne pouvez m'inspirer désormais que le mépris ou la haine. Elle ne répondit rien ; mais elle ouvrit brusquement la porte : ce bruit me fit tressaillir..... Avant d'entrer, je me recueillis un moment ; je voulus rappeler ma raison égarée ; vains efforts ! déjà l'enfer était dans mon cœur. Armoflède passa devant moi ; je la suivis..... La nuit,..... cette nuit effroyable était assez claire..... Je passai derrière un banc entouré de fleurs, sur lequel je m'étais assis mille fois avec Célanire, et à cette même heure de la nuit. L'odeur du jasmin et des roses retraça à mon souvenir ces entretiens si chers et la présence de Célanire ; je me représentai si parfaitement sa figure céleste, que je sentis, en un instant, mes funestes craintes se dissiper, et mes noirs pressentimens s'évanouir ; je m'enivrais du parfum de ces fleurs ; je croyais respirer la douce haleine de Célanire..... Hélas ! c'est la dernière sensation agréable que j'aie éprouvée !... Guidé par la détestable Armoflède, j'approche du pavillon, et je frissonne en découvrant que la salle basse est éclairée. Il était minuit..... j'avance..... je me cache derrière des arbustes, à

quarante pas de la salle dont les deux portes vitrées étaient ouvertes..... Maintenant, me dit tout bas Armoflède, souvenez-vous de vos promesses et regardez..... A ces mots, j'écarte en frémissant les branchages qui me dérobaient la vue du pavillon..... O mon ami! représente-toi, s'il est possible, l'horreur, le désespoir dont je fus saisi, en voyant distinctement un jeune homme, d'une très-grande taille, assis à côté de Célanire éplorée, et tenant ses deux mains dans les siennes!... O perfide! m'écriai-je..... En disant ces paroles, je veux m'élancer vers le pavillon; Armoflède me retient..... Célanire épouvantée, qui avait reconnu ma voix, fait évader le jeune homme par un cabinet voisin;.... et pour elle, au lieu de fuir, elle entre dans le jardin. Cependant je m'échappe impétueusement des mains d'Armoflède. J'avais mis l'épée à la main; entraîné par la fureur, je n'entendais ni ne voyais; un nuage affreux couvrait mes yeux; je courais du côté du pavillon.... Célanire vient à ma rencontre; je me précipite vers elle..... Ce bras forcené lui plonge une épée dans le sein.... Elle jette un cri lamentable.... Je la

vois étendue à mes pieds.... J'appuie sur la terre le fer teint de son sang ; je crois en poser la pointe sur mon cœur; et pensant me frapper d'un coup mortel, je tombe évanoui à côté de l'infortunée victime de ma rage....

En achevant ces mots, le malheureux Olivier, pâle et tremblant, l'œil fixe et le front inondé d'une sueur glacée, cacha son visage sur la poitrine de son ami..... Isambard le pressait dans ses bras et fondait en larmes..... Olivier n'était pas en état de continuer ce tragique récit ; mais il le reprit le lendemain, comme on le verra dans le prochain chapitre.

CHAPITRE VII.

Les offrandes.

O vous, à ma douleur objet terrible et tendre!
Mort de Pompée, de PIERRE CORNEILLE.

O memory! thou soul of joy and pain!
Thou actor of our passion's o'er again!
Why dost thon aggravate the wreth's woe?
Why add continuous smart to ev'ry blow!
SAVAGE.

JE fus, comme tu le sais, transporté chez moi, et je ne repris ma connaissance que le troisième jour. Alors j'arrachai l'appareil qu'on avait mis sur ma blessure; mais voyant qu'on se disposait à user de violence pour m'empêcher d'attenter à mes jours, et que l'on voulait me lier les mains, je feignis de me calmer; j'attribuai ma fureur au délire causé par la fièvre; je rassurai entièrement ceux qui me gardaient, bien décidé à profiter du premier moment où je ne serais pas observé, pour m'ô-

ter une vie détestée et souillée par le plus horrible forfait. Cependant je ne connaissais pas encore toute l'étendue de mon crime, je croyais toujours Célanire infidelle. Le soir de ce même jour, un inconnu demande à me parler en secret, disant qu'il a des choses de la plus grande importance à me remettre. Zemni, qui m'avait veillé trois nuits, était couché dans ce moment ; mes domestiques refusent de faire entrer l'inconnu dans ma chambre; il insiste d'une manière si pressante, qu'on vient me consulter. Dans l'instant même j'eus l'idée que cet homme était peut-être chargé de quelque message de l'infortunée Célanire; car on m'avait dit qu'elle existait encore..... J'ordonne qu'on introduise cet inconnu, et qu'on me laisse seul avec lui. On obéit, il entre. Il était vêtu de deuil, il tenait une cassette et une lettre. Il s'avança lentement et s'arrêta au pied de mon lit. En jetant les yeux sur lui, un souvenir confus me rappela sa figure, et tout-à-coup le reconnaissant : Infâme suborneur, m'écriai-je!... et je voulus me précipiter sur lui; mais l'excès de ma faiblesse me fit retomber sur mon lit..... Il avait jusque-là gardé le

silence, en me considérant d'un air sombre et sinistre; enfin, prenant la parole et me parlant en saxon : Barbare! me dit-il, je suis vengé ainsi qu'elle, car dans cette lettre que je t'apporte, elle t'ordonne de vivre!... Maintenant connais toute l'horreur de ton crime; je suis son frère, et elle vient d'expirer!... A ces paroles foudroyantes, je sentis tout mon sang se glacer dans mes veines..... Mes yeux se couvrirent d'un voile épais, je me crus environné des ombres du trépas, et je m'abandonnai tout entier à cet espoir. N'ayant plus l'usage de la parole, je pensais toujours, je jouissais de ma défaillance et de l'abandon total de mes forces et de mes facultés; occupé de l'idée consolante que j'allais être délivré d'une existence abhorrée, je savourais la mort, et dans l'instant qui précéda celui où je perdis tout-à-fait la connaissance, ce cœur déchiré eut encore une palpitation de joie, je crus rendre le dernier soupir..... Ce fut ainsi que je tombai dans une profonde léthargie qui dura plusieurs jours. Des soins inhumains me rappelèrent à la vie. Zemni avait ignoré mon mariage, et ne pouvait savoir mon crime, mais

il connaissait mes sentimens. Ayant trouvé sur mon lit la lettre de la plus vertueuse et de la plus infortunée de toutes les femmes, il avait reconnu son écriture..... En reprenant ma connaissance, je me vis seul avec lui; il était à genoux au chevet de mon lit, le visage inondé de pleurs, et tenant la lettre..... Vous ne pouvez, me dit-il, renoncer à la vie avant de connaître ses dernières volontés; vous n'avez point ouvert cette lettre, vous devez la lire..... En achevant ces mots, Zemni me la donna..... Depuis l'instant où je l'ai lue, elle a toujours été fixée sur mon cœur; je ne puis que pour vous seul l'en détacher un instant; la voici..... En disant ces paroles, Olivier tira de son sein la lettre de Célanire mourante; Isambard la lut, en la baignant de ses larmes; elle était conçue en ces termes :

DERNIÈRE LETTRE DE CÉLANIRE.

« Je n'existais que pour vous!.... » et je veux vous consacrer mes der- » niers momens!.... Hélas!.... au- » rais-je dû prévoir que, sur le bord » de la tombe, je serais forcée de me » justifier à vos yeux!..... qu'il

» serait nécessaire de vous prouver que
» Célanire n'aima jamais que vous !....
» O quelle punition de ma faiblesse !...
» Olivier a pu me croire un instant
» vile, parjure, infidelle !.... Il m'a
» vue sacrifier à l'amour mon devoir et
» la vertu, et il a pensé que la cou-
» pable fille de Vitikind pouvait être
» une épouse criminelle !.....
» Ah ! combien cette pensée accablante
» aggrave l'horreur de mon repentir !...
» Mais il est juste que l'amour, cause
» de mes égaremens, le soit enfin de
» mes remords !..... Non, cruel, non,
» je ne t'ai point donné le droit affreux
» de me mépriser..... As-tu donc
» oublié que, même dans tes bras, je
» regrettais la vertu ?..... Je la re-
» grettais et je croyais avoir conservé
» ton estime !..... As-tu donc oublié
» cet inconcevable sentiment qui m'at-
» tachait à toi ? Est-il un nom qui
» puisse l'exprimer ? L'amour le plus
» passionné n'en formait qu'une partie ;
» l'indéfinissable sympathie, la pure
» et sainte amitié, l'admiration portée
» jusqu'à l'enthousiasme ; voilà tous
» les liens qui m'enchaînaient. Eh !
» qu'avais-je besoin, pour ne m'occu-
» per que de toi, pour ne voir que toi

» dans l'univers, que mon amour fût
» consacré par un serment solemnel?....
» Je t'aimais comme on aime la vie;
» c'était en moi un sentiment si naturel,
» si profond, que rien ne pouvait l'ar-
» racher de mon cœur; qu'il devait
» survivre à tous les autres, et me
» dominer encore dans les bras même
» de la mort..... N'avons-nous pas
» souvent pensé que si le ciel nous
» eût donné le même sexe, l'ardente
» amitié qui nous aurait unis, nous
» eût préservés d'une grande passion?...
» J'étais formée pour t'aimer, pour
» n'aimer passionnément que toi.....
» Et cependant tu as pu penser un mo-
» ment, tu as pu te dire: *Célanire me*
» *trahit!*..... Répondras-tu que les
» apparences ont dû t'abuser?.....
» Eh quoi!.... tu as jugé ton amie,
» ton amante, ton épouse sur des ap-
» parences!... Oh! ne devais-tu pas
» les croire trompeuses, puisqu'elles
» déposaient contre moi? Etait-il donc
» plus difficile de pénétrer, de deviner
» la vérité que de me croire un monstre?
» Si la raison t'abandonna dans ce mo-
» ment affreux, l'amour seul ne suffi-
» sait-il pas pour t'éclairer?..... Tu
» le sais, j'ai placé mon orgueil et ma

» gloire dans ta seule opinion.....
» Et si, dans ce délire d'une aveugle
» fureur, l'un ou l'autre eût péri sous
» le fer meurtrier..... Idée terrible,
» mille fois plus cruelle que la mort....
» O crime de l'amour, en effet alors
» irréparable!.... Tu mourais en me
» méprisant, ou j'emportais ma justi-
» fication dans la tombe..... Mais le
» temps m'est trop cher pour le con-
» sumer en plaintes superflues.....
» Cet inconnu, ce malheureux objet
» d'une fatale erreur, est DIAULAS (9),
» est mon frère. Vous savez que Viti-
» kind eut un fils qu'il chérissait, et
» qu'il croit avoir perdu dans l'un des
» derniers combats livrés aux Français....
» Mon frère, en effet, resta blessé et
» sans connaissance sur le champ de
» bataille, et fut ensuite dépouillé....
» Un chevalier français, le généreux
» Angilbert, trouvant en lui quelques
» signes de vie, le fit enlever, en prit
» soin, et mon frère recouvra la santé;
» mais il cacha sa naissance et son nom
» à son libérateur. Ayant obtenu la
» liberté, il se rendit en Saxe. Avant
» que d'arriver dans la maison pater-
» nelle, il apprit que nous pleurions
» sa mort, et que Vitikind traitait avec

» Charlemagne..... Mon frère aimait
» avec enthousiasme la liberté; décidé
» à ne jamais ployer sous le joug de
» l'Empereur, et à se rejoindre aux mé-
» contens, l'infortuné prit la résolution
» de renoncer à sa famille et de laisser
» pour toujours mon père dans son
» erreur, afin d'éviter la malédiction
» paternelle, si redoutable et si terri-
» ble parmi nous.... Je fus seule con-
» fidente de ce funeste dessein, que
» je combattis vainement.....Je m'en-
» gageai, par le plus saint des sermens,
» à garder fidellement ses secrets, et
» vous savez que j'ai tenu cette pro-
» messe..... Mon frère changea de
» nom, et prit toutes les précautions
» nécessaires pour que mon père n'en-
» tendit jamais parler de lui. Depuis
» mon départ de la Saxe, j'ignorais
» sa destinée..... Un soir, un saxon
» inconnu demanda à me parler, et me
» remit un billet de l'écriture de mon
» frère. Ce billet contenait ces mots:
» *J'ai des choses importantes à vous dire.*
» *Si vous voulez me voir, laissez-vous*
» *guider par celui qui vous donnera cet*
» *écrit.*..... Je sortis à l'instant même.....
» On me conduisit à un quart de lieue
» de la ville, dans la maison d'An-

» gilbert, qui l'avait prêtée à mon frère,
» qu'il ne connaissait toujours que sous
» son nom supposé..... On me mène
» dans un cabinet où je trouve mon
» frère. Aussitôt que nous fûmes seuls,
» je me jetai dans ses bras.... Dans
» ce moment, j'entendis un grand
» bruit; je distinguai que les domesti-
» ques ne voulaient pas laisser entrer
» une femme dans le lieu où nous
» étions..... Tout-à-coup, la porte
» s'ouvre, et je vois entrer Armoflède ...
» Elle fut aussi surprise que moi; le
» hasard seul l'amenait, ou pour mieux
» dire, son inquiétude sur la conduite
» d'Angilbert; car cet incident me fit
» connaître leur passion mutuelle,....
» sanctifiée sans doute par une union
» secrète..... Tandis qu'immobile
» d'étonnement, elle me considérait en
» silence, je parlais en saxon à mon
» frère, (langue qu'elle n'entend pas).
» Je lui disais que cette personne était
» mon amie la plus chère, que je ré-
» pondais de sa discrétion, et qu'il était
» impossible de lui cacher la vérité,
» sans me déshonorer à ses yeux.....
» Mon frère s'opposa fortement à cette
» confidence; j'insistai positivement, il
» céda; mais sous la condition expresse

» que je donnerais ma parole la plus
» sacrée de ne révéler d'ailleurs ce se-
» cret à qui que ce fût au monde.....
» Je la donnai;.... ensuite j'instruisis
» de tout Armoflède..... Après ces
» explications, il fallut nous séparer,
» l'heure nous y forçait..... Mon
» frère me demanda un dernier rendez-
» vous ; il devait partir le surlende-
» main..... Armoflède nous conseilla
» de le recevoir la nuit, dans ma pro-
» pre maison ; j'y consentis..... Dans
» cette funeste entrevue, il m'apprit
» qu'étant retourné dans le lieu qui
» nous a vus naître, il y avait trouvé
» le vertueux Topal à la fin de sa car-
» rière..... Ce respectable vieillard
» lui confia une cassette fermée, en
» lui disant qu'elle contenait les choses
» les plus précieuses pour moi, et en
» lui faisant promettre de la remettre
» lui-même entre mes mains; car mon
» frère ne lui cacha pas qu'il désirait
» me voir encore une fois, et me con-
» sulter sur sa situation..... Cette
» cassette renferme la chaîne d'or et
» la tresse de cheveux, dont j'ornai
» l'arbre consacré *au libérateur de mon*
» *père*, à celui que j'aimai avant même
» que j'eusse entendu prononcer son

» nom..... Reçois ces offrandes de
» la reconnaissance et de l'amour; elles
» t'appartiennent..... Je sais que les
» médecins répondent de tes jours.....
» Mais je connais ton cœur..... Je
» sais trop que désormais la vie ne sera
» pour toi qu'un insupportable far-
» deau..... Et cependant je te con-
» jure, je t'ordonne de vivre..... Si
» je n'avais pas embrassé sincèrement
» la religion de ton pays, si je pou-
» vais ne pas croire au Dieu d'Olivier,
» je te dirais : *Hâte-toi de me suivre.....*
» Mais puis-je braver la crainte d'une
» éternité malheureuse, quand je l'en-
» visage pour toi?..... Il te reste un
» ami, tu ne seras pas seul dans l'uni-
» vers..... J'ai tout prévu..... Je
» joins à cette lettre la copie fidelle de
» la déclaration publique que je fis,
» en reprenant l'usage de mes sens....
» Je croyais n'avoir que peu d'instans
» à vivre..... On m'avait reportée
» dans la maison ; je dictai cette dé-
» claration en présence de tous mes
» domestiques rassemblés ; elle était
» écrite quand mon père arriva.....
» C'est un devoir sacré pour toi de
» ne jamais la démentir ; tu ne peux,
» sans mon aveu, disposer de mon

» secret. Je te permets de le confier à
» l'amitié ; mais je veux qu'il soit ignoré
» toujours de mon père et du public....
» Je sens que je m'affaiblis..... Oh !
» combien je remercie le ciel de m'avoir
» permis d'achever cette lettre, com-
» mencée depuis trois jours, et si sou-
» vent interrompue !...., Adieu, mon
» Olivier ..... Dans peu d'instans,
» tout sera fini pour moi ..... Je
» gémis sur ton existence, et je pleure
» ma mort, qui te coûtera tant de lar-
» mes ..... Adieu, cher époux .....
» Vis pour la vertu et pour expier
» nos fautes; ce sera vivre encore pour
» moi.....»

CHAPITRE VIII.

Le châtiment.

. . . . . Thy wife
That never slept a quiet hour with thee
Now fills thy sleep with perturbations !
King Richard 3. SHAKESPEARE.

Oui, malgré le forfait qu'avec toi je déplore,
Je dois me haïr moins quand tu m'aimes encore,
Quand tu daignes mêler, avec tant de pitié,
Aux larmes du remords, les pleurs de l'amitié.
Barnevelt de M. DE LA HARPE.

APRÈS la lecture de cette lettre, les deux amis furent près d'une heure à ne pouvoir exprimer que par des larmes ce qu'ils ressentaient l'un et l'autre ; mais enfin, Olivier reprenant la parole : Le conçois-tu, dit-il, que j'aie pu lire cet écrit sans mourir ? .... Le ciel voulut prolonger mes jours, afin d'offrir en moi l'exemple terrible du sort le plus déplorable qui fut jamais..... Durant le cours de cette horrible jour-

née, de fréquens évanouissemens me donnèrent souvent l'espérance de voir enfin terminer cette affreuse agonie. La mort que j'invoquais, trompant toujours mon attente, ne se montrait à moi que pour me faire mieux sentir l'horreur de mon existence..... Chaque fois que, r'ouvrant les yeux en reprenant ma connaissance, je revoyais la lumière, j'éprouvais un mouvement de désespoir et de fureur qui remplissait d'épouvante tous ceux qui m'entouraient. Cependant, respectant l'ordre sacré que j'avais reçu, je n'eus jamais un instant la pensée de me délivrer de la vie..... Je vis approcher la nuit avec une sorte de terreur dont je ne pouvais me rendre raison. En même temps, je sentis le désir et le besoin d'être absolument seul; je voulais me plaindre sans contrainte, et me livrer, sans aucune distraction, à mon désespoir. Je consentis à prendre un élixir qui ranima mes forces physiques, d'une manière miraculeuse. Alors, je déclarai que je voulais passer seul toute la nuit. Zemni, effrayé de cette résolution, refusait d'obéir; mais je dissipai ses craintes en faisant tous les sermens qu'il exigea, et surtout en l'instruisant de la dernière

volonté de l'infortunée Célanire..... Je ne détaillerai point ce que j'éprouvai en me trouvant livré à moi-même. On peut rendre compte des impressions d'une douleur ordinaire ; mais le plus affreux délire ne laisse qu'un souvenir vague et confus. Cependant, pourras-tu le croire ? cette horrible soirée ne fut pas celle où j'ai le plus souffert..... J'étais dangéreusement malade ; il me paraissait absolument impossible de pouvoir, dans un tel état, résister à des maux semblables ; et l'idée que la mort m'en délivrerait bientôt, en tempérait la violence.... D'ailleurs, la faiblesse de ma tête ne me permettait pas de me livrer sans relâche à mon désespoir ; je tombais de temps en temps dans une sorte d'anéantissement, qui, sans suspendre ma douleur, m'ôtait du moins la faculté de m'y appliquer, et de réfléchir. J'étais dans un de ces momens de stupeur, lorsque j'entendis ouvrir une porte..... Les rideaux de mon lit étaient fermés..... Une seule lampe, prête à s'éteindre, ne répandait dans ma chambre qu'une lueur vacillante et douteuse..... Cependant, on marche.... on approche lentement..... On s'arrête au pied de mon lit..... et tout-à-

coup une voix impossible à méconnaître prononce distinctement mon nom..... Oh! laisse-moi me reposer.... sur cette impression terrible et ravissante..... sur cet instant de douleur et d'extase, où mon oreille fut frappée de ce son enchanteur qu'elle ne pouvait plus entendre sans un prodige..... J'éprouvai, dans ce moment, tout ce que le cœur et l'esprit humain peuvent ressentir et concevoir de mouvemens passionnés, déchirans et délicieux, et d'idées sublimes..... Cette voix adorée inspirait tout, dévoilait tout..... Elle me montrait l'éternité..... Elle redoublait l'horreur de mes remords. Interprète de l'Etre suprême, elle réveillait en moi tous les sentimens religieux les plus exaltés; elle pénétrait mon ame de crainte, de terreur, de joie et d'espérance; elle y confondait l'adoration dûe à l'éternel avec les regrets dévorans et les transports de l'amour..... Je voulus me prosterner; mais une force invincible et surnaturelle semblait me fixer à ma place, et m'y rendre immobile..... Dans ce moment, la voix redoutable et chérie, prononça ces paroles terribles : *Je suis condamnée par la justice éternelle à te poursuivre et t'obséder*

en tous lieux..... Désormais ta résignation et ta vertu peuvent seules abréger ton châtiment et le mien..... Adore, et soumets-toi. A ces mots, mon rideau s'ouvre, et je vois à travers un nuage lumineux et bleuâtre, un spectre affreux et sanglant qui s'élance sur mon lit, et se place à côté de moi..... Je n'eus ni la pensée, ni le désir de fuir, occupé de cette seule idée : elle souffre, et j'en suis la cause ! C'était-là mon véritable supplice ; l'horreur de la vision n'y pouvait rien ajouter, surtout dans ces premiers instans ; et quoiqu'en effet cet effroyable spectacle ait depuis agi sur mes sens, et que chaque nuit semble ajouter à la terreur qu'il m'inspire, j'atteste le ciel que, si j'en avais la possibilité, je ne voudrais pas me soustraire au châtiment qu'elle partage. Si je fuis des lieux qui me retracent des images déchirantes, si je cherche à me distraire, c'est afin de conserver ma raison, que j'ai senti souvent prête à s'égarer. Eh quoi ! si je perdais le sentiment de mes maux, elle souffrirait seule ; elle souffrirait, et j'existerais sans remords.... Je ne puis supporter cette idée ; non, je veux et je dois gémir jusqu'au dernier instant de mon affreuse existence....

Hélas ! les regrets et la douleur sont les seuls nœuds qui nous unissent..... Tu crois, sans doute, que j'ai terminé le récit de mes tourmens : eh bien ! il me reste encore à te peindre une scène déchirante qui ne s'effacera jamais de mon souvenir et de mon cœur..... Par le plus inconcevable des prodiges, au bout de trente-deux jours, mes plaies se fermèrent et la fièvre me quitta... Ayant formé le projet de voyager, je voulus partir aussitôt qu'il me fut possible de me lever.....Ce matin même, à peine étais-je habillé, que, tout-à-coup, je vois entrer Vitikind dans ma chambre..... Je pousse un cri perçant, et je tombe dans un fauteuil, en me cachant le visage avec mes deux mains. Il se précipita vers moi, et me serrant dans ses bras : O mon fils ! me dit-il, je viens de recevoir le dernier soupir d'Albion. Je devais être préparé à cette perte ; je n'ignorais pas que son état était mortel ; mais je n'ai plus d'enfans.... On dit que tu veux partir ; eh quoi ! m'abandonneras-tu, toi généreux défenseur de mon infortunée fille ?..... A ces mots, je frémis ; je me levai d'un air égaré..... Je me trouvais avec horreur dans ses bras..... Représente-

toi ce malheureux père pressant contre son sein le meurtrier de sa fille, et lui prodiguant les témoignages de la plus vive reconnaissance; et juge de ce qui devait se passer dans mon cœur!... Mais les réflexions que je fis après cette entrevue, mirent le comble à mes maux. Albion n'était plus....., et je savais que Vitikind, dès l'instant où l'on avait désespéré de sa vie, m'avait, au fond de son cœur, destiné à Célanire..... Ainsi donc, si, n'écoutant que la raison, j'eusse à jamais caché une passion condamnable; si, après avoir vu Célanire, j'eusse quitté sans délai les lieux qu'elle habitait, elle m'eût aimé, mais sans manquer à ses devoirs..... La mort d'Albion, l'eût dégagée, son père alors m'eût rappelé; et je revenais digne d'elle et du bonheur qui m'était réservé. Oh! quelle serait aujourd'hui ma félicité, si j'avais eu plus d'empire sur moi-même!..... Hélas! ce n'est qu'au fond de l'abîme effroyable où les passions m'ont précipité, que j'ai su connaître enfin que la vertu, toujours utile autant que belle, est le meilleur de tous les guides; que les sacrifices qu'elle exige sont aussi

nécessaires à notre repos, qu'avantageux à notre gloire ; qu'il n'est point de bonheur sans elle, et qu'il n'existe point avec elle de revers et d'infortune, sans espérance ou sans consolation.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Le voile.

Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter.
Tancrède de VOLTAIRE.

LA tragique histoire du malheureux Olivier étant terminée, les deux amis poursuivirent rapidement leur voyage. Ils n'étaient plus qu'à deux journées du duché de Clèves, lorsqu'ils se trouvèrent un matin sur les terres d'un nommé Rotbold (10), et ils furent très-étonnés de voir dans ce lieu, tous les préparatifs d'un tournoi. Ils apperçurent, sur une vaste pelouse, une multitude de personnes qui se promenaient. Parmi cette foule, ils distinguèrent plusieurs chevaliers de leur connaissance, et tout-à-coup Isambard fit une exclamation de joie en reconnaissant Giaffar, ce chevalier auquel ils avaient sauvé la vie, en se précipitant dans un lac pour aller à son secours. Giaffar accourut vers eux,

et après les avoir embrassés : Vous arrivez à propos, leur dit-il, pour être témoins d'un spectacle intéressant. Rotbold, le seigneur de ce lieu, se marie tout-à-l'heure. Il épouse une étrangère qui est, dit-on, d'une beauté ravissante; on compte beaucoup de choses extraordinaires sur cet hymen. On prétend que cette belle étrangère n'a consenti à s'unir à Rotbold qu'à condition qu'il assemblerait toute la noblesse des environs, qu'il inviterait à un tournoi, afin que ses noces fussent célébrées avec autant d'éclat que de publicité. On fait là-dessus beaucoup de raisonnemens et de suppositions..... Mais, continua Giaffar, j'entends les cymbales et les trompettes. Ce signal nous annonce que Rotbold et sa future épouse sortent du château : ils vont venir ici; ils traverseront cette pelouse pour se rendre à l'église paroissiale; nous suivrons leur cortège, et nous tâcherons d'entrer dans l'église, qui est très-vaste; et là nous verrons la nouvelle épouse, qui, suivant l'usage de son pays, est couverte d'un voile qu'elle n'ôtera qu'à l'autel. Giaffar parlait encore, lorsqu'on apperçut de loin le seigneur du château, avec sa nombreuse suite. Les chevaliers

s'avancèrent pour les voir passer de près. Rotbold, magnifiquement vêtu, tenait par la main sa future épouse, dont on ne pouvait distinguer les traits; car elle était entièrement cachée sous un grand voile blanc, orné de franges d'or : mais tout le monde admira la noblesse de sa démarche et de sa taille. Quatre femmes, placées derrière elle, portaient d'élégantes corbeilles, contenant les riches présens destinés à la mariée, et qui, suivant l'usage de ce temps, devaient être bénis à l'église; ensuite venaient les écuyers et les pages de Rotbold, et la marche était fermée par les domestiques et par une troupe de musiciens. Olivier, qui n'était plus susceptible de la moindre curiosité, n'avait nul désir de suivre ce cortège; mais ils parvinrent à se placer assez près de l'autel où devait se faire la cérémonie. Olivier, afin de donner à son ami la meilleure place, se mit derrière un pilier, qui lui cachait absolument les nouveaux mariés; et plongé dans une sombre rêverie, il était hors d'état de prêter la plus légère attention à ce qui se passait autour de lui. Cependant, tous les chevaliers, invités pour la fête, remplissent l'église; et tous les yeux

se fixent sur l'étrangère que Rotbold conduit au pied de l'autel ; là, il l'invita à se débarrasser de son voile. Alors elle se retourna en face des spectateurs ; et détachant son voile, on voit enfin une jeune personne de la beauté la plus éblouissante. Il s'éleva un murmure d'admiration ; et au même instant la belle inconnue faisant quelques pas en avant : Chevaliers, dit-elle, je n'ai désiré vous rassembler ici qu'afin de trouver parmi vous un défenseur..... A ces mots, Rotbold furieux veut s'élancer vers l'étrangère ; mais Isambard et Giaffar se jettent sur lui et le retiennent ; et tous les spectateurs s'écrient à-la-fois que la belle inconnue doit achever de s'expliquer. Eh bien, reprit-elle, apprenez donc que ce barbare qui m'a conduite ici, sait que je suis mariée, et qu'il retient depuis un an dans le fond d'un cachot, mon malheureux époux. A ces mots, tous les chevaliers entourent l'inconnue et jurent de la délivrer et de la venger. Tout ce mouvement avait tiré Olivier de sa rêverie, il s'avançait, comme les autres, auprès de l'inconnue ; mais à peine eut-il jeté les yeux sur son visage, qu'il fit un cri perçant. Grand Dieu !

que vois-je, s'écria-t-il? Ordalie !..... C'était elle en effet, et elle témoigna la plus vive joie en reconnaissant le généreux Olivier. La gloire de vous défendre, lui dit-il, m'appartient, j'ose la réclamer. Oui, seigneur, répondit Ordalie, je vous accepte pour mon chevalier, et ces braves guerriers m'approuveront en apprenant que, dans une autre occasion, vous m'avez déjà sauvé et l'honneur et la vie. Je vais me rendre sur la place, interrompit Olivier. Rotbold, je vous accuse et vous défie; suivez-moi. En disant ces paroles, Olivier jette son gant aux pieds de Rotbold, et sort aussitôt de l'église. Rotbold, que la rage et l'étonnement avaient rendu muet, ramassa le gant avec fureur, et se précipite sur les pas de son adversaire. Tout le monde le suivit sur la grande place, où l'on avait posé des barrières et dressé des échafauds pour les jeux. Suivant l'usage, Olivier, avant de combattre, reçut des mains de celle qu'il allait défendre, son casque, son épée et sa lance. La belle Ordalie, déchirant son voile, en entrelaça les franges d'or sur la cotte d'armes de son chevalier; et elle lui donna ces mots pour cri de guerre : LA

VERTU, LA VENGEANCE (11). Allez, seigneur, lui dit-elle, allez venger l'innocence opprimée; c'est-là le plus noble emploi de la force et de la valeur. Vous n'aurez pas de peine à triompher d'un ennemi si peu digne de vous, et qui sera vaincu par vous pour la seconde fois; car il faut que vous sachiez que ce même Rotbold est celui que vous mîtes en fuite, lorsque vous vîntes au secours d'Albion, attaqué par trois hommes..... Eh quoi donc! interrompit Olivier, est-il possible que Rotbold, que j'ai vu combattre vaillamment dans les champs de la gloire, sous les ordres de Charlemagne, ait été capable d'une telle lâcheté ?.... Viens, s'écria Rotbold, et tu verras que ce bras, si funeste aux Saxons, ne sera pas moins redoutable pour toi. Pour toute réponse, Olivier s'élança dans l'arène, et le combat commença. Il fut long et terrible, et fit plus d'une fois frémir Isambard. Tous les spectateurs partageaient le pressant intérêt qu'il prenait à son frère d'armes. Olivier, affaibli par la langueur que lui causait une douleur habituelle et déchirante, n'avait ni la force, ni la vigueur de Rotbold; mais il conservait tant de présence d'esprit et tant

d'adresse et de souplesse, qu'il sut éviter tous les coups que cherchait à lui porter son adversaire. Pendant plus d'une heure, il ne s'occupa que du soin de se défendre, laissant son ennemi consumer toutes ses forces par des attaques infructueuses et d'autant plus pénibles, qu'elles étaient faites avec toute l'impétuosité de la colère et de la fureur. Enfin, lorsqu'il vit Rotbold épuisé de fatigue, et forcé de se ralentir, il prit le parti de l'attaquer à son tour avec une activité qui décida bientôt la victoire. Rotbold, étonné, hors d'haleine, chancelle, recule. Olivier se précipite sur lui; et dans le même instant, le blesse, le terrasse et lui arrache son épée. Un cri de joie de toutes les voix réunies de tous les spectateurs, et un applaudissement universel proclament aussitôt le triomphe d'Olivier. Ce dernier, tenant toujours son ennemi renversé sur la poussière : Indigne chevalier, lui dit-il, toi qui déshonores la valeur, puisque tu prouves qu'elle peut s'allier avec la cruauté et la lâcheté, je te condamne à ne jamais porter les armes; j'exige de plus que tu consentes à me rendre le maître absolu de ton château, pendant deux jours entiers : à ces

conditions, je t'accorde la vie.....
A ces mots, Rotbold éperdu fit, en frémissant de rage, le serment qu'exigeait son vainqueur; alors Olivier le laissa sur le champ de bataille. Isambard, Giaffar et les autres chevaliers viennent entourer et féliciter le vainqueur, et le conduisent en triomphe dans la tente où s'était retirée la belle Ordalie, pendant le combat. Ordalie ne put d'abord exprimer sa joie et sa reconnaissance que par ses larmes; ensuite, pressant affectueusement les mains d'Olivier dans les siennes : Ah! seigneur, lui dit-elle, il faut que ces mains victorieuses, qui viennent de me délivrer d'un odieux persécuteur, me rendent un époux adoré. Maître du château de Rotbold, vous pouvez en faire ouvrir les cachots : je connais celui qui renferme mon époux, daignez me suivre; puis-je mieux payer vos bienfaits qu'en vous offrant les moyens de faire encore une action vertueuse? On juge qu'Olivier ne s'était fait remettre les clefs du château de Rotbold qu'afin de délivrer les victimes de ce tyran. Suivi d'Isambard et de Giaffar, il conduisit sur-le-champ Ordalie au château. Après avoir traversé une longue suite de vastes

appartemens, Ordalie fit ouvrir une porte de fer qui découvrit un vestibule voûté, à l'extrémité duquel se trouvait un escalier; là, quoiqu'il fît jour, on se munit de flambeaux; et après avoir descendu plus de deux cents marches, on arriva dans un immense souterrain. Ordalie, une clef à la main, se précipite vers une grille, l'ouvre et s'élance dans un cachot, où les trois chevaliers qui la suivent, la voient au moment même dans les bras d'un prisonnier chargé de fers..... O mon généreux libérateur! s'écria Ordalie, c'est vous qui devez briser ses chaînes..... Olivier, tenant un flambeau, s'approche du prisonnier.... Il le regarde et frémit..... Un souvenir terrible, ineffaçable, lui rappelle à l'instant ses traits..... Isambard voit son ami pâlir; il s'avance vers lui, et le malheureux Olivier tombe évanoui dans ses bras. On attribue cet accident à la fatigue du combat, jointe à la privation d'air. On emporte Olivier; mais Isambard, qui entrevoit la vérité, reste un moment après lui, afin de s'éclaircir; et bientôt il apprend que l'époux d'Ordalie est Diaulas, le fils de Vitikind, et le frère de l'infortunée Célanire. Diaulas n'ayant vu Olivier

que dans son lit et mourant, n'avait pu le reconnaître. Ordalie n'avait connu Olivier en Saxe, que sous un nom supposé; elle n'avait pas eu le temps d'apprendre encore son véritable nom, ne l'ayant pas demandé, puisqu'elle croyait le savoir; de sorte que les deux époux ignoraient totalement qu'Olivier fût leur libérateur. Isambard, qui, dans ces premiers momens de trouble, n'avait vu que Diaulas, remarqua avec surprise un enfant de neuf ou dix ans, d'une figure charmante, qui partageait sa captivité; mais il n'avait point de chaînes; il paraissait transporté de joie du bonheur de Diaulas et d'Ordalie, et il leur prodiguait en pleurant les plus tendres caresses. La jeunesse des deux époux ne permettait pas de penser que cet enfant fût leur fils. Isambard hasardant une question à cet égard : Seigneur, répondit Ordalie, cette aimable et intéressante créature est notre enfant d'adoption; et quand vous saurez mon histoire, vous verrez combien nous devons le chérir. Isambard, après cette explication, conduisit les deux époux et l'enfant dans un appartement du château, en leur promettant qu'ils verraient le lendemain matin le brave et généreux

chevalier qui leur rendait la liberté et le bonheur. Giaffar passa la soirée entière dans la salle où l'on avait préparé, pour tous les chevaliers, un magnifique festin, et Isambard fut retrouver son malheureux ami. La vue de Diaulas avait rendu à cet infortuné toute l'horreur des premiers momens de son malheur et de son crime. Isambard fut épouvanté de l'égarement de ses discours et de la véhémence de son désespoir; mais quand ses premiers transports furent un peu calmés, Isambard sut insensiblement prouver à son ami que les évènemens de cette journée devaient diminuer le poids accablant de ses remords, et qu'il ne pouvait être insensible au bonheur d'avoir conservé un fils à Vitikind, et d'avoir rendu une épouse à Diaulas. Ah! reprit Olivier, rien ne peut affaiblir les remords de l'assassin de Célanire; rien ne peut expier un semblable forfait!.... Cependant, certain que Vitikind n'a jamais cessé de regretter son fils, certain que, s'il le retrouvait, il pourrait encore être heureux, ce serait sans doute un adoucissement à mes maux de le lui rendre; mais Diaulas consentira-t-il à ce que je désire à cet égard?.....

Ordalie, répondit Isambard, m'a promis de me conter demain son histoire. Je l'écouterai et je t'en rendrai compte ; ce récit nous fera connaître les vrais sentimens de Diaulas, et je me flatte qu'ils seront conformes à mes espérances. En effet, le lendemain matin, Isambard se rendit dans l'appartement des deux époux ; il leur dit que son ami, encore malade, ne pouvait quitter son lit que le soir. En même temps, Isambard les conjura de l'instruire des évènemens qui les avaient mis au pouvoir du féroce Rotbold. Les deux époux, après avoir exprimé le plus vif regret que leur bienfaiteur ne fût pas en état d'entendre lui-même ce récit, consentirent à satisfaire la curiosité d'Isambard ; et la belle Ordalie, prenant la parole, conta l'histoire qu'on trouvera dans le chapitre suivant.

CHAPITRE X.

Histoire d'Ordalie.

L'histoire d'une femme est toujours un roman.

LA CHAUSSÉE.

. . . . . World, world, o world
Bvtt than thy strange mutations make us hate thee.

King Lear. SHAKESPEARE.

LES jours de mon enfance et ceux de ma première jeunesse furent les plus heureux de ma vie. Ma famille, étroitement liée avec celle de Vitikind, me destina Diaulas pour époux ; et nos parens prirent solennellement un engagement qui s'accordait avec les désirs de nos cœurs. Diaulas, ardent défenseur de la patrie et de la liberté, suivait son père à la guerre, et s'associait à ses dangers et à sa gloire. Dans le dernier combat que Vitikind livra aux Français, Diaulas, blessé dangereusement, resta sur le champ de bataille : on le crut mort ; et la douleur me conduisit moi-

même aux portes du tombeau. Cependant Vitikind, séduit par Charlemagne, écouta ses propositions, et bientôt traita publiquement avec lui. Ce traité fut en effet ratifié par la plus grande partie de la nation; mais Iliska, mon père, refusa d'y souscrire : il s'échappa, parcourut secrettement la Saxe, ranima par-tout l'horreur de la servitude, se fit un parti, peu nombreux d'abord, mais qui devint formidable avec le temps. Tandis que mon père rassemblait ainsi les amis de la liberté, j'étais restée mourante dans le lieu qu'il avait abandonné. Diaulas vint me rendre à la vie. Voulant ne vivre désormais que pour son pays et pour moi, il laissa croire à Vitikind qu'il n'existait plus; et sous un nom supposé, il se joignit au parti de mon père. Notre hymen fut long-temps différé par la guerre qui se ralluma avec plus de violence que jamais, et par les troubles intérieurs. Ici, Diaulas interrompant Ordalie : Souffrez, lui dit-il, que je fasse en peu de mots, la triste peinture de la situation où je me trouvai. Nous devons l'entière vérité à l'ami, au frère d'armes de notre libérateur; et malgré le respect que vous conservez pour la mémoire de votre malheureux père, je

ne puis dissimuler que c'est lui qui nous a perdus tous. Ce ne fut pas sans une vive douleur, poursuivit Diaulas, que je me décidai à renoncer à une famille que je chérissais; mais Ordalie et l'intérêt de mon pays, obtinrent de moi ce douloureux sacrifice. D'ailleurs, j'avais la plus haute idée du patriotisme et des principes d'Iliska, il n'était distingué ni par ses talens militaires, ni par son éloquence, et il ne devait l'ascendant qu'il avait pris sur le peuple, qu'à sa réputation de vertu et d'intégrité (12). Mais lorsqu'il vit sa popularité bien établie, il se livra, sans contrainte, à toute la violence de son caractère. Il poursuivit, avec acharnement, tous les partisans de mon père, et tous ses ennemis personnels. Je voulus en vain m'opposer à ces excès; rien n'en put arrêter le cours. On ne pouvait éviter la mort qu'en partageant toutes ses opinions et ses fureurs; il fallait devenir son complice ou sa victime. Je pris le parti de m'éloigner; et pour la seconde fois, de me cacher; j'errai dans la Saxe, sous un nouveau nom supposé; je vis partout les agens d'Iliska se conduire avec la même cruauté. Ces chefs insensés et sanguinaires, en opprimant le peuple, lui

prodiguaient les plus basses adulations, tandis qu'ils affectaient des manières ridiculement populaires. Ils agissaient en tyrans; et tandis que, dans leurs discours, ils exaltaient les charmes de la liberté, ils multipliaient les actes révoltans du plus affreux despotisme (13). Ce fut alors que je désespérai du salut de la patrie. Une révolution intérieure pouvait seule la sauver; il fallait qu'un heureux système de justice, d'humanité et de clémence, vînt promptement réparer tant d'horreurs; mais nulle autorité ne balança celle d'Iliska. La Saxe entière ploya sous le joug de Charlemagne; et ce fut ainsi que la cause la plus noble et la plus juste fut déshonorée et perdue. Cependant, les troupes de Charlemagne faisant une nouvelle invasion en Saxe, je m'engageai dans nos armées comme simple volontaire; je n'avais pas la crainte de rencontrer mon père dans les combats; je savais qu'il avait refusé le commandement de l'armée française; et quand j'aurais ignoré cette circonstance, je connaissais assez la grande ame de Vitikind, pour être certain que rien au monde ne pourrait le déterminer à prendre les armes contre son pays. Je me trouvai à la mé-

morable et funeste bataille du torrent, qui décida du sort de la Saxe (14). Obligé de fuir avec les tristes débris de notre armée vaincue, j'appris bientôt qu'un autre corps de troupes françaises avait pénétré dans le canton occupé par Iliska; que ce dernier, craignant d'être livré aux généraux français, s'était retiré, avec sa fille, dans la forteresse d'Eresbourg. J'oubliai les crimes d'Iliska, pour ne m'occuper que du danger où se trouvait Ordalie; et voulant la défendre ou périr avec elle, je pris sans délai la route d'Eresbourg. Je trouvai la place environnée des troupes françaises, commandées par Rotbold. Cependant, à force de stratagèmes, je parvins à y entrer. Iliska, livré à la sombre défiance et aux sinistres soupçons, tourmens inévitables des tyrans, comptait peu sur la garnison d'Eresbourg, et prévoyait le sort funeste que le ciel lui réservait. Il me reçut avec embarras. Cependant, mon amour pour sa fille lui répondant de ma fidélité, il partagea avec moi le commandement de la forteresse. Nos soldats soutinrent avec vigueur plusieurs assauts; mais le péril et le malheur ne pouvant adoucir le caractère vindicatif d'Iliska, il commit

encore de nouvelles violences, qui excitèrent enfin une affreuse sédition. Iliska, attaqué dans sa propre maison, par une multitude furieuse, s'échappa avec Ordalie, et fut se réfugier dans le temple d'Irminsul. Secondé seulement par une trentaine de soldats, je favorisai la fuite d'Iliska en combattant les séditieux; mais bientôt, accablé sous le nombre, je vis tuer autour de moi presque tous mes malheureux compagnons; et blessé moi-même, j'allais succomber, lorsque tout-à-coup un bruit confus et terrible, mêlé de cris de victoire, nous apprit que la place était forcée, et que les ennemis triomphans venaient d'y entrer. L'effroi dispersa, au moment même, la troupe qui m'attaquait; alors je me traînai vers le temple d'Irminsul, voulant du moins mourir auprès d'Ordalie. Je trouvai le temple fermé; mais, malgré la faiblesse que me causait ma blessure et la perte de mon sang, je parvins à me faire entendre, et l'on m'ouvrit aussitôt les portes. Après avoir traversé un long vestibule, j'entrai dans le temple, et je reculai d'horreur en appercevant le spectacle affreux qui s'offrit à mes regards..... Le jour venait de finir; tous les rideaux

du temple étaient fermés et toutes les lampes allumées. Ordalie voilée gémissait aux pieds de la statue d'Irminsul, tandis qu'Iliska, suprême pontife, et les autres prêtres, vêtus de longs habits de deuil, entouraient un autel sur lequel on avait attaché un jeune enfant de neuf ou dix ans, qu'on allait sacrifier (*). J'avais toujours détesté ces sacrifices abominables; et le ciel, qui sans doute m'inspira dans ce moment, me rendant toutes mes forces : Arrêtez, inhumains ! m'écriai-je; pensez-vous, par ce sacrifice impie, désarmer la colère céleste ? Non, votre heure fatale est arrivée; l'ennemi triomphant est dans nos murs: nous périrons tous; mais du moins cet enfant innocent sera sauvé. En disant ces paroles, je m'élance vers l'autel, j'écarte les prêtres avec mon épée, et je détache l'enfant, qui se prosterne à mes pieds. C'est ce même enfant que vous avez vu près de moi, dans ma prison..... La surprise et l'effroi de la nouvelle que je venais d'apporter, rendirent Iliska et les autres pontifes immobiles. Ordalie,

(*) On a déjà vu que ces horribles sacrifices étaient en effet prescrits par la religion de ces peuples barbares.

relevant son voile, accourt se jeter dans mes bras; mais elle pousse un cri douloureux en me voyant couvert de sang, et elle déchire son voile pour l'appliquer sur ma blessure. Je me retourne vers son père : Iliska, lui dis-je, tu m'as promis depuis long-temps la main de ta fille; tes cruels soupçons ont toujours retardé l'effet d'un engagement si solennel; mais sa foi m'appartient, je la réclame. Un vainqueur barbare, le farouche Rotbold, souillé par tant de cruautés, va nous égorger tous. Je veux mourir l'époux d'Ordalie; songe, Iliska, que c'est toi qui nous as perdus. Pour prix de tout ce que j'ai fait pour toi, donne-moi ta fille, et qu'un instant de gloire et de bonheur précède encore mon dernier soupir. J'y consens, répondit Iliska, dans l'espoir de laisser un vengeur en toi, si tu me survis. En prononçant ces mots, il prit ma main ensanglantée, qu'il joignit à celle de sa fille; et il reçut le serment sacré qui nous unissait pour jamais l'un à l'autre. Je me prosternai devant l'autel, et levant les mains vers le ciel : Créateur de l'univers, m'écriai-je, dans ce temple si souvent profané par la superstition cruelle, reçois l'hommage d'un cœur

pur. Oh ! n'ai-je pas le droit d'attendre le bonheur, d'une union formée sur cet autel où je viens de sauver l'innocence? Le glaive de la mort est suspendu sur ma tête ; mais tu peux le détourner. Si tu permets que je vive pour Ordalie, je jure d'adopter cet enfant, et de consacrer ma vie à la vertu ainsi qu'à l'amour. En parlant ainsi, j'avais posé sur l'autel l'enfant que je pressais avec délices contre mon cœur. Il frémit en se retrouvant sur l'autel où l'on avait fait briller à ses yeux le funeste couteau. Il me serrait fortement dans ses bras. Ordalie le prit dans les siens et répéta le serment que je venais de faire. Dans cet instant, le bruit des armes, des trompettes et des tambours nous annonça l'approche de l'ennemi, qui, après avoir cherché vainement Iliska dans la citadelle, venait enfin au temple. Les portes de fer de cet édifice étaient fermées ; on ne pouvait les forcer ; et nous nous décidâmes à ne point les ouvrir. Nous entendîmes beaucoup de bruit et d'agitation autour du temple ; mais on ne paraissait faire aucun effort pour y entrer. Nous ignorions les projets de l'ennemi ; et nous passâmes près de deux heures dans cette incertitude, lorsque, tout-à-coup, nous vîmes

des flammes s'échapper de la charpente qui entourait le grand autel d'Irminsul. Au même instant, le feu faisant les progrès les plus rapides, un mur s'écroula, et forma une brèche assez considérable. Aussitôt, une troupe de soldats français s'élança dans le temple. A cette vue, Iliska, perdant tout espoir, tira un poignard qu'il portait toujours à sa ceinture, et s'en frappa d'un coup mortel. Je mets l'épée à la main, et avec toute l'intrépidité que peuvent donner l'amour et le désespoir, je me précipite vers les soldats qui s'avançaient vers Ordalie pour l'enlever. Le désir de mourir glorieusement à ses yeux, m'élevant au-dessus de moi-même, quoique blessé, je soutins seul avec avantage, pendant quelques minutes, un combat contre plus de trente hommes; mais Ordalie éperdue, et l'enfant que j'avais sauvé, me voyant prêt à succomber sous le nombre, vinrent se jeter au milieu des soldats. A cette vue, toutes mes forces m'abandonnèrent, et je tombai sans connaissance aux pieds d'Ordalie. Maintenant, poursuivit Diaulas, c'est à vous, ma chère Ordalie, de continuer ce récit; car vous seule avez été témoin de la

plus grande partie des évènemens qui ont suivi ce que je viens de conter. A ces mots, Ordalie, essuyant les larmes que lui faisait répandre le souvenir de la mort de son père, prit la parole en soupirant, et poursuivit son histoire, comme on le verra dans le prochain chapitre.

CHAPITRE XI.

Suite de l'histoire d'Ordalie.

Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes.

Andromaque de RACINE.

Non, je ne serai point complice de ses crimes;
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes.

Même pièce.

FIGUREZ-VOUS, seigneur, dit Ordalie, l'horreur de ma situation! ..... mon malheureux père s'était poignardé dans mes bras! tous mes vêtemens étaient teints de son sang; je voyais mon époux expirant au pied de l'autel où je venais de recevoir sa foi; l'enfant que nous avions adopté, étendu sur son corps, faisait retentir les voûtes du temple de cris lamentables; et moi, entourée de farouches soldats, je ne pouvais ni secourir Diaulas, ni me donner la mort. Notre culte détruit, la profanation du temple, son embrasement, les statues de

de nos Dieux renversées et brisées, le bruit affreux des armes triomphantes des destructeurs de mon pays, le jour éclatant et terrible que répandaient de toutes parts les flammes dévorantes qui nous environnaient; tout semblait se réunir pour exalter, dans mon imagination et dans mon ame, la terreur, l'épouvante et le désespoir. On avait ouvert les portes du temple, et je résistais aux efforts des soldats qui voulaient m'entraîner de ce côté où l'incendie ne s'étendait pas encore, lorsque Rotbold entra dans le temple, et s'avança précipitamment vers moi; mais que devins-je, en reconnaissant dans ce général des troupes françaises, l'homme lâche et cruel qui m'avait enlevée quelques mois auparavant, et que votre généreux frère d'armes mit en fuite!.... L'audacieux Rotbold s'approchant de moi: Venez, madame, me dit-il, daignez me suivre, et calmez votre effroi... En disant ces paroles, il osa porter sur moi ses mains impies; je reculai en frémissant, mais soutenue, inspirée par l'amour, je sus renfermer au fond de mon cœur mon ressentiment et ma haine! .... Seigneur, répondis-je, regardez les objets qui m'entourent:

voilà mon père, il n'existe plus..... et ce jeune homme évanoui et cet enfant sont mes frères; si vous voulez que je vive, prenez soin de leurs jours, et ne nous séparez point. Je m'y engage, reprit Rotbold, soyez sans inquiétude pour eux; mes sentimens pour vous, doivent vous répondre de ma générosité à leur égard. A ces mots, il donna des ordres pour qu'on les transportât dans son camp, et m'offrant son bras, je fus forcée de m'appuyer sur ce bras cruel, qui venait de consommer la ruine entière de ma religion, de ma famille et de mon pays. Le jour ne paraissait pas encore, mais lorsque nous fûmes sortis d'Eresbourg, l'horrible incendie du temple d'Irminsul, et bientôt celui de la forteresse entière livrée aux flammes, suffisaient pour éclairer notre marche et les champs déserts que nous traversions. En arrivant au camp, Rotbold prévint mes désirs, en me disant que je pouvais passer dans la tente où l'on avait conduit mes deux frères; Diaulas avait repris sa connaissance, j'eus le temps de le prévenir de mon artifice; il ne voulait pas s'y prêter, mais enfin il y consentit, quoique avec une extrême répugnance. Rotbold, qui se flattait de me séduire,

me traita avec toutes les apparences d'une extrême générosité. Il fit rendre les plus grands soins à Diaulas, et ne quitta le camp que lorsqu'il fut en état d'être transporté sans danger; nous partîmes tous alors; Rotbold n'emmenant de captifs que Diaulas, notre enfant adoptif et moi, tous les chefs de notre parti ayant été tués en combattant, ou massacrés après la victoire. Rotbold, emportant avec lui l'or et les richesses ravies à mes infortunés compatriotes, et nous traînant à sa suite, nous fit traverser, pour arriver ici, une grande partie de notre malheureux pays; je repassai dans les lieux chéris où je reçus le jour; là, je naquis au milieu d'un peuple florissant et libre, et je n'y vis plus de traces d'habitations; les maisons, les hommes, les arbres, tout avait disparu! je n'appercevais que des déserts, quelques fugitifs ou des esclaves, et je m'y retrouvais moi-même captive et sous le joug d'un vainqueur abhorré.... La faux meurtrière du despotisme, plus active et plus terrible dans ses ravages que celle du temps même, avait tout moissonné, tout détruit dans le court espace de quelques mois!... Enfin, nous arrivâmes dans ce château, et peu de

jours après, Rotbold me parla sans contrainte de ses odieux sentimens. Dès ce premier entretien, je lui répondis de manière à lui ôter toute espérance; alors il fut trouver Diaulas, afin de l'engager à le servir auprès de moi; mais il n'était pas possible, lorsque notre tyran annonçait ses desseins sur moi, que Diaulas s'abaissât plus longtemps à feindre; Diaulas n'hésita pas, et découvrit sur-le-champ à Rotbold l'entière vérité. La colère de Rotbold fut extrême, et ses menaces terribles. Il vint me retrouver : Vous m'avez trompé, me dit-il, et maintenant j'ignore si l'aveu de cet hymen n'est pas une nouvelle imposture; mais fussiez-vous l'épouse de Valamir, (c'est le nom qu'avait pris Diaulas,) je ne reconnais point la légitimité d'un mariage célébré sur les autels de l'erreur, que j'ai renversés sans retour; vos sermens se sont adressés à de faux Dieux, ils sont nuls. Vous êtes sous ma puissance, je vous aime, je vous offre un rang, une fortune digne de vous; pouvez-vous balancer entre le vainqueur d'Eresbourg et son esclave? Pensez-y, madame : si vous consentez à recevoir ma main, je traiterai Valamir comme le frère de mon

épouse, il sera libre, et je lui donnerai tous les trésors de votre père; mais si vous persistez dans vos refus, je ne verrai plus en lui qu'un rival odieux, et vous connaîtrez alors que je sais me venger. A cet horrible langage, toute ma prudence m'abandonna, et je me livrai, sans ménagement, à mon indignation; je portai au comble la fureur de Rotbold, il m'annonça qu'il allait faire traîner mon époux dans un cachot; et en effet, Diaulas y fut enfermé le jour même; on amena dans mon appartement le jeune Mirva, notre enfant d'adoption, car nous avions toujours soutenu qu'il était mon frère, afin qu'on ne m'en séparât pas. Cet aimable enfant joint à son extrême sensibilité un courage et un esprit au-dessus de son âge; son attachement et sa reconnaissance passionnée pour Diaulas, auraient suffi pour me le rendre cher; il me pria d'obtenir qu'il lui fût permis de partager la prison de Diaulas; Rotbold qui le crut chargé de quelque message de ma part, me refusa; mais Mirva ne se rebuta point, il parla lui-même à Rotbold, se jeta à ses pieds, et le conjura avec des instances si touchantes, de lui accorder cette grace, que Rotbold craignant ap-

paremment de se montrer trop barbare devant moi, consentit à ce qu'il désirait si ardemment ; et à l'instant même, Mirva vola dans le cachot de son bienfaiteur. Depuis ce jour, persécutée sans relâche, je fus livrée à tous les genres de tourmens et de craintes ; mon cruel oppresseur me menaçait sans cesse d'immoler Diaulas à son ressentiment ; cependant, certain qu'alors je saurais bien moi-même me délivrer de la vie, il n'osa pas attenter sur ses jours ; mais voulant essayer tous les moyens qu'il imagina pouvoir lasser ma constance, il me retira du somptueux appartement qu'il m'avait donné, et je fus conduite dans une des prisons de ce château, et dans le même souterrain où gémissait mon malheureux époux. Je ne pensai pas sans attendrissement, que la même enceinte nous renfermait, et que peut-être son cachot était voisin du mien ; cette idée me fit examiner l'intérieur de ma prison avec le plus grand soin ; elle était très-vaste, et je remarquai à son extrémité, que le mur, dans cet endroit, était rempli de crevasses. J'appliquai l'oreille contre ces ouvertures, et je n'entendis rien d'abord ; mais au bout de quelques jours, je dis-

tinguai quelque bruit. Alors je frappai contre le mur, et l'on me répondit par le même signal. L'espérance et l'amour me rendant ingénieuse, je formai un projet qui paraissait impraticable, et que j'eus cependant le bonheur d'exécuter. Un grand clou de fer était tombé de la porte, je le ramassai et le cachai. Traitée un peu moins rigoureusement que les autres victimes de Rotbold, j'avais dans ma prison un grand lit avec des rideaux, et l'on me laissait de la lumière la nuit. Sur un prétexte que j'imaginai, j'engageai mon geolier à placer mon lit contre le vieux mur dont j'ai parlé, et aussitôt que la nuit fut venue, je commençai mon travail, en tâchant, avec mon clou, d'élargir une des crevasses de la muraille. Les rideaux de mon lit cachant mon ouvrage, et prenant encore à cet égard d'autres précautions, mon geolier ne soupçonna jamais mon entreprise; pour moi, n'ayant pas d'autre occupation, j'avançais d'une manière surprenante; le huitième jour, je m'apperçus qu'on me secondait de l'autre côté du mur, et qu'on faisait un travail à-peu-près semblable. Je ne doutai plus alors que ce cachot, dont je n'étais séparée que par cette épaisse

muraille, ne fût en effet celui de mon époux. Mon courage en redoubla; et au bout de trois semaines, la crevasse fut assez élargie pour qu'il me fût possible d'y passer mon bras tout entier, ce que je fis en appelant Diaulas. Je ne voyais rien à travers la fente, parce qu'il n'y avait de la lumière, dans cette prison, qu'aux heures où l'on apportait à manger; mais je distinguai qu'on s'approchait du mur, et bientôt j'entendis le mouvement d'un bras qui cherchait le mien. Enfin, je sentis une main; je la saisis avec transport; et la trouvant extrêmement petite, je soupirai, en pensant que c'était seulement celle du jeune Mirva; ensuite j'imaginai que Diaulas, qui ne s'approchait pas de ce mur, était, sans doute, enchaîné, et peut-être mourant; et je versai un déluge de larmes. Cependant, on tenait toujours ma main; on la serrait avec une tendre expression. Je demandai des nouvelles de Diaulas; je conjurai de me répondre, on garda le silence; je ne recueillis que des gémissemens entrecoupés; enfin, on quitta ma main, et je n'entendis plus rien. Je tombai dans le plus affreux désespoir; je me figurai que Diaulas n'existait plus. Rien

ne peut exprimer ce que j'éprouvais, en songeant qu'il venait peut-être d'expirer dans l'instant même, et si près de moi, sans que j'eusse eu la funeste douceur de recevoir ses adieux et son dernier soupir. Cependant, n'ayant pas la certitude de mon malheur, je continuai mon travail, et il se trouva terminé bien plus promptement que je ne l'espérais; car vers le milieu de la nuit suivante, tandis que je travaillais, des morceaux énormes de plâtre et de grosses pierres, se détachant avec fracas, laissèrent une large ouverture, par laquelle il m'était très-facile de passer (15). Mon premier mouvement ne fut pas de m'élancer dans la prison; retenue par la crainte la plus déchirante, je restais immobile et glacée sur la brèche du mur, à peine osais-je écouter..... J'entendis soupirer et gémir sourdement..... Alors je me levai, je pris une lampe et j'entrai dans le cachot : j'avançais en frémissant..... Après avoir fait quelques pas, je tressaille en entendant une voix inconnue qui me dit ces mots : Venez, ange consolateur..... J'approche..... et je vois étendue sur de la paille une jeune personne qui paraissait mourante; elle me

tendait les bras ; je m'y jetai, et nos pleurs se confondirent ensemble..... O liens touchans et sacrés du malheur ! cette inconnue, que je pressais contre mon sein, avait acquis déjà sur mon cœur tous les droits de la plus tendre amitié ; ses gémissemens pénétraient jusqu'au fond de mon ame. Privée, depuis si long-temps, de toute consolation, l'espoir de lui en offrir en était une si puissante pour moi, qu'elle suspendait le sentiment de mes propres douleurs. O chère compagne d'infortune ! m'écriai-je, ranime ton courage ! le ciel s'adoucit pour nous, puisqu'il unit nos destinées. Hélas ! reprit-elle, il est trop tard ; je sens que la mienne va finir ; et quand vous en connaîtrez l'horreur, vous ne gémirez pas de la voir terminer. Les momens me sont chers, poursuivit-elle, je veux profiter du peu de force qui me reste pour épancher dans votre sein mes dernières douleurs, afin que vous puissiez un jour justifier ma mémoire. A ces mots, elle essuya ses pleurs ; et après un instant de silence, reprenant la parole : Je m'appelle Azoline, dit-elle ; ma naissance est obscure, et mon père n'avait qu'une fortune très-médiocre....

Avant que l'opprobre et le désespoir eussent flétri mes traits, on me trouvait belle; et mon père, naturellement ambitieux, fondant de grandes espérances sur cette beauté fragile, me fit élever avec soin. J'étais sensible; j'aimai, je fus aimée..... Un jeune chevalier français, nommé Roger, fut l'objet de cette passion malheureuse. Il demanda ma main; mais il était sans fortune, mon père lui ôta toute espérance. Roger s'éloigna, je ne l'ai plus revu..... Mon malheur attira dans notre province le féroce Rotbold; il me vit, parut s'enflammer pour moi..... Il m'écrivit d'abord en secret, et tenta de me séduire. Je le traitai avec le mépris qu'il m'inspirait; alors, il me demanda en mariage; et mon père, malgré mes pleurs et ma résistance, lui donna sa parole; mais Rotbold dit à mon père, que de grands intérêts de famille l'obligeaient à cacher son mariage pendant quelque temps, et il fut convenu que mon père se rendrait avec moi dans son château; que là, il m'épouserait en secret; et qu'en attendant que son mariage fût déclaré, je resterais chez lui, sous le titre de sa pupille. On me traîna ici. Rotbold annonça que la cérémonie nup-

tiale se ferait dans la chapelle de son château, à l'insu de ses domestiques, et que le prêtre serait son chapelain. Tout s'exécuta de la sorte..... Mon père partit le lendemain..... Pour moi, victime de son ambition, je n'avais pas même la consolation de me reposer sur mon innocence; car mon antipathie pour Rotbold me causait les plus cuisans remords. Je demandai le prêtre qui m'avait mariée, pour lui confier mes scrupules et mes douleurs. Je le vis plusieurs fois; je lui répétais toujours que j'avais pour Rotbold une invincible aversion, et que je ne pouvais arracher de mon cœur l'amour criminel dont je brûlais pour un autre. Il y avait trois semaines que j'étais la plus infortunée de toutes les créatures, lorsqu'un jour Rotbold, revenant de la chasse, entra dans ma chambre, suivi d'un écuyer que je n'avais jamais vu à sa suite; mais frappée de la figure de cet homme, et le regardant avec attention, imaginez quelle fut ma surprise en reconnaissant en lui le prêtre qui m'avait mariée, et qui, chaque jour, recevait mes confidences!... C'était en effet un imposteur, l'écuyer et le complice des forfaits de Rotbold. Ce dernier, sachant par ce scélérat à

quel point je le haïssais, loin de rougir de son crime, en fit gloire à mes yeux, ainsi que Triphon (c'est ainsi qu'on appelle le digne écuyer du plus lâche et du plus méchant de tous les hommes). Rotbold me dit qu'il aurait fini par m'épouser véritablement, si je l'avais aimé; mais que, connaissant mes sentimens, il se décidait à ne jamais me revoir; que cependant, il m'offrait une dot considérable, si je voulais m'unir à Triphon, et partir avec lui pour une province éloignée. Je répondis tout ce que la haine et la plus juste indignation peuvent inspirer. Alors Rotbold me déclara que si je n'acceptais pas ses offres, il me plongerait dans un cachot pour le reste de mes jours, et qu'il répandrait le bruit que je m'étais sauvée avec un de ses pages. Eh! que m'importe l'honneur! m'écriai-je; ne l'ai-je pas perdu, quand ma noire destinée me conduisit dans cette demeure impie? Je suis déshonorée, mais je suis innocente..... Tyran, tu peux disposer de ma réputation et de ma vie; la vertu me reste; c'est un bien qu'il n'est pas en ton pouvoir de me ravir; ton exécrable imposture me couvre d'opprobre, mais du moins je puis désormais te haïr sans remords.....

Pour toute réponse, le monstre, avec l'aide de Triphon, m'entraîna dans ce souterrain qui va devenir mon tombeau... Ici, la malheureuse Azoline s'arrêta; ses larmes lui coupèrent la parole, et ses forces étaient tellement épuisées, que je ne connus que trop qu'elle touchait à ses derniers momens. J'étais à genoux près d'elle, et je la tenais dans mes bras. Elle pressait doucement mes mains dans les siennes; et laissant tomber sa tête sur ma poitrine : Si le cruel Rotbold, dit-elle, comme il m'en a menacée, a répandu sur ma conduite des bruits injurieux, daignez rendre témoignage à la vérité que je dépose dans votre sein.... Que Roger surtout connaisse un jour mon innocence..... Oui, m'écriai-je, oui, j'en atteste Irminsul et tous nos dieux. Si je dois revoir la lumière, Azoline sera justifiée; et s'il faut que nous périssions l'une et l'autre dans cet horrible cachot, songeons du moins qu'après la mort, transportées dans le séjour brillant du bonheur, nous y jouirons d'une vengeance immortelle..... Que dis-tu, reprit Azoline ? Faut-il que j'aie encore à déplorer tes erreurs ? Ta religion promet une vengeance éternelle. Ainsi donc, elle condamne l'in-

nocence opprimée au tourment affreux de haïr toujours..... Non, non ; quand le juste sera dégagé des chaînes de la vie, la bonté céleste l'affranchira pour jamais de la haine et du ressentiment ; et son cœur, fait alors pour jouir de la félicité suprême, ne pourra plus goûter que les transports délicieux, inspirés par la reconnaissance, l'admiration et l'amour. O mon Dieu ! poursuivit-elle, en joignant les mains, cette infortunée oublie son propre sort, pour ne s'occuper que du mien ; elle adoucit l'horreur de mes derniers momens : daignez récompenser sa bonté compatissante; daignez l'éclairer et la rendre au bonheur... En achevant ces mots, Azoline retomba dans mes bras ; ses yeux se fermèrent ; mais elle respirait encore.... J'invoquai pour elle Vanadis, la déesse puissante et consolatrice de l'amour et de l'espérance (16) ; mais, hélas ! ce fut en vain..... Elle me serra doucement la main, r'ouvrit encore une fois les yeux, les attacha sur moi, et bientôt les referma pour jamais..... Je baignai de pleurs son visage glacé..... Ensuite, je la couvris de mon voile ; et pénétrée d'attendrissement et de terreur, je retournai dans mon cachot. Cependant,

en réfléchissant à cette touchante et funeste aventure, je conçus l'idée de la faire servir à me tirer des fers de mon cruel persécuteur. Dans le dessein que je méditais, il fallait m'abaisser à feindre; mais je pensai que l'horreur de ma situation pouvait justifier cet artifice. Je fis demander Rotbold; il vint sur-le-champ; j'avais ouvert les rideaux de mon lit, et placé ma lampe sur la brèche du mur. A cet aspect inattendu, Rotbold, malgré son audace et sa férocité, recula en frémissant..... Je l'instruisis de tout ce que j'avais fait; et je ne lui cachai point que la malheureuse Azoline, avant d'expirer, m'avait conté son histoire. Rotbold, qui m'avait écoutée sans m'interrompre, prit la parole quand j'eus cessé de parler, et tâcha de se justifier, en calomniant l'infortunée victime de sa scélératesse. Je ne réfutai point ses odieux mensonges; et après un moment de silence : Je veux d'autant mieux vous croire, lui dis-je, qu'ayant cette fatale aventure, j'étais presque décidée à vous donner ma main. A ces mots, Rotbold se jeta à mes pieds. Ecoutez, seigneur, lui dis-je, mon cœur est plus ambitieux que sensible; je ne puis supporter l'esclavage plus longtemps : je vous sacrifie mon devoir et

l'amour ; mais je veux être votre épouse ; je veux régner où j'ai porté des fers : l'exemple d'Azoline m'inspire une juste défiance ; et vous n'obtiendrez ma foi qu'en célébrant notre hymen avec un éclat et une publicité qui puissent m'affranchir de toute espèce de crainte et de soupçons. Alors je lui détaillai que j'exigeais qu'il fît proclamer un tournoi ; et qu'ainsi toute la noblesse des environs fût témoin de la cérémonie. Il consentit à tout. Je lui déclarai que j'acceptais les premières offres qu'il m'avait faites pour Diaulas ; mais que je ne voulais lui annoncer son sort, que lorsque je serais solennellement engagée, et que je reviendrais du temple ; que jusque-là, je désirais qu'il ignorât totalement ma résolution. Rotbold souscrivit à toutes mes volontés. Il me tira, au moment même, de ma prison ; je ne la quittai pas sans verser encore quelques larmes sur la destinée de la malheureuse Azoline ; mais du moins j'emportai l'espoir que bientôt nous serions vengées. Rotbold fit aussitôt publier un tournoi ; et je vis enfin arriver l'heureux jour de ma délivrance, et du juste châtiment de ce monstre.

CHAPITRE XII.

Une première consolation.

Qu'un ami véritable est une douce chose!
LA FONTAINE.

AUSSITÔT que la belle Ordalie eut fini son récit, Isambard dit à Diaulas qu'il avait un secret à lui confier, et il l'emmena dans un cabinet voisin; après en avoir fermé la porte: Vous ignorez, lui dit-il, le vrai nom de votre libérateur, je vais vous l'apprendre; c'est un des chevaliers du Cygne, c'est Olivier..... A ces mots Diaulas fit un mouvement d'horreur et de surprise.... Oui, reprit Isambard, c'est le meurtrier de votre sœur, mais c'est aussi le chevalier généreux qui sauva jadis les jours de votre père; c'est lui qui sut arracher Ordalie mourante des mains de son ravisseur, elle lui dut alors et l'honneur et la vie; c'est encore lui

qui vous rend aujourd'hui une épouse et la liberté..... Pensez-vous qu'un crime commis dans le premier mouvement d'un aveugle fureur, une crime fondé sur une erreur dont vous fûtes la cause funeste, un crime enfin expié par les plus déchirans remords, puisse vous dispenser de la reconnaissance dûe à tant de bienfaits ? Non sans doute, reprit Diaulas; mais que puis-je faire ?... Tout, répondit Isambard : il est impossible de le consoler et de tarir la source de ses larmes ; mais vous pouvez seul adoucir l'horreur de son sort. Parlez, interrompit Diaulas ; ma vie est à lui, qu'il en dispose..... Eh bien ! généreux Diaulas, reprit Isambard, rendez un fils à Vitikind. J'ai vu par votre réeit, qu'au fond de l'ame vous méprisez un culte impie, souillé par les plus abominables superstitions; faites-vous instruire de nos dogmes..... Je les connais, répliqua Diaulas, en tirant un livre de son sein; Célanire mourante me remit ce livre qui les contient tous ; ce livre sacré pour vous, et devenu si précieux pour moi, afin d'exécuter les derniers ordres de mon infortunée sœur, je l'ai lu et avec d'autant plus de fruit qu'il est écrit dans ma, lan-

gue (*). La sublimité de sa morale a pénétré mon cœur et convaincu ma raison; je l'ai médité dans les fers, au fond d'un cachot, seul avec ma conscience, et je me suis promis d'embrasser une religion qui peut donner toutes les vertus et toutes les consolations..... Eh bien! interrompit Isambard, vous devez donc voler dans les bras d'un père malheureux qui vous a toujours regretté, qui vous pardonnera et vous recevra avec transport!..... Mais, reprit Diaulas, vivre sous les lois de Charlemagne!... Je ne vous le proposerais pas, dit Isambard, s'il existait encore en Saxe un parti pour la liberté, quelque faible qu'il pût être; mais vous n'avez plus de patrie, tout est vaincu, tout est soumis; il faut bien vous décider à chercher un asyle dans une terre étrangère. Choisissez donc celle où vous trouverez les lois plus sages, et où vous pourrez consoler votre infortuné père. Voilà le vœu le plus cher du malheureux Olivier; voilà, Diaulas, la seule preuve de reconnaissance que vous puissiez lui donner. Allez, seigneur, répondit Diau-

(*) Charlemagne avait fait traduire l'évangile en saxon.

las, allez lui annoncer que je partirai dans une heure pour la cour de Charlemagne. A ces paroles, Isambard embrassa Diaulas avec autant d'attendrissement que de joie. Ils prolongèrent encore cet entretien assez long-temps. Diaulas apprit à Isambard que la malheureuse Célanire lui ayant recommandé de ne jamais révéler l'affreux secret qu'elle emportait au tombeau, il ne l'avait pas même confié à Ordalie; ils convinrent qu'il ne reverrait pas Olivier, cette entrevue ne pouvant être que déchirante pour l'un et l'autre; et après avoir pris encore quelques autres arrangemens, Isambard fut retrouver son ami, avec tout l'empressement que lui inspirait la douce certitude de lui porter une première consolation. En effet, lorsqu'il lui rendit compte de son entretien avec Diaulas, il eut le plaisir inexprimable de voir un rayon de joie briller dans les yeux d'Olivier! Au moment où ce dernier témoignait à son ami sa vive reconnaissance, ils furent interrompus par le jeune Mirva, envoyé par Diaulas pour attendre une lettre qu'Olivier devait écrire à Vitikind; Mirva sachant qu'Olivier était le libérateur de son père,

adoptif, se jeta dans ses bras, et baisait en pleurant les mains généreuses qui avaient désarmé Rotbold et brisé les fers de Diaulas. Olivier reçut avec une profonde sensibilité, les caresses de cet aimable enfant, car, pendant qu'il le tenait dans ses bras, Isambard lui contait son histoire. Après avoir écouté ce récit touchant, Olivier écrivit à Vitikind, et donna sa lettre à Mirva, qui la porta sur-le-champ à Diaulas. On trouva des prétextes pour empêcher Ordalie et Diaulas de faire leurs adieux à Olivier; on donna des chevaux aux deux époux, et tout ce qui leur était nécessaire pour leur voyage, et ils partirent le jour même, emmenant avec eux leur enfant d'adoption, et quelques autres captifs de leur pays, qu'on avait trouvés dans les prisons du château. Isambard fit des informations sur Triphon, cet indigne écuyer de Rotbold et complice de ses crimes, comme on l'a vu dans l'histoire de la malheureuse Azoline; mais ce scélérat s'était sauvé avec son maître. Rien ne retenant plus les deux amis dans ce lieu, ils résolurent de continuer leur route; Giaffar, qui se rendait aussi dans le duché de Clèves, désira faire le reste du voyage

avec eux, et quoiqu'il fut engagé dans le parti de Gérold, ils y consentirent; car alors, la différence d'opinions ne produisait ni animosité, ni haine; on combattait avec une intrépide valeur; mais hors du champ de bataille, on ne voyait plus dans ses ennemis que des hommes, que ses semblables, et l'on mettait sa gloire à les traiter avec générosité (17).

CHAPITRE XIII.

Les tablettes.

O touchante simplicité !
Console ici mes yeux et reçois mon hommage.
De l'aimable hospitalité
J'y retrouve l'antique usage.
Dans les discours, la vérité,
Les graces sans frivolité,
Le sentiment sans étalage.

THOMAS.

GIAFFAR et les chevaliers du Cygne, après six jours de marche, entrèrent dans une forêt et s'y égarèrent : ils étaient dans le duché de Clèves, et très-près du château de la princesse; mais s'étant détournés de la route, ils ne pouvaient plus retrouver leur chemin. Fatigués d'une recherche jusqu'alors inutile, ils prirent le parti de s'arrêter, et d'envoyer leurs écuyers à la découverte d'un sentier. Les écuyers, se partageant, s'enfoncèrent dans la forêt; et les trois chevaliers descendant de

de cheval, s'établirent sous un chêne. Olivier et Giaffar restèrent debout appuyés contre le tronc de l'arbre, et Isambard s'assit sur un monceau de feuilles mortes, car on était au dernier jour de l'automne, et déjà les arbres avaient perdu toute leur verdure. On parla de Béatrix et de Gérold, et Giaffar témoigna le chagrin extrême qu'il éprouvait d'être engagé dans le parti de ce dernier. Combien il me serait doux, ajouta-t-il, au lieu de combattre pour une cause que je trouve injuste, de suivre deux amis qui me sont si chers, et d'aller défendre avec eux, une personne si intéressante ! D'autant mieux, dit Isambard, que Béatrix est, dit-on, la plus belle princesse de l'univers. La plus belle ! reprit Giaffard, ah ! je ne puis le croire si..... Il s'arrêta en poussant un profond soupir, et ses yeux se remplirent de larmes. Isambard n'osa le questionner, et Giaffar changea de conversation. Pendant que Giaffar parlait, Isambard crut sentir une pierre sous lui, parmi les feuilles sur lesquelles il était assis ; il voulut l'ôter, et fut très-surpris en regardant ce qu'il tenait, de voir, au lieu d'une pierre, de fort belles tablettes d'or. Elles étaient ou-

vertes ; les chevaliers regardant avec curiosité ce qu'elles contenaient, virent qu'on avait écrit quelques pensées détachées sur les premières feuilles ; ils y lurent celles qui suivent :

« Si les princes sont ingrats, et en » général peu capables d'amitié, c'est » que pour peu qu'ils aient lu, ou » regardé autour d'eux, ils acquièrent » facilement l'idée qu'on ne les aime » point pour eux-mêmes ; de-là, ils » ne cherchent que des liaisons agréa- » bles, désespérant de trouver des » amis.

» La grande fortune et le rang élevé » privent souvent ceux qui les possè- » dent de la douceur d'être aimés ; on » s'attache à eux par intérêt, et cette » vue occupant seule l'esprit, empêche » de s'appliquer à connaître ce qu'ils » ont d'attachant. Comme on veut leur » plaire, les séduire et les mener, on » met plus d'attention à découvrir leurs » faibles, que leurs bonnes quali- » tés ; on ne se soucie guère de les » trouver aimables, et cela seul sou- » vent empêche de leur rendre cette » justice quand ils le méritent. Tel » prince qui n'a jamais eu d'ami, en » aurait eu de sincères s'il n'eût pas » été prince.

» Les mauvais exemples donnés par » les princes et les grands, corrompent » les mœurs publiques ; mais c'est la » stupidité des peuples qui produit les » vices et les crimes de ceux qui les » gouvernent. Quand la multitude con- » naîtra bien sa force et tous ses droits, » on trouvera les contes des fées plus rai- » sonnables que l'histoire, et les conqué- » rans et les despotes paraîtront des êtres » plus monstrueux et plus fabuleux que » les magiciens, les ogres et les géans.

» Que penserait-on d'un père de » famille qui dirait à ses enfans : J'ai » envie d'avoir la moitié du champ d'un » de mes voisins ; je voudrais en hu- » milier un autre, et me venger d'un » troisième ; allez donc ravager leurs » terres, et en outre donnez-moi l'ar- » gent nécessaire pour cette entreprise ; » allez, car il n'y a rien de plus hé- » roïque et de plus juste, que de sa- » crifier sa fortune, d'exposer sa vie, » et d'égorger ses semblables, pour sa- » tisfaire mes passions, ou seulement » mes caprices. Tous les souverains ré- » pètent qu'ils sont les pères de leurs » peuples ; mais qu'exigent-ils de leurs » enfans ?..... »

L'auteur de ces pensées, dit Giaffar,

s'exprime avec une franchise qui me plaît. Oui, reprit Isambard, je suis sûr que cet auteur n'aime que la vérité, et n'a jamais flatté personne : je voudrais bien savoir si c'est un homme ou une femme..... Mais, voici des vers qui, peut-être, vont satisfaire ma curiosité. A ces mots, Isambard lut tout haut les vers suivans :

Secret ennui, sombre langueur,
Dégoût du monde et de la vie,
Poison qu'une main ennemie
Semble répandre dans mon cœur,
Vous avez détruit mon bonheur !
Illusion enchanteresse,
Douces erreurs de la jeunesse,
Charmes regrettés et perdus,
Pour moi vous ne renaîtrez plus !
Il est un temps pour la sagesse ;
Cet instant où les passions
Cessent enfin d'agiter l'ame,
Est fait pour les réflexions.
Mais dans cet âge tout de flamme,
Où, consumé par le désir,
Le cœur ne cherche qu'à jouir,
Qu'il est dangereux, téméraire,
De vouloir tout approfondir,
Et d'anéantir la chimère
Qui donne ou promet le plaisir !
Telle est la source malheureuse
De cette inquiétude affreuse
Qui me dévore et me poursuit.
Oui, c'est la raison qui me nuit.
Moi-même, cause de ma peine,

J'ai creusé l'abîme où m'entraîne
Un désir vain et curieux :
J'ai déchiré le voile heureux
Dont le prestige favorable,
Par un mensonge utile, aimable,
Nous cache l'âpre austérité
De l'affligeante vérité.
Une cruelle indifférence,
Un froid mortel, un noir venin,
Glacent mon esprit incertain.
Ce dernier des biens, l'espérance,
N'est pour moi qu'un fantôme vain,
Et je supporte avec chagrin
Ma triste et pénible existence.
Eh ! que fais-je dans l'univers,
Au milieu des objets divers
Dont je me trouve environnée ?
Dans ce tourbillon entraînée,
Sans soins, sans dessein, sans désirs,
Insensible à tous leurs plaisirs,
Des jours brillans de ma jeunesse
Je vois l'éclat s'évanouir :
Le temps s'enfuit et ne me laisse
Qu'un insipide souvenir.

Ah ! c'est une femme, s'écria Isambard, j'en suis charmé. C'est sans doute, dit Giaffar, une des dames de la cour de la duchesse.... Ou peut-être Béatrix elle-même, interrompit vivement Isambard ; que je le voudrais ! Avec quel plaisir je combattrais pour une personne qui pense et s'exprime ainsi ! Il n'est guère vraisemblable, dit Olivier, qu'une princesse ait écrit les pensées que nous

venons de lire. Eh quoi ! interrompit Isambard, est-il donc impossible qu'une princesse ait de la raison ? D'ailleurs, on vante tant l'esprit de Béatrix, ses lumières, son goût pour les sciences et les arts !..... Remarquez que ces vers annoncent une femme qui s'est livrée, dès sa jeunesse, à des études sérieuses, et qui n'a point encore aimé ; tout cela ressemble bien à tout ce que la renommée publie de la duchesse de Clèves. Mon cher Isambard, dit Giaffar, je vous prédis que vous serez passionnément amoureux de Béatrix. J'ai déjà observé plus d'une fois, que vous ne parliez jamais d'elle avec tranquillité. Je crois pouvoir vous assurer, répondit Isambard, que l'amitié sera toujours ma passion dominante ; d'ailleurs, comment pouvez-vous me supposer assez insensé, pour m'attacher à une personne de son rang, et qui a dédaigné l'hommage de Gérold et de tant d'autres princes ? Cependant, j'avoue que si ces tablettes lui appartenaient, il me paraît très-possible de l'aimer sans espérance. Comme Isambard achevait ces mots, il vit arriver Zemni, qui dit aux chevaliers qu'en sortant de la forêt, il avait apperçu sur le penchant d'une

colline une grande maison, qu'il y avait été afin d'y prendre des informations sur les différens chemins qui conduisaient au château de la duchesse et au camp des princes confédérés ; que le maître de la maison, qui était un vénérable vieillard, invitait les chevaliers à venir chez lui, promettant de leur donner des guides et toutes les informations dont ils auraient besoin. Les chevaliers acceptèrent cette proposition, et conduits par Zemni, ils se rendirent sur-le-champ dans l'habitation du vieillard. Ils la reconnurent de loin, aux signaux d'hospitalité qui la décoraient. (18) C'étaient, suivant l'usage de ces temps, des casques attachés sur des lances, et posés sur le haut des toits, afin d'avertir les voyageurs égarés, que cette demeure appartenait à un chevalier qui leur offrait un hospice. Les chevaliers trouvèrent une maison vaste, mais simple, entourée de beaux jardins, et dans la situation la plus agréable. Théobald (c'était le nom du maître de la maison) vint les recevoir ; ce vénérable vieillard, suivi de la jeune Sylvia sa fille unique, conduisit ses nouveaux hôtes dans une grande galerie ; l'aimable Syl-

via désarma les chevaliers, et fut ensuite leur chercher des rafraîchissemens qu'elle leur apporta elle-même (*). Les chevaliers ayant instruit le vieillard de l'objet de leur voyage : Seigneurs, dit Théobald, en s'adressant aux deux amis, j'apprends avec joie que les illustres chevaliers du Cygne vont combattre pour la plus vertueuse et la plus charmante princesse de l'univers ; je suis son sujet, j'ai eu la gloire d'être son instituteur, et vous devez concevoir à quel point je suis profondément affligé de la persécution qu'elle éprouve. Retiré depuis long-temps de sa cour, je me suis fixé dans cette agréable demeure, voisine du château de la princesse, qui, avant le rassemblement des troupes, venait souvent dans ma solitude. Je suis maintenant séparé d'elle par le camp des princes confédérés. Cependant, ces princes ont eu la générosité de déclarer que ma maison serait toujours respectée, même pendant la guerre, si elle a lieu, et que tous les chevaliers qui s'y rendraient, y trouveraient un asyle sûr comme en tout au-

(*) Tous ces pet détails sont puisés dans les mœurs du temps de la chevalerie. — *Voyez l'ouvrage de M. de Sainte-Palaye.*

tre temps; même ceux qui viendraient avec l'intention de combattre pour la duchesse de Clèves. Gérold et les autres chefs ont défendu à tous leurs soldats, sous les peines les plus sévères, d'approcher de mon habitation, et j'y vis aussi tranquille que je puis l'être maintenant. Je suis même souvent honoré de la visite des princes confédérés et des chevaliers de leur parti, qui rencontrent presque toujours ici d'autres chevaliers défenseurs de Béatrix, et ces entrevues se passent avec une politesse égale de part et d'autre. Dans ce moment même, continua le vieillard, plusieurs chevaliers des deux partis, se promènent dans mes jardins, et vous voyez sur ces lambris leurs armures suspendues avec les vôtres..... Oui, dit Giaffar, je reconnais l'armure et le panache vert de Gérold..... A ces mots, Isambard curieux de connaître la devise de ce prince, se leva, et prenant le bouclier de Gérold, il y vit un cheval prêt à franchir une haute barrière, et ces mots étaient écrits autour : *l'obstacle et le péril accroissent mon ardeur.* Cette autre armure blanche et couleur de feu, dit le vieillard, est celle du duc de Spolette, ami de Gérold, et

comme lui plein de courage et de fierté, ainsi que l'exprime sa devise, qui représente une haute cascade tombant d'une roche escarpée, avec ces paroles : *éclat*, *élévation*, *activité*. Ce prince, ennemi mortel de Charlemagne et des Français, jouit dans ce moment de la douce satisfaction de ne voir dans le parti des princes aucun chevalier de cette nation, et de savoir qu'il y en a beaucoup parmi ses adversaires. Et cette armure grise, si simple et si modeste, demanda Isambard, à qui appartient-elle? A Roger, un jeune chevalier français, répondit Théobald. A ce nom, Isambard se rappela que l'amant de l'infortunée Azoline s'appelait ainsi ; il regarda la devise qui représentait un roseau, au-dessous duquel on lisait ces mots : *toujours agité, jamais abattu.* Après cet examen, Isambard désirant vivement s'éclaircir d'une chose plus intéressante, mais embarrassé sans savoir pourquoi, et craignant d'être désabusé, se rapprocha du vieillard, et lui conta, en rougissant, l'aventure des tablettes qu'il lui montra. Aussitôt, Théobald s'écria qu'il les reconnaissait, et qu'elles appartenaient à la duchesse. A ces mots, un violent battement de cœur avertit

Isambard que la prédiction de Giaffar pourrait bien s'accomplir..... J'avoue, dit Isambard, que j'ai eu l'indiscrétion de lire ces tablettes; mais, seigneur, regardez cette écriture, est-ce bien celle de la princesse? Oui, répondit Théobald, et sans doute elle aura écrit ces vers dans la forêt, où souvent elle allait se promener seule en sortant d'ici; mais, seigneur, vous lui remettrez vous-même ces tablettes, et elle s'applaudira du hasard qui les a fait tomber entre les mains d'un de ses défenseurs. Oserais-je encore, reprit Isambard, vous faire une question? Vous parliez tout-à-l'heure de la guerre, comme d'un évènement encore incertain; on croit donc que la princesse finira par choisir un époux, parmi tant de princes rassemblés pour la conquérir? Seigneur, répondit Théobald, Béatrix se conduit à cet égard avec tant de discrétion, que même les chevaliers accourus pour la défendre, et qui sont dans sa cour depuis plusieurs mois, ignorent encore si tous ces préparatifs se termineront par la guerre, ou par des tournois et des noces. La trève expire dans huit jours, la duchesse alors sera sommée par les princes de déclarer ses intentions; jus-

que-là, c'est un secret impénétrable. Isambard allait continuer ses questions, lorsque les portes de la galerie s'ouvrirent, et l'on vit paraître le comte de Bavière et le duc de Spolette. Le premier fit une exclamation de joie en appercevant Giaffar; il s'avança précipitamment vers lui, et l'embrassa avec toutes les démonstrations d'une vive amitié. Giaffar lui présenta les chevaliers du Cygne, en lui disant qu'il leur devait la vie. Quoique Gérold fût instruit du motif de leur voyage, il les traita avec autant de graces que de politesse; Isambard même, quoiqu'excessivement prévenu contre lui, ne put s'empêcher d'admirer la noblesse de son maintien et de ses manières, et le charme répandu sur toute sa personne. Ce prince voulait emmener Giaffar dans son camp, mais Giaffar déclara que les chevaliers du Cygne ayant promis à Théobald de rester trois ou quatre jours chez lui, il désirait passer ce temps avec eux. Quand les princes furent partis, Théobald et les chevaliers se mirent à table; aussitôt après le souper, le vieillard se retira. Comme il n'était que huit heures du soir, les chevaliers se réunirent dans la chambre de Giaffar, avec l'intention d'y veiller ensemble jusqu'à dix heures.

CHAPITRE XIV.

L'origine de l'orgue.

The imprison'd winds, released, with joyful sound
Proclaim their liberty all around.

ANONYME.

Il n'est ame si revêche qui ne se sente touchée de quelque révérence à considérer cette vastité sombre de nos églises, et ouir le son dévotieux de nos orgues.

MONTAGNE.

OLIVIER, un peu moins absorbé dans sa douleur depuis l'aventure d'Ordalie, se prêtait davantage à la conversation; la figure intéressante de Giaffar et sa profonde mélancolie, avaient disposé son cœur à l'aimer dès le premier jour de leur rencontre, et la singularité de sa devise (*) excitait sa curiosité. Il lui parla du vœu qu'il avait fait de voyager toujours, (19) et lui témoigna le

(*) Une plante étrangère sur le sommet d'une montagne, et ces mots : *La trouver ou mourir.*

désir qu'il éprouvait d'en connaître le motif. Giaffar répondit qu'il ne pouvait rien refuser à des amis qui lui étaient si chers ; mais qu'un devoir sacré l'obligeait à cacher ses malheurs, et qu'il leur demandait leur parole de ne jamais révéler les secrets qu'il allait déposer dans leur sein. Les deux amis firent le serment qu'il exigeait ; et Giaffar reprenant la parole, commença de la sorte son étonnante histoire.

J'ai trente-six ans, et ma carrière est finie !.... Je l'ai parcourue avec éclat, avec gloire peut-être ; la fortune et l'amour la semèrent de fleurs, jusqu'au terme fatal où je trouvai l'abyme affreux qui devait m'engloutir..... J'ai tout perdu jusqu'à mon nom ; l'Orient le bénit encore, l'amour d'un peuple reconnaissant en conserve la mémoire, et je ne puis le porter ! Condamné à l'obscurité, ma renommée m'est devenue étrangère, je n'en puis jouir, et mort pour l'univers, c'est dans le silence éternel du tombeau, que je recueille l'approbation et les éloges de mes contemporains ! Enfin, victime infortunée du despotisme, et funeste exemple des vicissitudes humaines, je suis Barmécide..... (20). A ce nom

si grand, si fameux, les chevaliers du Cygne se levèrent..... Un profond sentiment d'admiration et de respect, les rendit immobiles pendant quelques minutes; pour les belles ames, la proscription et l'infortune ajoutent à l'intérêt que doivent inspirer le génie et la vertu! Les deux amis considéraient Barmécide avec une avide curiosité, comme s'ils le voyaient pour la première fois. L'émotion et le saisissement qu'ils éprouvaient, se peignaient sur leurs visages d'une manière si touchante, que Barmécide en fut vivement attendri. O mes amis! s'écria-t-il, vous me rendez mon existence..... En disant ces mots, il se jeta dans leurs bras, et après avoir reçu leurs tendres embrassemens, il reprit ainsi son récit.

Mon père, né dans les états de Gérold, avait la passion des voyages; il inspira ce goût à ma mère, qui fut toujours son inséparable compagne. Je naquis dans la Perse; mon père fut mon seul instituteur, et m'instruisit par des faits et des observations fondées sur l'expérience, et non en puisant ses leçons dans des livres; il me fit étudier la nature dans les campagnes et dans les déserts que nous parcourions sans

cesse, et il m'apprit à connaître les hommes en les jugeant en masse d'après leurs lois et leurs institutions sociales. Aussitôt que nous arrivions dans un pays nouveau, mon père s'informait avec soin de la nature du gouvernement, et de ses lois générales et particulières : ces lumières acquises, mon père connaissait avec précision, les mœurs, les vertus et les vices de la nation; il me communiquait ses conjectures à cet égard, et l'examen que nous faisions ensuite en étudiant les hommes, confirmait toujours son premier jugement. J'eus le malheur de perdre à vingt ans cet excellent père; depuis long-temps ma mère n'existe plus: j'avais trois frères; nous avions toujours vécu dans la plus parfaite union, nous ne voulûmes point nous séparer; il fut décidé que nous voyagerions encore deux ans, et qu'ensuite nous retournerions dans la patrie de notre père. Nous avions souvent entendu parler de l'extrême magnificence de la cour d'Aaron Raschid, et la curiosité nous conduisit à Bagdat. Arrivés dans cette superbe ville, nous y fîmes connaissance avec quelques européens de notre âge, et nous nous logeâmes tous ensemble

dans la même maison. Mes frères avaient beaucoup de talens agréables et jouaient de plusieurs instrumens ; quelques-uns de nos nouveaux compagnons avaient le même goût; et comme nous ne pouvions jouir dans Bagda du libre exercice de notre religion, nous convînmes que, les jours solennels, nous nous rassemblerions dans une chambre pour y chanter l'office divin ; ce que nous fîmes en effet: les uns chantaient les pseaumes, les autres jouaient de divers instrumens ; ce qui formait un concert très-bruyant. Ma chambre donnait sur la rue, le peuple s'arrêtait pour nous écouter ; on sut bientôt les motifs de ces chants religieux ; l'intolérance mahométane s'en alarma, et elle obtint du Calife un édit qui fut publié dans toute la ville, et qui défendait, sous peine de la mort, à tous les chrétiens, de s'assembler pour chanter leurs prières, laissant cependant à chacun la liberté de les réciter en musique, si le chant faisait partie de leurs rites religieux ; mais n'accordant cette permission qu'individuellement, proscrivant sans exception tout rassemblement, ne fût-il que de deux ou trois personnes. Cette défense me révolta tellement, que je ne

m'occupai plus que des moyens de l'éluder. J'avais toujours eu beaucoup de goût pour la méchanique, et après quelques réflexions, je conçus l'idée de composer un instrument qui pût imiter tous ceux que je connaissais, et même la voix humaine. Je voulais qu'en même-temps il eût un son si prodigieux, qu'il pût produire à l'oreille l'effet d'un concert. J'y travaillai nuit et jour, et en moins de six mois je fis un instrument d'une grandeur énorme, auquel je donnai le nom d'orgue, et qui remplissait parfaitement mes vues. Alors, je l'établis près de ma fenêtre, et j'en jouai régulièrement soir et matin, en chantant des pseaumes. Au bout de peu de jours, on avertit le Calife, que les chrétiens, malgré la rigueur de ses défenses, recommençaient leurs concerts religieux avec plus d'éclat que jamais. Le Calife donna des ordres en conséquence; et un matin que je jouais de mon orgue à mon heure ordinaire, on vint frapper à ma porte à coups redoublés; je fermai mon orgue, ensuite je me levai et je fus ouvrir; au moment même, une troupe de gens armés, envoyée par le Calife, entra dans ma chambre, et montra le plus grand éton-

nement de me trouver seul. Le chef de la troupe me demanda ce qu'étaient devenus mes complices ; je répondis que je n'en avais point. Il ne fit nulle attention à cette réponse, et chercha vainement dans mes cabinets les autres musiciens ; il passa dix fois devant mon orgue, sans se douter que ce fût un instrument, d'autant plus que je lui avais donné la forme d'un buffet ; enfin, ne comprenant pas comment mes compagnons avaient pu s'échapper, il m'ordonna de le suivre ; je demandai à être conduit en présence du Calife, il me répondit qu'il m'y menait. En effet, ce prince avait voulu me voir et m'interroger lui-même. Il me reçut avec un air sombre et sévère, et m'examina quelque temps en silence, et frappé de la sérénité de mon maintien : Jeune insensé, me dit-il, qui peut t'inspirer une telle audace et tant de mépris pour la vie ? Seigneur, lui répondis-je, rien ne rassure l'innocence comme l'aspect d'un juge équitable..... Mais, reprit-il, tu ne peux nier ta désobéissance, j'ai moi-même été sous ta fenêtre, j'ai moi-même entendu le bruit des instrumens et des voix, et cependant on n'a trouvé que toi dans ta

chambre ; que sont devenus tes compagnons?... Je n'en ai point. — Ecoute, ta physionomie me plaît et m'intéresse, et ta jeunesse me fait pitié; je puis te faire grace, mais je veux un aveu sincère..... Non, seigneur, répondis-je, vous ne la feriez pas à celui qui serait assez vil pour dénoncer ses amis..... Eh bien! s'écria le Calife avec emportement, tous les chrétiens qui existent dans Bagdat, seront aujourd'hui dans les fers. Ils n'y seront tout au plus que quelques heures, répondis-je du ton le plus tranquille..... — Et qui les délivrera? Moi, seigneur. A cette réponse, le Calife resta muet d'étonnement, ne sachant s'il devait prononcer ma sentence, ou me renvoyer comme un homme en délire. Je repris la parole: Seigneur, lui dis-je, j'ose vous protester que je n'ai point désobéi à vos ordres, et que j'étais seul; c'est ce qu'il m'est facile de démontrer, si vous daignez envoyer chercher le buffet qui est dans ma chambre; j'ouvrirai devant vous ce meuble mystérieux, et vous y trouverez la preuve positive de ma parfaite innocence. Le Calife, dont ce discours augmentait encore la surprise, donna sur-le-champ l'ordre que je sol-

licitais, et mon orgue fut transporté dans son appartement; pendant que je m'occupais à le mettre en ordre, le Calife qui attendait avec autant de curiosité que d'impatience, le dénouement de cette scène singulière, fut chercher la princesse Abassa sa sœur; il lui rendit compte de notre entretien, et il revint avec elle. Cette princesse, enveloppée dans un grand voile qui cachait entièrement sa taille et son visage, s'assit sur des carreaux à côté de son frère, à peu de distance et en face de l'orgue. Alors, je demandai au Calife la permission de m'asseoir vis-à-vis mon buffet, et à l'instant même je me mis à chanter et à jouer. Aussitôt que le Calife entendit ce bruit éclatant et harmonieux, imitant si parfaitement des flûtes, des cors, des hautbois et la voix humaine, il se leva avec transport. Est-il possible! s'écria-t-il, ce buffet est un instrument!... Oui, seigneur, repris-je, et je l'ai inventé et composé pour adoucir la sévérité de vos défenses. En proscrivant les rassemblemens, dit le Calife, je ne voulais qu'empêcher l'éclat et la solennité que donnait à vos cérémonies la réunion de différens instrumens et de plusieurs voix; je n'a-

vais pas prévu ce merveilleux moyen d'annuller mon édit; mais il est juste, ajouta-t-il, que ceux qui sont forcés d'obéir, soient plus ingénieux que ceux qui commandent. En disant ces paroles, il se retourna vers Abassa, pour lui demander ce qu'elle pensait de cette aventure. Alors, j'entendis la plus charmante et la plus douce voix qui eût encore frappé mon oreille, l'inviter, dans les termes les plus obligeans pour moi, à récompenser l'auteur d'une invention si extraordinaire. Le Calife se rapprocha de moi : Jeune homme, me dit-il, j'aime les talens et les arts, et ta personne me plaît; je veux que tu m'expliques la méchanique de cette merveilleuse machine, et je me charge de ta fortune; ainsi, poursuivit-il en s'adressant à sa sœur, vous serez contente, Abassa, car je garde l'instrument et l'inventeur. En effet, le jour même je fus installé dans le palais; on me donna un vaste appartement, plusieurs esclaves, et je reçus de magnifiques présens. Je n'avais point de fortune, et je fus charmé d'en faire une aussi rapide et aussi singulière, mais je n'en fus pas moins frappé du despotisme que ce prince joignait à ses faveurs, même

les plus distinguées; car il avait disposé de moi comme d'un esclave, sans me consulter, sans daigner s'informer si quelque engagement particulier ne mettait pas obstacle au désir qu'il éprouvait de m'attacher à lui. Je fis sur ce sujet plusieurs réflexions qui m'attristèrent; mais j'étais jeune, sans expérience, je fus ébloui des grandes qualités de ce prince. (En effet, il en a d'éminentes.) (21) Je m'étourdis sur les conséquences terribles de son caractère, et je me livrai aux brillantes espérances que m'offraient l'ambition et la fortune. Dès le lendemain, le Calife me fit appeler pour lui expliquer la méchanique de mon orgue; en la lui démontrant, je m'apperçus, au bout de quelques minutes, qu'il n'avait aucune notion des connaissances nécessaires pour comprendre facilement le méchanisme d'une machine un peu compliquée, et qu'en même temps il avait l'amour-propre de vouloir me cacher son ignorance. Comme il a beaucoup d'esprit et d'intelligence, j'aurais pu, en lui donnant l'idée des premiers principes, et en éclaircissant ses doutes, lui démontrer clairement ce qu'il désirait connaître; mais il voulait une ex-

plication savante, il feignait d'entendre ce qu'il était impossible qu'il comprît, de sorte que ma démonstration lui fut absolument inutile; il n'en rapporta que la persuasion secrette de m'en avoir imposé sur son instruction, et il me laissa le chagrin de connaître jusqu'où peut aller la puérilité de l'orgueil de l'homme le plus éclairé, lorsqu'il a été corrompu par l'usage et l'habitude d'un pouvoir sans bornes. Cependant, il fit de mon orgue un usage qui me fut très-agréable. Les ambassadeurs de Charlemagne étaient alors à sa cour, et le Calife mit mon orgue au nombre des présens dont il les chargea pour leur maître (22). Dans cet endroit du récit de Barmécide, Isambard observa qu'il était plus de dix heures, parce qu'on avait employé beaucoup de temps à la conversation. On convint de se rassembler le lendemain à la même heure, et de consacrer la soirée entière à écouter une narration que l'amitié et la célébrité de Barmécide rendaient si intéressante.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

L'amitié d'un despote.

Toujours son amitié traîne un long esclavage.
RACINE.

THÉOBALD, le jour suivant, se retira à sept heures du soir. Les trois chevaliers se rendirent aussitôt dans la chambre de Barmécide, qui reprit ainsi son histoire : Ma faveur auprès du Calife augmentait chaque jour. Ce prince aimait véritablement la lecture. Un jour qu'il voulait lire avec moi un excellent ouvrage de morale, sur les devoirs de l'homme, il se leva dans l'intention de s'enfermer dans son cabinet : Que faites-vous, seigneur, lui dis-je ? Ah ! faites plutôt ouvrir toutes les portes. Une lecture utile est un bienfait dont un prince ne doit pas priver ses sujets (23). Barmécide, répondit-il, croyez qu'il est dangereux d'apprendre à raisonner

à la multitude ; l'obéissance en souffrirait bientôt. Votre ami, seigneur, répliquai-je, votre héros, Charlemagne enfin, ne pense pas ainsi. Vous savez avec quel zèle il cherche à répandre les lumières..... Sa magnanimité l'égare, interrompit Aaron. Ecoute, poursuivit-il, crois-tu que nous dussions désirer de l'esprit et de l'intelligence aux animaux qui supportent paisiblement notre joug ? Penses-tu qu'il nous fût avantageux que les chameaux et les éléphans, (doués d'une force si prodigieuse, et si utiles à nos plaisirs,) sussent réfléchir et raisonner ? ..... La noire profondeur de ce discours, qui renfermait toute la politique du despotisme, me glaça ; j'apprenais enfin à connaître ce que sont, aux yeux d'un souverain despote, les hommes qu'il gouverne. Cet égoïsme barbare me fit horreur ; je me promis intérieurement de quitter un prince que je ne pouvais plus estimer, aussitôt qu'il me serait possible de m'échapper sans péril ; car je ne me flattais pas d'obtenir de lui la permission de me retirer. La fuite seule pouvait m'affranchir de l'esclavage de sa faveur ou du danger de sa disgrace. Plût au ciel que j'eusse persévéré dans

ce dessein ! Mais un attrait plus puissant que l'ambition vint bientôt me fixer dans cette cour orageuse. Le Calife aimait passionnément la princesse sa sœur ; il avait l'habitude de passer auprès d'elle tous les momens qu'il pouvait dérober aux affaires ; mais depuis que j'étais en faveur auprès de lui, il la voyait beaucoup moins, nos entretiens particuliers absorbant la plus grande partie de son temps. Les mœurs austères de l'orient ne permettaient pas que je fusse admis en tiers entre cette princesse et son frère ; le Calife s'était même permis, à cet égard, une très-grande irrégularité, en l'amenant dans l'appartement où j'étais le jour où je jouai de l'orgue ; il avait cru pouvoir sans conséquence enfreindre une seule fois cet usage sacré, en faveur d'une chose si extraordinaire ; mais rien n'aurait pu l'engager à renouveler l'exemple d'une semblable licence. Il s'en affligeait souvent avec moi, il gémissait de ne pouvoir rassembler en même temps deux personnes dont la société lui était si agréable. Ce prince a trop d'esprit et de lumières pour ne pas sentir combien cet usage est absurde ; mais, comme tous les tyrans, il évite avec soin de

donner l'exemple des innovations, à moins que ses passions ou un intérêt puissant ne l'emportent sur la politique. Il méprise les préjugés; cependant, les croyant utiles à son autorité, il feint de les respecter, et il ne néglige rien de ce qui peut les rendre vénérables à la multitude. Il me parlait sans cesse de sa sœur; il me vantait sa beauté, son esprit, son innocence et sa sensibilité. Ces discours n'étaient pas sans intérêt pour moi; bientôt la reconnaissance en augmenta le charme et le danger. Un jour il me fit appeler plutôt qu'à l'ordinaire. Barmécide, me dit-il, le Visir est mort subitement cette nuit; j'ai consulté ce matin Abassa sur le choix que je devais faire pour le remplacer, en lui nommant ceux qui peuvent prétendre à cette place; elle les a tous exclus, et m'a dit que l'ami d'Aaron lui paraissait le seul homme qui dût l'obtenir; ainsi, Barmécide, c'est vous qu'elle a nommé. Moi, seigneur, m'écriai-je!..... Oui, vous-même, reprit le Calife; et j'adopte son conseil. Je sais que votre jeunesse fera paraître ce choix surprenant; mais elle y donnera plus d'éclat. En voyant ce que je fais pour vous, tout le monde vous supposera

les qualités qui peuvent justifier une telle grace.... Je n'en suis pas digne, répliquai-je ; non, seigneur, je n'ai ni les talens ni l'expérience nécessaires..... Barmécide, interrompit le Calife, d'un ton impérieux, quand je vous juge capable de remplir cet emploi, une telle défiance ne vous est pas permise..... Mais, seigneur, ma religion..... — Je n'exige point que vous l'abjuriez; tout culte public vous est interdit, c'est tout ce que je prescris. D'ailleurs, renfermé désormais dans l'intérieur de ce palais, vous serez moins que jamais exposé aux regards du peuple; on ne connaîtra de vous que vos travaux, et l'on ne s'embarrassera pas de votre croyance. En un mot, je vous le répète, mon choix et ma volonté justifient tout aux yeux du public. Après un semblable discours, il fallait bien consentir à ce que désirait un prince dont il n'était pas plus facile de refuser les graces que d'éviter la vengeance ; et ce fut ainsi que je me trouvai, à vingt-deux ans, premier ministre d'un vaste empire. Le Calife, qui avait déjà étendu ses bontés jusqu'à mes frères, acheva de les combler de bienfaits, dans cette occasion. Il ne les revêtit d'aucun emploi public; mais il

voulut que les frères du Visir vécussent dans une extrême opulence. Mes frères firent un digne usage de leurs fortunes ; ils placèrent toute leur économie dans leurs dépenses personnelles, et ne montrèrent de magnificence que dans leurs dons et leurs aumônes. Je pensais comme eux ; je distribuais aux gens de lettres, aux artistes, aux infortunés, les trésors que je tenais de la libéralité du Calife ; et en peu de temps, les *Barmécides* devinrent célèbres et chers à la nation. Je connus bientôt toute la pesanteur du fardeau dont je m'étais chargé. Le Calife, comme sont en général tous les souverains absolus, n'aimait ni le travail ni les affaires ; il n'étendait pas ses vues au-delà de son règne ; et certain d'obtenir toujours, avec un édit, l'argent qu'il voudrait avoir, il s'embarrassait peu de l'état de ses finances. Je les trouvai dans un affreux délabrement ; je m'appliquai surtout à les rétablir, à soulager le peuple, et à maintenir, dans les différens tribunaux, une exacte justice. Les succès les plus heureux et l'approbation publique me récompensèrent de mes soins. C'est au peuple seul à distribuer la gloire ; il y a je ne sais quel enchantement dans l'enthou-

siasme de sa reconnaissance, qui saisit, qui transporte, surtout les grandes ames. Je m'attachai passionnément à celui que je gouvernais ; et ce sentiment ne fut pour moi qu'une source inépuisable de peines et de vains regrets. Je ne pouvais jouir du bonheur que je rendais à la nation, en pensant qu'aucune loi inviolable, aucune forme stable de gouvernement, n'en assurait la solidité ; en pensant enfin que la mort d'Aaron ou la mienne détruirait en un moment mon ouvrage. J'essayai plus d'une fois, mais toujours vainement, d'inspirer au Calife une sollicitude qui me paraissait si naturelle ; son cœur, corrompu par l'orgueil, ne put ni la partager, ni même la concevoir. Un jour qu'il paraissait attendri des hommages que le peuple venait lui rendre : Peuple sensible, m'écriai-je, que deviendras-tu quand Aaron n'existera plus ? ..... A ces mots, je vis briller la joie dans les yeux du Calife. Oui, oui, dit-il, c'est alors qu'ils sentiront véritablement le prix de tout ce que je fais pour eux..... Mais, seigneur, repris-je, si votre successeur abuse du pouvoir absolu dont vous faites un digne usage ..... si ce peuple, que vous

aimez, devait gémir dans l'oppression?... Il m'en regrettera davantage, répondit le Calife. Ce mot affreux me ferma la bouche; il détruisit, sans retour, le faible espoir que j'avais conçu, et je murmurai contre la providence, qui m'enchaînait dans la cour de cet inflexible despote, au lieu de m'avoir placé auprès d'un prince tel que Charlemagne.

Cependant deux ans s'étaient écoulés depuis l'époque où j'avais été revêtu de l'emploi de visir; mais les travaux auxquels je me livrais sans relâche, les veilles continuelles et une mélancolie insurmontable finirent par altérer ma santé, de manière à faire craindre pour ma vie; le Calife me montra dans cette occasion toutes les inquiétudes de l'amitié; ce prince aimait vivement tout ce qui lui était agréable ou nécessaire; l'amuser ou se rendre utile, étaient les seuls moyens de l'attacher; alors il était capable des procédés et des soins les plus aimables; il supposait un tel prix à son affection, qu'il pensait qu'elle pouvait seule élever jusqu'à lui celui qui en était l'objet, et qu'en même temps elle devait inspirer un dévouement sans bornes; je ne savais que

trop que l'orgueil et l'intérêt personnel étaient les mobiles et les seules bases de ses actions et de ses sentimens ; cependant il avait pour moi une bonté si constante, qu'il m'était impossible de n'en être pas touché; je l'aimais, et ne pouvant m'abuser sur ce qu'il était, je me plaisais souvent à me représenter ce qu'il aurait pu être avec une autre éducation et dans une situation différente; alors je le voyais l'homme que j'aurais choisi pour mon ami le plus intime, car la nature lui avait prodigué tout ce qui peut intéresser et séduire; il avait tellement corrompu des dons si précieux, qu'avec des lumières étendues, un esprit supérieur et beaucoup de graces, il n'était même pas aimable dans la société intime. Il rapportait tout à lui, il ne parlait que de lui, son ami était condamné au rôle éternel de confident et d'admirateur; ses entretiens particuliers n'eurent jamais d'attraits pour moi, excepté lorsqu'il était question de la princesse sa sœur, et il m'en parlait sans cesse. Pendant assez longtemps j'écoutai avec plaisir les éloges qu'il lui donnait, ensuite cette conversation me fit éprouver je ne sais quoi de pénible que je ne pouvais définir,

en même-temps elle m'attachait davantage ; je saisissais toujours les moyens de la faire naître ou de la prolonger. J'avais été vivement ému de la manière dont cette princesse m'avait désigné pour la place de visir, et j'attribuais à la reconnaissance l'intérêt extrême qu'elle m'inspirait ; souvent, depuis cette époque, le Calife me contait qu'elle lui parlait de moi, qu'elle était fière, disait-il, de mes succès et de ma conduite. Ces discours se gravaient dans ma mémoire, ils s'y retraçaient sans cesse ; je me rappelais encore le son de voix si doux, que j'avais entendu le jour où je me trouvai avec elle dans le même appartement ; je pensais avec plaisir, qu'après le Calife j'étais le seul homme au monde qu'elle eût jamais vu ; j'osai croire qu'elle avait conservé ce souvenir ; les preuves d'intérêt et d'estime qu'elle m'avait données depuis, confirmaient cette idée ; enfin je me la représentais avec tous les charmes que le Calife me dépeignait, et bientôt Abassa devint l'objet de toutes mes rêveries. Lorsqu'il ne me fut plus possible de m'abuser sur l'espèce de sentiment que j'éprouvais, je déplorai avec amertume une folie si étrange ; ma tristesse

s'en accrut, et c'est alors que le dépérissement de ma santé donna les plus vives inquiétudes au Calife. On consulta des médecins, qui déclarèrent qu'ils croyaient mon état mortel ; cependant je travaillais toujours, et comme à l'ordinaire, je me rendais aux heures prescrites chez le Calife ; car dans le commerce des princes, le courtisan le plus aimé est le plus assujetti : méthodiques en amitié, parce qu'ils ne peuvent connaître cette aisance, cette précieuse indépendance qui fait tout le charme d'une liaison intime, ils commandent les rendez-vous ; ils ont leurs heures de confiance et d'épanchemens de cœur, aussi invariablement fixées que leurs heures d'audience.

Barmécide en était là de son récit, lorsqu'on frappa à la porte de la chambre ; Isambard se leva, et en ouvrant la porte, il pardonna l'interruption qui l'avait impatienté, en reconnaissant Lancelot, qui leur apprit qu'étant depuis un mois à la cour de Béatrix, cette princesse, ce jour même, l'avait chargé d'une commission importante pour Théobald. Lancelot ajouta qu'il était arrivé au moment où le vieillard allait se mettre au lit, et qu'après avoir fait sa com-

mission, sachant que ses amis étaient dans le château, il n'avait pu résister au désir de les embrasser avant de partir. Isambard questionna beaucoup Lancelot sur la cour de Béatrix. Vous y trouverez, dit Lancelot, plusieurs chevaliers français; Angilbert, le jeune Roger, Archambaud et quelques autres; vous y verrez aussi le célèbre Ogier le danois, arrivé depuis peu de jours. A ces mots, Isambard se mit à rire en se rappelant la chaumière d'Ogier et son histoire. Nous avons encore un guerrier, reprit Lancelot, qu'on pourrait mettre au nombre des Français par son attachement pour Charlemagne; c'est Grimoald, duc de Bénévent. Quoique beau-frère d'Adalgise, (*) et quoique prince, il est reconnaissant. Jadis ôtage à la cour de France, devant à la générosité de l'Empereur et son éducation et ses états, il sent comme il le doit de si rares bienfaits; et loin de s'être uni aux ennemis de Charlemagne, il les a toujours combattus jusqu'ici (24). Vous trouverez encore dans notre parti quelques autres princes; Theudon, roi

(*) Ainsi que Tassillon, duc de Bavière, il avait épousé une fille de Didier.

de Pannonie, et les quatre fils du duc Aymon (25). Après ce détail sur les guerriers, on parla de la duchesse et des dames de la cour. Lancelot fit un tel éloge de Béatrix, que les trois chevaliers jugèrent qu'il en était amoureux. Je n'ai point une telle témérité, répondit Lancelot: l'insensibilité dont elle a donné tant de preuves, et qui même nous rassemble tous près d'elle, préserve du danger de ses charmes; parmi nous jusqu'ici le seul roi de Pannonie, Theudon, a osé se déclarer son amant, (car les rois ne doutent de rien.) Je soupçonne encore le dernier des quatre fils d'Aymon, le jeune Guichard, de l'aimer en secret; mais il est si timide, que la guerre, quelle que soit sa durée, finira certainement avant qu'il se décide à faire connaître son amour. Pour moi, je me suis déclaré le chevalier de la jeune et charmante Délie, c'est le nom de la favorite de Béatrix: avec une figure dont tous les traits expriment la plus touchante sensibilité, avec une douceur enchanteresse, son cœur est aussi inaccessible à l'amour que celui de Béatrix; j'ai plusieurs rivaux, et nous sommes tous traités avec une égale et constante indifférence. Les autres jeunes

personnes attachées à la duchesse sont toutes distinguées par les agrémens de leur figure ou par le charme des talens. Mais vous y trouverez une personne célèbre par sa beauté, sa vertu, et par la gloire d'avoir su résister à la passion du plus grand prince de la terre..... Comment, interrompit Isambard, la belle Amalberge est à la cour de Béatrix ? Elle a pris le parti le plus sûr, reprit Lancelot, celui de la fuite; mais si, comme on le croit, elle aime en secret Charlemagne, comment pourra-t-elle l'oublier ? La renommée de ce héros la poursuivra par-tout (26). Olivier fit à son tour quelques questions sur les princes ligués. J'ai été deux fois dans leur camp, répondit Lancelot; ils nous sont bien supérieurs en nombre, et ils ont parmi eux plusieurs chefs très-redoutables par leurs talens et leur valeur; entr'autres Gérold et le duc de Spolette, et deux autres princes amans passionnés de Béatrix, Henri duc de Frioul, et l'ambitieux Hartrade comte de Thuringe : ils attendent encore Constantin, prince de Grèce, le fils de la fameuse Irène (27). Après toutes ces explications, Lancelot assura les deux

amis, que Béatrix, prévenue de leur arrivée, les attendait avec impatience ; ils promirent de se rendre auprès d'elle le surlendemain, et Lancelot prit congé d'eux et repartit le soir même.

CHAPITRE XVI.

L'herbe d'or.

. . . . . All blest secrets
All you unpublish'd virtues of the earth
Spring with my tears; be aidant and remediate
In the good man's distress.

King Lear SHAKESPEARE.

LA visite de Lancelot ayant employé le reste de la soirée, Barmécide promit d'achever son histoire le lendemain, et il la reprit en effet dans ces termes: J'étais dans l'état de langueur que je vous ai dépeint, et, comme je vous l'ai dit, je me rendais toujours chez Aaron aux heures accoutumées. Un jour après un long entretien, au moment où j'allais prendre congé de lui, il m'arrêta. J'allais oublier de vous conter, me dit-il, une chose qui me paraît si chimérique, qu'elle ne vaut pas la peine de vous en entretenir; mais elle vous prouvera du moins l'intérêt que prend ma

sœur à la peine que me cause votre maladie. Il faut que vous sachiez, poursuivit-il, qu'Abassa, quoique née avec beaucoup d'esprit, a toute la crédulité qu'une grande innocence et l'éducation d'un sérail peuvent donner. Elle a été élevée par une vieille esclave nommée Nouraha, en qui elle a toute confiance. Nouraha, sachant l'état où vous êtes, a fait consulter je ne sais quel empirique, qui dans son opinion est un homme merveilleux. Cet homme a dit, qu'il existe sur le sommet de la haute montagne voisine de Bagdat, une plante miraculeuse, très-difficile à trouver, qui vous guérirait infailliblement. Il serait possible en effet qu'une plante peu connue pût avoir des propriétés utiles à votre mal; mais ce qui détruit totalement tout espoir à cet égard, est la description extravagante que l'empirique a faite de cette plante fabuleuse ..... Ma sœur m'a donné cette description dont je vous fais grace..... Ici j'interrompis le Calife pour lui montrer beaucoup de curiosité à cet égard. Eh bien! dit-il, puisque vous voulez vous amuser de cette folie, je vais vous la lire; à ces mots il lut tout haut ce qui suit :

« Par la permission du Dieu tout » puissant et de son divin prophète, » il existe sur la haute montagne, à » l'orient de Bagdat, une plante mer- » veilleuse nommée *l'herbe d'or*, parce » qu'elle a la vertu de changer en or » les plus vils métaux. Elle peut de » même guérir tous les maux des en- » fans des hommes, en la touchant » seulement ; mais elle est invisible » pour l'homme ; la femme chaste et » pure a seule le droit de l'arracher de » sa tige sans danger ; celle qui n'au- » rait pas conservé son innocence, re- » cevrait la mort en essayant de la » cueillir. On ne doit chercher *l'herbe* » *d'or* que durant le calme de la nuit, » elle brille alors comme un flambeau » lumineux ; on ne la trouve que dans » les lieux plantés de cèdres. » (28)

Vous voyez, dit Aaron, quelle confiance peut inspirer un médecin qui indique un tel remède ; cependant ma sœur ne doute pas de l'efficacité de cette recette ; en conséquence elle veut faire chercher cette admirable plante, et m'a demandé la permission d'envoyer cette nuit même la vieille Nouraha sur la montagne, guidée par Nasuf le chef des esclaves. J'y ai consenti

pour cette nuit seulement, voyant qu'il est absolument impossible de lui ôter sa crédulité. Après avoir exprimé ma reconnaissance d'une bonté si touchante, je quittai le Calife. Mon cœur était si plein, qu'aussitôt que je me trouvai seul je ne pus retenir mes larmes. Mille sentimens différens m'agitaient à-la-fois; après beaucoup de réflexions, entraîné par un désir que je ne pouvais vaincre, j'envoyai chercher Nasuf; je connaissais cet esclave, il me devait sa place et m'était entièrement dévoué. Il vint sur-le-champ; après lui avoir dit ce que le Calife m'avait appris, je lui demandai si Nouraha le connaissait; il me répondit que Nouraha étant toujours enfermée dans l'intérieur de l'appartement de la princesse, il ne l'avait jamais vue. Alors je lui dis que j'avais une fantaisie bizarre, celle d'examiner comment cette esclave s'y prendrait pour chercher la plante merveilleuse. Nasuf m'objecta que je ne pourrais la voir, parce qu'elle me quitterait au pied de la montagne, nul homme ne devant être présent à la recherche de l'herbe d'or. Je prétendis que je me cacherais pour l'épier, et enfin je lui demandai de me substituer à sa place. Nous nous promîmes un se-

cret inviolable, et il consentit à ce que je souhaitais si ardemment, bien certain que Nouraha croirait toujours avoir été conduite par Nasuf. J'attendis la nuit avec une impatience inexprimable; et à l'heure prescrite, revêtu des habits de Nasuf, je me rendis à une petite porte du palais, qui donne sur la campagne. Je frappai deux coups; quelques minutes après, la porte s'entr'ouvrit doucement. Une femme, couverte d'un long voile, parut; une autre femme qui la suivait me demanda qui j'étais; je répondis tout bas : *Je suis Nasuf.* A ces mots, l'une des deux femmes sortit, la porte se referma, et nous nous mîmes en marche. Ma compagne était si tremblante, qu'elle chancelait à chaque pas. J'étais mille fois plus troublé qu'elle; mais je gardais un profond silence. Nous côtoyâmes, pendant près d'un quart d'heure, l'une des rives du Tigre; ensuite nous traversâmes un petit bois, à la sortie duquel nous nous trouvâmes au pied de la montagne. Ma timide compagne retira le bras qu'elle avait passé sous le mien, et me fit signe avec sa main de m'éloigner. J'obéis aussitôt. La nuit était claire et brillante; j'apperçus, à peu de distance, un énorme

rocher; je tournai mes pas de ce côté, et je me cachai derrière cette roche couverte d'arbustes. Je me plaçai de manière à pouvoir observer, à travers les branches, celle dont tous les mouvemens m'inspiraient un si vif intérêt. .. Elle était restée immobile à sa place. Au bout de quelques minutes, je vis qu'elle cherchait à relever son voile..... O pressentiment de l'amour! le seul entretien du Calife m'avait fait pénétrer ce que n'eussent jamais osé imaginer l'orgueil et la présomption, mais ce que l'amour devait deviner. Oui, je m'attendais à trouver Abassa substituée à son esclave, cette Abassa dont je n'avais jamais vu le charmant visage..... et en effet, c'était elle-même..... Elle leva son voile; la lune répandait assez de clarté pour qu'il me fût possible de distinguer ses traits. Je ne la vis que de profil; mais je n'en fus pas moins frappé de sa beauté ravissante. Je m'attendais à la voir; mais il y a si loin d'une entière certitude à l'espoir le mieux fondé, que j'éprouvai presqu'autant de surprise que de saisissement et de joie. Elle étendit ses deux bras vers le ciel, et se mettant à genoux : Etre suprême! s'écria-t-elle, ô

toi, souverain arbitre de nos destinées! daigne m'exaucer et me conduire. Mes mains sont innocentes; mon cœur est sensible, tu le sais..... Oui, si tu veux une victime, je me dévoue sans regret et sans effort; prends ma vie, elle est inutile; mais prolonge les jours précieux du bienfaiteur de cet empire..... A peine avait-elle achevé de prononcer ces mots, qu'emporté par un mouvement impossible à réprimer, je m'élançai vers elle, et je fus tomber à ses genoux. Elle me reconnut à l'instant; et se reculant avec effroi: O Barmécide! s'écria-t-elle, à quel affreux péril oses-tu t'exposer (*) ? En disant ces paroles, elle baissa précipitamment son voile, et elle voulut s'éloigner. Je la retins, et je lui dis tout ce que la reconnaissance et l'amour peuvent inspirer de plus passionné; elle ne me répondait que par des larmes et des sanglots. Je tenais fortement sa robe, et je la conjurais de m'écouter; mais elle faisait toujours de vains efforts pour m'échapper. Ah! je le vois trop, lui dis-je, la seule

(*) On sait que celui qui voyait sans voile une des femmes ou une des parentes du Calife, devait être condamné à mort.

compassion vous a conduite ici : eh bien ! Abassa, si je ne suis pas le plus heureux des hommes, punissez en moi le plus téméraire. Oui, j'ose vous adorer ; oui, j'ai osé penser que le sentiment qui m'entraînait ici, vous avait guidée vous-même. ..... Je me suis cruellement abusé ; mais après avoir joui, pendant quelques instans, d'une semblable erreur, puis-je, en la perdant, supporter la vie ? Laissez, laissez une vaine recherche ; puisque je ne suis point aimé, du moins par pitié, laissez-moi mourir. En parlant ainsi, je quittai sa robe. Abassa resta immobile, et poussant un profond soupir : Ingrat ! s'écria-t-elle. A ce mot, si cher à mon cœur, je saisis sa main tremblante, que je baisai avec transport. O ciel ! dit Abassa éperdue, suis-je digne encore de trouver la plante qui peut sauver tes jours ?.... L'amour seul avait le droit de dissiper les craintes de la crédule et sensible Abassa. Je parvins à lui persuader que l'herbe d'or ne pouvait guérir une mélancolie dont elle était la véritable cause ; et elle se livra au bonheur d'exprimer sans contrainte des sentimens renfermés, depuis si longtemps, dans le fond de son ame. Mais

bientôt l'affreuse idée d'une éternelle séparation vint corrompre tout le charme d'un si doux entretien. Le Calife n'avait permis la recherche de l'herbe d'or que pour cette nuit seulement. Abassa, dans peu d'instans, allait rentrer dans le sérail et s'y renfermer pour toujours..... Cependant, nous étions moins malheureux qu'avant cette entrevue ; nous n'avions nulle espérance, mais nous étions certains d'être aimés..... Nous inventâmes une manière de correspondre ensemble, (non par lettres, cela était impossible,) mais en convenant de différens signes, qui exprimaient l'assurance de la fidélité, de l'amour et du désir de se revoir ; et le Calife lui-même, sans pouvoir s'en douter, devait être chaque jour l'interprète de nos sentimens. Il fallut enfin se séparer deux heures avant le jour ; nos adieux furent aussi douloureux que tendres ; et si vous avez aimé, vous devez concevoir ce que nous éprouvâmes, lorsque, parvenus à la porte du sérail, et forcés de donner le signal de notre arrivée, je vis ouvrir cette porte fatale qui devait aussitôt se refermer sur Abassa et me séparer d'elle pour jamais..... Depuis ce moment, l'amour devint

devint le sentiment dominant de mon cœur ; l'agitation violente qu'il me causa, l'occupation si douce qu'il me procurait dans tous les instans, me tirèrent bientôt de l'état de langueur dans lequel m'avaient plongé le travail, l'inquiétude et l'ennui. Dès qu'on est aimé, on n'est jamais sans espérance ; et quelque malheureux qu'il puisse être, un amour mutuel répand sur la vie entière un intérêt qui en remplit tous les vuides, et que rien ne peut remplacer. J'allais souvent les soirs au bas de la montagne où j'avais vu Abassa ; et là, plongé dans une mélancolie délicieuse, je jouissais de mes souvenirs, et même de mes regrets. . . . . Tous les matins, je passais devant une fenêtre du sérail; j'y contemplais avec délices un voile suspendu que je pouvais distinguer à travers les barreaux de fer, malgré la prodigieuse élévation des fenêtres ; c'était un des signaux mystérieux d'Abassa ; j'y répondais en lançant une pierre contre le mur; et j'étais certain que ce bruit exprimerait le sentiment que j'éprouvais, et que l'amour saurait l'interpréter. A un jour fixé dans chaque semaine, j'allais sur le Tigre, avec une nombreuse suite de musiciens. Je savais qu'Abassa,

d'une des terrasses de son palais, prêtait une oreille attentive à ce concert dont elle était l'objet. Mes musiciens remplissaient un grand bateau ; pour moi j'étais seul dans une petite barque, ou pour mieux dire, j'étais avec Abassa ; je croyais l'entendre et la voir ; et sans doute je l'entendais. J'imaginais ses sentimens durant cette promenade, qui avait ainsi pour moi une partie du charme qu'un rendez-vous peut avoir pour un amant heureux. Je me rendais chez le Calife chaque jour à la même heure, et cette visite avait acquis pour moi le plus vif intérêt. Aaron ne me recevait qu'en sortant de chez sa sœur ; et j'étais sûr que, sans qu'il pût le soupçonner, il m'apporterait de doux témoignages du souvenir de l'ingénieuse et tendre Abassa. Enfin, tandis que j'étais avec lui, un esclave venait offrir au Calife, de la part de la princesse, une corbeille remplie de fleurs. Aaron recevait l'envoi ; mais je savais que j'étais le seul objet du message. L'amour me fournissait encore des plaisirs plus purs et plus doux. Abassa m'avait honoré du titre glorieux de *bienfaiteur de l'empire*. Il fallait justifier un tel titre ; combien cette idée mêlait de charme à

mes travaux ! Chaque édit bienfaisant était publié dans les rues et dans les cours du palais. J'osais me flatter qu'en entendant ces proclamations, Abassa s'applaudissait en secret de son choix. Elle avait fondé plusieurs asyles d'hospitalité (*) ; je me plaisais à les augmenter, à les enrichir et à les rendre dignes, par leur magnificence et leur utilité, du nom de celle qui les avait établis.

Quatre mois s'étaient écoulés depuis que j'avais vu Abassa ; et nous étions au milieu de l'automne. Un matin le Calife m'envoya chercher ; et lorsque j'entrai chez lui, il vint à moi, me prit sous le bras, et me dit qu'il voulait faire une petite promenade avec moi. Quand nous fûmes hors du palais : Je vais vous faire voir, me dit-il en riant, quelque chose de très-curieux et dont on m'avait fait un mystère ; car je n'en suis instruit que d'hier au soir..... Le ton du Calife devait éloigner toute inquiétude. Cependant, re-

(*) On voit, dans l'histoire des Arabes et des Turcs, que presque toutes les princesses et les sultanes ont employé une partie de leurs trésors à former des établissemens publics de ce genre.

marquant qu'il me conduisait vers la montagne, j'éprouvai une vive émotion; je le priai de s'expliquer. Non, répondit-il, je veux que vous ayez le plaisir de la surprise. Comme il disait ces mots, je jetai les yeux vers la montagne, et j'apperçus, avec un extrême étonnement, un superbe obélisque en marbre blanc, posé à l'endroit même où j'étais venu me jeter aux pieds d'Abassa. En approchant plus près, je vis, à côté du rocher, une grande tente ouverte de notre côté, dans laquelle était un seul siége..... Tout ceci, me dit Aaron, est l'ouvrage de ma sœur; elle a voulu immortaliser la promenade nocturne de sa Nouraha; car elle ne pense pas que jamais femme ait pu tenter une entreprise plus périlleuse et plus hardie que celle de parcourir seule et sans voile, durant la nuit, une montagne escarpée. Abassa a fait faire cet obélisque et cette tente hospitalière pour les voyageurs fatigués, ou pour ceux qui voudront chercher l'*herbe d'or*; et par ses ordres, une multitude d'ouvriers a placé ici, cette nuit, ces glorieux monumens du courage de Nouraha. Après cette explication si touchante pour moi, je remarquai sur

l'obélisque une assez longue inscription. Je voulus m'en approcher; mais le Calife me retenant : Avant de lire cette inscription, me dit-il, je dois vous instruire de quelques petits détails dont je ne vous ai pas fait part dans le temps, parce qu'ils ne pouvaient intéresser que la seule Abassa, de qui je les tiens. Vous saurez donc que Nouraha (sans doute pour se faire valoir auprès d'elle) lui a fait un pompeux récit de ses courses sur la montagne. Nouraha prétend qu'elle a vu briller l'herbe d'or; mais qu'au moment de la saisir, cette plante merveilleuse a soudain disparu. Enfin Nouraha, après un moment de la plus vive joie, a quitté la montagne avec une extrême douleur; elle s'arrêta près de ce rocher et y répandit des larmes. L'inscription, dans un style figuré, rend compte de ces divers évènemens. A présent, vous pourrez la comprendre; lisez-la, et souvenez-vous que c'est Nouraha qui parle. A ces mots, je m'approchai, et je lus des vers arabes, dont voici la traduction littérale :

« Je vins ici le quinze de la lune de » Saphar, guidée par le plus pur de tous » les sentimens. Mon bonheur d'abord » surpassa mon attente; mes yeux ont

j'établis, dans le péristile du temple, une espèce de tronc, sur lequel on lisait une inscription dont voici le sens:

« S'il existe encore des infortunés et » des opprimés sous les lois du plus » juste et du plus généreux de tous les » princes, qu'ils accourent ici déposer » leurs douleurs. On lira leurs plaintes » chaque jour, et ils seront consolés: » car Barmécide veut que désormais » tous ceux qui viendront au pied de » cette montagne, y soient conduits par » l'espoir, et y trouvent le bonheur. »

Les dernières lignes de cette inscription retraçaient ma propre aventure; je me flattai qn'Abassa comprendrait mon intention; en effet, elle ne s'y méprit pas; le Calife me dit qu'elle avait loué cette dernière phrase avec attendrissement. Afin d'achever de rendre ce lieu célèbre, j'instituai une fête publique pour le peuple, le jour de l'anniversaire *de la recherche de l'herbe d'or;* on l'a toujours célébrée, chaque année, jusqu'à l'époque de ma fuite, en mémoire de l'évènement qu'elle consacrait; elle ne commençait que la nuit, et ne finissait que trois heures avant la naissance du jour. Le Calife ne fut point étonné de tout ce que je fis à cet égard; il savait

que par goût je menais un genre de vie simple et même frugal, mais que je mettais la plus grande magnificence dans toutes les choses de bienfaisance et d'utilité publique. Il lui paraissait d'ailleurs fort naturel que, connaissant mieux que personne sa tendresse extrême pour Abassa, et l'ascendant extraordinaire que cette jeune princesse avait sur son esprit, j'eusse saisi avec empressement, une occasion unique de rendre un hommage éclatant à la sœur de mon souverain et de mon bienfaiteur : enfin, on ne doit pas craindre que les princes soient surpris de ce qu'on fait pour eux ; l'attachement le plus passionné, ou la flatterie la plus outrée, ne produiront jamais un acte de dévouement ou de magnificence qui puisse les étonner. Malgré la prodigieuse quantité d'artistes et d'ouvriers que j'employais à la construction de mon temple, cet ouvrage, au bout de cinq mois, n'était pas encore achevé ; à cette époque, la guerre se ralluma ; j'avais, depuis plus de deux ans, mis tous mes soins à prolonger la paix, si nécessaire au bonheur du peuple ; mais, quand je connus que la guerre était inévitable, je désirai la faire ; j'avais un double motif d'aimer la gloire, puisqu'il me sem-

blait qu'elle seule pouvait rapprocher l'effrayante distance qui me séparait d'Abassa. Peu de temps avant d'entrer au ministère, j'avais fait, dans la dernière guerre, une seule campagne sous les yeux du Calife; ce prince, justement célèbre par ses talens militaires, avait jugé les miens d'une manière si favorable, qu'il m'aurait dès-lors élevé aux premiers grades, si les ennemis n'eussent pas accepté la paix aux conditions qu'il lui plut d'imposer. Encouragé par ce souvenir, et sachant que le Calife ne ferait pas la première campagne, j'osai lui demander le commandement de l'armée, et je l'obtins. Cette campagne dura trois mois; elle fut pour nous une suite continuelle de victoires et de triomphes; et ce qui la rendit encore plus glorieuse, c'est que la paix en fut le fruit. Le Calife avait eu des succès trop éclatans et trop multipliés dans ce genre, pour pouvoir les envier dans un autre; il fut au contraire très-flatté qu'un jeune homme de vingt-cinq ans, qu'il avait choisi de préférence à tant de vieux militaires, eût fait une expédition aussi brillante. Mon entrée à Bagdat fu triomphante; le peuple en foule accourut à ma rencontre, et m'escorta jusqu'aux portes

du palais ; les cris d'alégresse de ce peuple sensible m'enivrèrent d'une joie d'autant plus vive, qu'il était impossible qu'Abassa ne les entendît pas ! ..... Oh ! que j'aimais ce peuple, qui me procurait un triomphe si doux, ce peuple dont la reconnaissance illustrait à jamais le nom de Barmécide ! .... Les louanges des poëtes n'immortalisent que leurs propres talens ; les graces des souverains ne donnent qu'une grandeur artificielle qui s'évanouit avec leur faveur ; et ce ne sont que les acclamations du peuple qui font la renommée. Comme je montais les premières marches qui conduisent au palais, j'apperçus le Calife au haut de l'escalier. Il tenait une couronne de laurier, et descendit à ma rencontre. Quand je fus près de lui, je m'arrêtai ; et suivant l'usage oriental, je mis un genou en terre. Voilà, me dit-il, en regardant mon attitude, un hommage rendu à la naissance ; en voici un rendu à l'héroïsme. En disant ces paroles, il posa sur ma tête la couronne de laurier. Le peuple applaudit cette action, avec des transports inexprimables. Le Calife me releva, et me prenant sous le bras, m'emmena dans le palais. Quand nous fûmes dans son

cabinet : Barmécide, me dit-il, je viens de couronner en vous la valeur et les talens militaires ; mais l'innocence et la sensibilité veulent aussi présenter un juste tribut à celui dont les exploits donnent la paix à cet empire. Recevez cette couronne d'olivier, formée par les mains d'Abassa ; elle m'a chargé de l'offrir au *Héros pacificateur.* A ces mots, je me prosternai ; je saisis la main du Calife, et je l'arrosai de larmes..... Il était lui-même profondément ému ; nous gardâmes le silence pendant quelques instans ; ensuite le Calife reprenant la parole : Allez vous reposer, me dit-il ; revenez demain à la même heure..... Demain..... Barmécide, vous connaîtrez toute l'estime et toute l'amitié que j'ai pour vous. Il prononça ces dernières paroles avec un attendrissement qui me pénétra jusqu'au fond du cœur. N'osant le questionner, je sortis comme il l'ordonnait, mais dans un état impossible à décrire. Dans l'ivresse de la gloire et du bonheur, je passai la nuit entière à réfléchir aux dernières paroles du Calife, à son attendrissement, et à cette précieuse couronne d'olivier présentée par lui..... Il devait me donner la plus grande preuve d'*estime et d'amitié*...

J'étais revêtu des plus éminens emplois ; je tenais de lui une fortune immense : que pouvait-il donc faire de plus ? .... Mon cœur osait le prévoir, et ma raison rejetait en vain cette idée : mille souvenirs, mille circonstances, que je me rappelais successivement, affermissaient en moi la plus chère et la plus audacieuse espérance : enfin, je ne doutai point que le Calife n'eût le projet de me donner Abassa pour épouse. Cette pensée m'inspira pour lui une reconnaissance véritablement passionnée ; je me reprochai, avec amertume, l'opinion que j'avais eue de son caractère jusqu'à ce moment ; je m'accusais d'injustice et d'ingratitude ; je ne concevais plus comment j'avais pu juger ainsi un prince qui me paraissait le modèle le plus parfait des amis et des souverains. Je trouvais des excuses à tout ce qui m'avait révolté en lui ; je ne sentais plus que ses grandes qualités et ses bienfaits. Enfin, il me devenait aussi cher que mon amour même. Oh ! si les princes connaissaient tout le parti qu'ils pourraient tirer des hommes qu'ils gouvernent ; s'ils savaient à quel point d'enthousiasme et d'idolâtrie ils pourraient les conduire, peut-être attacheraient-ils plus de prix à ce genre de domination !

Vous imaginez facilement l'ardente impatience avec laquelle j'attendis l'heure du rendez-vous que m'avait donné le Calife. Il me fut impossible de ne pas la devancer; il n'en parut pas surpris; il me fit asseoir près de lui, et me tint ce discours : Vous m'avez rendu de grands services; vos soins et vos travaux m'ont débarrassé du poids des affaires; votre entretien m'a fait goûter les charmes si doux d'une société intime. Ennuyé de la représentation, fatigué de la dissipation et des amusemens bruyans et tumultueux, blasé sur les plaisirs et même sur la gloire, l'amitié est devenue nécessaire à mon bonheur; je n'aime que vous et ma sœur; et depuis longtemps, vous le savez, je gémis de ne pouvoir réunir à la fois, près de moi, deux personnes qui me sont si chères. Abassa ne peut se montrer qu'à mes yeux ou à ceux de son époux; je vous offre sa main, Barmécide, mais à une condition qui, sans doute, vous paraîtra sévère..... Ici le Calife s'arrêta, j'étais si violemment ému, que je craignis de me trahir en lui répondant. Je m'étais promis d'avance, de contenir mes transports, et de ne montrer qu'une respectueuse reconnaissance; ainsi, je

m'inclinai profondément en baissant les yeux, et je gardai le silence. Aaron reprenant la parole : Je vais vous ouvrir mon cœur, me dit-il. Abassa me paraît une personne si accomplie que, si elle n'eût pas été ma sœur, l'hymen l'aurait à jamais unie à mon sort; mais, puisque la plus aimable et la plus belle femme de l'Orient ne peut être l'épouse d'Aaron, nul autre ne doit la posséder. D'ailleurs, je ne puis ni ne dois souffrir que la pureté du sang d'Ali soit souillée par une alliance étrangère; et vous concevez que les neveux de vos frères ne sauraient être les miens (*) (29). Ainsi, je donne à mon ami la main de ma sœur, mais je ne puis accorder à Barmécide les droits d'un époux; j'exige au contraire sa parole la plus sacrée, qu'il ne sera jamais pour Abassa que ce que je suis moi-même, un ami et un frère; et ce n'est qu'à cette condition que je puis former un tel lien. Parlez, Barmécide, me le promettez-vous?.... A cette question, il fallut enfin répondre. Glacé d'étonnement et d'indignation, et cependant, transporté de l'idée que je verrais Abassa

(*) Tout ce discours du Calife est tiré de l'histoire. (*Voyez la note 29, à la fin du volume.*)

sa sœur. Ainsi autorisé par le Calife, j'envoyai chercher des artistes qui passèrent la nuit à faire, sous mes yeux, le dessin d'un superbe temple, sur le frontispice duquel j'écrivis ces mots : *A la reconnaissance.* Le lendemain, suivi d'un nombreux cortége, je me rendis au pied de la montagne, et j'y posai moi-même la première pierre du temple. Ensuite je fus chez le Calife, je lui remis le dessin de ce monument, en le suppliant de l'offrir à la princesse. Cette réponse ne valait pas la lettre qu'elle m'avait écrite sur l'obélisque ; je n'avais pu parler que d'un seul sentiment, et elle avait su les exprimer tous ; mais je tâchai du moins que le temple que je lui consacrais, devînt un des plus beaux monumens de la superbe capitale de ce grand empire. Ce temple, d'une grandeur immense, est intérieurement revêtu de marbre jaune-antique, coupé par des colonnes de prime d'améthiste. En y entrant, le premier objet qui frappe les regards, est une statue de marbre blanc, représentant une femme entièrement voilée, et posée sur un magnifique piédestal orné de bronzes dorés : au pied de la statue, est un autel sur lequel brûlent des parfums renfermés dans une

chaque jour, et que, malgré les caprices d'un tyran, elle serait à moi, j'éprouvais autant d'émotion que de dépit et de surprise, autant de joie que de colère; mais je sus dissimuler tout ce qui se passait au fond de mon cœur. Je promis tout. Le Calife exigea des sermens terribles, je les fis: ensuite il me dit qu'il avait obtenu le consentement de la princesse, et que je l'épouserais publiquement le lendemain, et avec la plus grande pompe. Il finit par me déclarer qu'Abassa, prévenue de ses volontés, les approuvait entièrement; et il ajouta que, malgré sa confiance en ma parole, je ne verrais jamais la princesse qu'en sa présence, et qu'il me surveillerait avec autant de sévérité que de vigilance. Je répondis très-froidement qu'étant entièrement livré aux affaires, l'amour n'égarerait jamais ma raison; que cette passion n'était à mes yeux qu'une faiblesse, et que je m'en garantirais sans effort. Après cette protestation, je me retirai dans un état que je n'entreprendrai point de décrire, mais que vous concevrez facilement.... Mais bientôt, occupé d'une seule idée, je cessai de haïr la tyrannie du Calife, en pensant que, dans quelques heures,

Abassa prononcerait publiquement le sèrment qui devait, pour jamais, unir nos destinées. Le temple que j'avais élevé au pied de la montagne, était enfin achevé; et le lendemain, jour fixé pour mon hymen, était aussi celui de la fête que j'avais instituée dans ce temple. Aussitôt que parut l'aurore, je me revêtis des habits magnifiques que le Calife m'avait envoyés, et je fis porter au sérail les présens que, suivant l'usage, je devais offrir à la princesse. A huit heures, je reçus ordre de me rendre à la mosquée; et à peine y étais-je entré, que la princesse arriva. Elle était voilée, conduite par le Calife, et environnée de toutes ses esclaves; elle n'ôta point son voile; et après la cérémonie, le Calife la reprit par la main, et me dit de le suivre au temple de la montagne, en ajoutant que la fête du peuple ne commençant qu'à la nuit, nous y passerions la journée. Arrivés au temple, les esclaves formèrent autour une enceinte, afin d'empêcher qu'aucun homme en approchât. Nous entrâmes tous les trois dans le temple, le Calife, la princesse et moi; j'éprouvais une si violente palpitation de cœur, qu'il m'aurait été impossible de proférer une seule parole.

Je désirais et je craignais également l'instant où Abassa ôterait son voile, l'instant où je verrais au grand jour ce visage adoré. Je jugeais de son trouble par le mien; je concevais facilement tout ce qu'elle éprouvait, en se retrouvant au pied de cette montagne, et dans ce temple dont elle était la divinité; et moi, je n'imaginais pas comment je pourrais soutenir son premier regard, et comment nous pourrions dérober aux yeux pénétrans d'Aaron, et tant de trouble, et tant d'amour..... Enfin, parvenus à l'extrémité du temple, le Calife se retournant vers sa sœur: Allons, ma chère Abassa, lui dit-il, levez à présent votre voile. A ces mots, la princesse ne répondit rien et resta immobile, et le Calife reprenant la parole: Je conçois, lui dit-il, tout votre embarras, et combien il doit vous paraître étrange de vous montrer sans voile; mais plus vous hésiterez, et plus cette timidité s'accroîtra. Il faut cependant la surmonter; Barmécide est votre époux, et songez qu'il n'a reçu votre main que pour me procurer le bonheur de vous réunir tous deux ici, et pour vous débarrasser de ce voile importun. En parlant ainsi, Aaron voyant qu'Abassa ne

pouvait se résoudre à lui obéir, s'approcha d'elle pour lever son voile. Ce mouvement la fit tressaillir; elle opposa quelque résistance à la volonté du Calife; mais le voile fut enlevé; et parée de tous les dons de la nature et de de tous les charmes de la jeunesse et de la pudeur, Abassa parut à mes yeux. La modeste rougeur de son visage, ses beaux yeux baissés, ses longues paupières noires, mouillées de larmes, dont la couleur, plus foncée que l'ébène, relevait encore le vif incarnat de ses joues, la douceur de sa physionomie, sa fraîcheur, la majesté de sa taille, tout, jusqu'à l'immobilité de son maintien, donnait à toute sa personne quelque chose de si touchant et de si noble, et elle avait, en même temps, un éclat si éblouissant, que le Calife même en fut trop frappé pour pouvoir observer l'impression qu'elle produisait sur moi: mais, tandis que nous la regardions avec une admiration muette, nous la vîmes tout-à-coup pâlir. Au même instant, sa tête se baissa sur son sein; elle tendit la main à son frère, et elle tomba évanouie dans ses bras. Le Calife m'ordonna de sortir, et de lui envoyer les esclaves de la princesse: j'obéis. Éperdu, hors de moi et dévoré d'inquiétudes,

je fus attendre, sous la tente, le moment où je serais rappelé. Je craignais mortellement que cet évanouissement n'eût donné quelques soupçons au Calife; mais, au bout d'une demi-heure, il vint me retrouver, et dissiper toutes mes terreurs. Cette scène a dû vous effrayer, me dit-il, et doit en effet surprendre un Européen; pour moi, je m'attendais bien à quelque chose de semblable. Tel est l'empire de l'habitude; et vous avez vu ce qu'il en coûte à la plus rare beauté de l'Orient, pour ôter le voile qui cachait ses charmes à tous les yeux. Cependant Abassa a repris l'usage de ses sens; elle assure qu'elle saura vaincre sa timidité, et consent à vous revoir. Allons la rejoindre; mais ne la regardez pas, et ne parlez point de ce qui s'est passé. En disant ces mots, le Calife me prit sous le bras, et nous retournâmes dans le temple. La princesse, en nous appercevant, renvoya ses esclaves. Aaron nous fit asseoir, et se plaça entre nous deux, de sorte que je pouvais à peine entrevoir Abassa; mais je ne rencontrai jamais ses regards, même dans le reste de la journée, car ses yeux furent toujours baissés. D'ailleurs, elle prit quelque part à la conversation, et

trouva, plusieurs fois, le moyen de me dire des choses touchantes qui ne pouvaient être entendues que de moi, et dont il était impossible que le Calife pût pénétrer le véritable sens. Nous dînâmes dans le temple, et le Calife se plaça de même à table, entre la princesse et moi. Après le dîner, Aaron proposa une promenade sur la montagne. Abassa reprit son voile; et de cet instant, elle parla avec beaucoup plus d'aisance et de liberté, et elle m'adressa souvent la parole. Au déclin du jour, nous revînmes dans le temple, et nous y restâmes jusqu'à l'heure où le peuple devait s'y rendre pour la fête; alors le Calife prit Abassa par la main et sortit. J'avais fait illuminer la montagne, et placé des musiciens derrière les rochers. Le Calife et la princesse s'arrêtèrent près d'une demi-heure pour jouir de ce spectacle, et pour entendre la musique; ensuite, ils me quittèrent pour retourner au palais. Ce moment fut affreux pour moi. Malgré la contrainte que m'imposait la tyrannie la plus bizarre, le jour qui venait de s'écouler avait été le plus beau de ma vie. Pouvais-je n'être pas heureux, en voyant celle que j'adorais, et dont la figure, le

maintien, les manières avaient pour moi tout l'intérêt de la nouveauté ? en pensant qu'un lien sacré nous unissait, et que du moins je n'aurais jamais la douleur de voir un autre prétendre à sa main ? Mais en me quittant, elle emportait avec elle cet enchantement si doux, causé par sa présence ; je me trouvai seul, mon bonheur ne me parut plus qu'une vaine illusion, et le titre si cher de son époux, qu'une cruelle imposture, qui, loin de satisfaire l'amour, ne pouvait que l'irriter en le désespérant. Trop violemment agité pour goûter le repos, je passai la nuit presqu'entière dans un endroit écarté de la montagne : là, tristement assis sur la pointe d'un rocher, je me livrais aux plus douloureuses réflexions ; j'entendais de loin les cris du peuple, dont la joie, toujours franche et naïve, est si bruyante. J'éprouvais quelque consolation, en pensant que ce peuple, au milieu de sa gaieté, bénissait Barmécide. Plusieurs fois j'entendis les échos de la montagne répéter mon nom ; et je m'écriais : O peuple reconnaissant ! c'est à toi seul qu'il faut consacrer ses travaux ; c'est toi qu'il faut servir et non les despotes insolens et barbares, qui se font

un jeu cruel d'assujettir à leurs caprices les droits les plus sacrés de la nature et de l'amour..... C'est ainsi que j'exhalais un chagrin dont chaque pensée augmentait l'amertume. Cependant cette sombre mélancolie s'évanouit presqu'entièrement, aussitôt que j'apperçus les premiers rayons de l'aurore : ce jour, que je voyais naître avec ravissement, m'annonçait que, dans quelques heures, j'allais revoir Abassa ; et j'oubliai mes peines, pour me livrer à tous les charmes d'une si douce espérance. N'osant montrer trop d'empressement, je ne me rendis chez le Calife qu'à l'heure accoutumée ; j'y trouvai la princesse ; elle rougit en m'appercevant, et garda le silence pendant quelque temps ; mais, se remettant peu-à-peu de son trouble, elle s'enhardit, non-seulement jusqu'à m'adresser la parole, mais jusqu'à lever les yeux sur moi. Ce premier regard, plein de sentiment et de confusion, produisit sur mon cœur un effet inexprimable.... Oh ! quel charme inconcevable la pudeur donne à la beauté, et quelles jouissances pures comme elle ! Quels plaisirs nouveaux elle procure à l'amour ! Elle sait multiplier les faveurs, et répandre un prix inestimable sur ce qu'elle refuse et

sur

sur ce qu'elle craint d'accorder !.....
Ce regard, furtif et timide, me rendit heureux et satisfait pour le reste du jour. Le lendemain, je désirai passionnément qu'Abassa pût se résoudre à fixer ses yeux sur les miens. J'attendis long-temps cette faveur, et je ne l'obtins jamais sans voir les beaux yeux d'Abassa se remplir de larmes, et la plus vive rougeur colorer son visage. Le Calife se plaçait toujours entre nous deux, ce qui nous donnait la facilité de nous regarder sans qu'il pût s'en appercevoir. Aaron aimait la lecture et les vers, il nous en lisait souvent de sa composition. Un jour qu'il s'était engagé dans une longue lecture, je passai une de mes mains derrière son fauteuil; et par un geste suppliant, je conjurai la princesse de me donner la sienne. Je n'oublierai jamais l'expression que prit sa physionomie, dans ce moment : l'amour, le désir, l'embarras, la crainte s'y peignirent avec tant de naïveté et d'énergie, que j'en fus effrayé. Je me hâtai de renoncer à mon dessein; je me levai et je restai debout, en face du Calife, tout le temps de la lecture. Les jours suivans, je vis facilement qu'Abassa remarquait que j'avais l'air triste et rêveur, et je

m'apperçus qu'elle formait le projet de me consoler, en m'accordant d'elle-même ce qu'elle m'avait refusé; mais elle hésita long-temps avant de s'y décider. Enfin, un soir elle avança doucement sa main tremblante; je la saisis avec transport..... Il n'appartient qu'à l'amour vertueux de consacrer à jamais une telle action : combien d'amans ne pourraient concevoir que ce moment fût si délicieux pour moi, qu'il fait époque dans ma vie, et que, depuis, nul autre instant de bonheur n'a pu diminuer le charme du souvenir que j'en conserve! Le Calife, qui m'avait attentivement observé les premiers jours, ne concevait pas le moindre soupçon de notre intelligence; il n'attribuait qu'à l'embarras et à la modestie, les vives émotions que la rougeur d'Abassa manifestait si souvent; et j'avais su lui persuader qu'entièrement dominé par l'ambition et l'amour de la gloire, j'étais inaccessible à toute autre passion. Il le crut; et par un raffinement incompréhensible d'orgueil et de tyrannie, il me sut, en quelque sorte, mauvais gré de n'être pas plus sensible aux charmes de celle qu'il jugeait la femme la plus accomplie de l'univers; il aurait trouvé une sorte

de jouissance à me voir amoureux sans espoir, et je connus qu'il pensait que le sacrifice d'une passion violente aurait pu seul m'acquitter envers lui.

Cette situation durait depuis deux mois, lorsqu'enfin je hasardai d'écrire à la princesse, et de lui remettre mon billet. Elle y répondit; et je ne crois pas avoir jamais plus souffert que le jour où je reçus cette première réponse; car un instant après, le Calife s'engagea dans une lecture qui dura trois mortelles heures. Possesseur de la première lettre d'Abassa, j'aurais donné la moitié de ma vie pour une demi-heure de liberté; mais combien je fus dédommagé de cette affreuse contrainte, lorsqu'il me fut possible de lire cette lettre touchante et passionnée!..... qui exalta tellement mon amour et mon imagination, que le lendemain, dans mon second billet, j'osai demander un rendez-vous. Il fallait mettre dans la confidence Nouraha et Nasuf; mais nous pouvions compter sur la fidélité de ces deux esclaves. Je détaillais tout le plan des précautions qu'il fallait prendre pour faire cette périlleuse démarche. Abassa consentit à tout, et la nuit suivante, au pied de cette montagne consacrée par notre amour, dans

le temple bâti sur le lieu même témoin de nos premiers sermens, je reçus dans mes bras cette épouse adorée.... Abassa trouvant qu'il y aurait moins de danger à nous voir dans le sérail même, et en ayant imaginé tous les moyens, il fut convenu qu'à l'avenir je m'y rendrais la nuit, une ou deux fois chaque mois. Rien ne peut se comparer au bonheur que je goûtai depuis ce premier rendez-vous, pendant près de six mois; les difficultés, le mystère, donnaient à notre union ce charme piquant qui manque ordinairement à l'hymen le plus heureux; enfin, il fallait tout braver, tout risquer pour nous voir en secret; ainsi, le danger même ajoutait à l'amour, le doux sentiment d'une reconnaissance passionnée. Mais que je payai cher cette félicité suprême !.... Abassa portait dans son sein le gage funeste de notre union..... Lorsqu'il ne me fut plus possible d'en douter, concevez, s'il se peut, quel dut être l'excès de mon embarras, de mon trouble et de ma mortelle anxiété. Comment espérer de cacher au Calife un état qu'on ne peut se flatter de dérober aux yeux les moins attentifs!... Occupé nuit et jour de cette seule idée, je n'entrevoyais aucun moyen

de nous soustraire à ce péril pressant. Je connaissais trop l'inflexible orgueil d'Aaron et la férocité de ses premiers mouvemens, pour n'être pas certain qu'en découvrant notre secret, il exercerait sur nous une vengeance aussi barbare qu'insensée. Je frémissais, en pensant que j'entraînerais Abassa dans ma chûte. Je me reprochais, avec désespoir, la passion fatale qui causait sa perte. Oh! combien je maudissais alors le tyran cruel, dont les caprices inhumains, bouleversant les lois éternelles de la raison et de la nature, me ravissaient tout le bonheur attaché aux titres sacrés d'époux et de père, et dans le sein de l'union la plus légitime, me causaient les remords déchirans d'un coupable séducteur!.... Enfin, un évènement aussi heureux pour moi qu'inattendu, vint, pour cette fois, nous tirer de ce profond abîme. Un des princes tributaires du Calife, se révolta. Aaron voulut aller lui-même le soumettre et le punir. Jugez de la joie que me causa cette résolution; car je savais que cette expédition ne pourrait se terminer promptement. Le Calife voulut m'emmener avec lui. Je fus donc forcé de confier mes plus chers intérêts à deux esclaves,

Nasuf et Nouraha ; mais ces esclaves avaient des ames sensibles et reconnaissantes. Je leur laissai les instructions les plus détaillées, et tout fut heureusement exécuté comme je l'avais prescrit. Tandis qu'à la suite du Calife, à trois cents lieues de Bagdat, nous assiégions le prince rebelle dans sa capitale, Abassa devint mère d'un enfant que Nasuf envoya, suivant mes ordres, à la Mecque. Ceux qui le portèrent et celui qui le reçut, ne soupçonnèrent jamais sa naissance (30). Hélas ! ignorant dans quel temps il me serait possible de revoir cet enfant, et me flattant de le conserver, j'avais voulu m'assurer de pouvoir un jour le reconnaître avec certitude. J'avais appris, dans mes voyages, un secret que je communiquai à Nasuf, et avec lequel il peignit, ou pour mieux dire il grava, d'une manière ineffaçable, sur l'épaule droite de cet enfant, une petite couronne d'olivier, semblable, en miniature, à celle que j'avais reçue de sa mère. On ne l'envoya à la Mecque qu'après cette opération, qui réussit parfaitement (*). Je n'entrerai

(*) On sait que les Sauvages possèdent de tout temps ce secret, et peignent ainsi sur leurs corps

point dans le long détail des précautions que j'avais prises pour assurer le secret de l'accouchement d'Abassa ; je me contenterai de vous dire qu'elles furent si bien combinées, que ce mystère fut toujours ignoré. Je reçus, à l'armée, les nouvelles de cet heureux évènement ; et trois mois après, le Calife victorieux revint à Bagdat. Avec quelle joie et quel profond attendrissement je revis Abassa !..... Mais l'affreux danger qu'elle avait couru, les mortelles inquiétudes que nous avions éprouvées, me firent prendre la résolution de renoncer au bonheur de la voir en secret : l'amour, qui s'était révolté contre les défenses d'un tyran, pouvait seul se sacrifier ainsi lui-même. J'aurais tout bravé pour moi ; mais ce douloureux devoir m'était imposé par l'intérêt si cher d'Abassa, et celui des deux fidelles esclaves, dont chacun de nos rendez-vous exposerait l'existence. Abassa, pénétrée des mêmes sentimens, acheva de m'affermir dans ma résolution. Je la revis une seule fois la nuit, pour jurer

---

des plantes, des fleurs, des serpens, etc. que cette peinture dure toute la vie, et que rien n'en peut effacer le dessin et les couleurs.

à ses pieds de ne plus la revoir..... Avec quelle rapidité cette nuit s'écoula ! ..... Avec quelle amertume j'en goûtai la félicité ! .... Situation violente et bizarre, où l'amour, à la fois heureux et désespéré, ne se livrait qu'en gémissant aux plus doux transports, et trouvait la cause de ses tourmens et la mesure de ses regrets dans l'excès même de son bonheur ! ..... Cette entrevue fut en effet la dernière..... Depuis cette époque, je n'ai revu mon épouse, durant sept années entières, qu'en présence du tyran..... Nous nous écrivions tous les jours ; et pendant les deux premières années, le soin de donner à Abassa des nouvelles de son fils, ajoutait un intérêt de plus à notre correspondance. Cet enfant, toujours à la Mecque, était élevé dans l'obscurité, chez un homme qui le croyait le neveu de Nasuf. Non-seulement je paraissais n'avoir nul rapport avec Nasuf ; mais, par un excès de précaution, nous étions convenus que Nasuf aurait l'air mécontent de moi. Il me demanda publiquement une grace que je lui refusai sèchement ; et il s'en plaignit au Calife, en ajoutant que je le haïssais, et que j'avais même prévenu la princesse contre

lui. Le Calife, qui estimait son zèle et sa fidélité, nous en parla. Nous répondîmes légèrement; et le Calife, pour terminer cette petite discussion domestique, attacha Nasuf à sa personne, et donna un autre chef d'esclaves à sa sœur. Nasuf affecta de triompher avec insolence; je montrai beaucoup de dédain pour lui; le Calife jouissait, en secret, de voir son esclave oser braver son favori. Les princes ont une infinité de plaisirs de ce genre, qu'on ne peut deviner qu'en vivant avec eux, et dont le vulgaire n'a pas même l'idée. Au reste, Aaron fut bien persuadé que Nasuf me détestait, et que j'étais violemment piqué de son audace. Cette erreur m'ôtait toute crainte à l'égard de mon fils, dans le cas où le Calife découvrirait, par hasard, que Nasuf faisait élever un enfant à la Mecque; j'étais certain qu'alors il croirait, sans examen, que cet enfant était en effet le neveu de Nasuf, et qu'il ne ferait aucun rapprochement dangereux pour nous. Cependant j'avais le plus vif désir de voir enfin cet enfant qui m'était si cher. Nasuf opposait une résistance opiniâtre à ce désir; mais au bout de deux ans, je lui déclarai que je voulais abso-

lument aller à la Mecque, dans quatre mois. Nasuf concerta avec moi les moyens de faire ce voyage, et de voir mon fils, sans exciter de soupçons; mais, hélas! au bout de deux mois, il vint m'annoncer que cet enfant, objet d'une si douce espérance et d'une si tendre affection, avait été attaqué d'une maladie contagieuse, et qu'il n'existait plus..... Je fus profondément affligé de cette perte, que notre situation rendait irréparable; je n'avais d'autre consolation, dans la contrainte affreuse qui nous était imposée, que de penser qu'il me restait du moins un gage de notre union. Nasuf me proposa de cacher ce malheur à la princesse; il me représenta qu'elle n'aurait jamais la force de dissimuler sa douleur, qu'elle y succomberait peut-être, et que, ne devant jamais voir cet enfant, il était facile de l'abuser à cet égard, et de lui laisser à jamais une erreur si nécessaire à son repos. Je cédai d'autant plus facilement à ces raisons, qu'il me semblait qu'elle devait m'aimer moins, en apprenant que ce lien si cher qui nous unissait, était brisé. Ainsi, elle a toujours ignoré ce funeste évènement. Mais combien ses lettres devinrent dé-

chirantes pour moi ! Elle m'y parlait sans cesse de son fils ; chaque instant semblait ajouter à son amour pour lui : j'étais forcé de répondre ; et en pleurant la mort de mon fils, il fallait, tous les jours, écrire de longs détails sur son éducation, ses progrès et sa santé. Ainsi le temps, qui ne guérit les peines du cœur que par l'oubli qu'il amène nécessairement, ne pouvait produire un tel effet sur moi. Cependant je trouvai des distractions et des consolations dans la vive et constante tendresse d'Abassa. Le Calife, parfaitement convaincu que nous n'avions l'un pour l'autre que de l'estime et de la confiance, ne nous surveillait plus, et nous laissait infiniment plus de liberté. Je pouvais me placer près d'elle, lui parler avec le ton de l'amitié, sans qu'il en prît d'ombrage. Souvent nous allions nous promener tous les trois ensemble. La princesse se mettait entre son frère et moi, et s'appuyait sur mon bras ; quelquefois le Calife, ayant quelques ordres à donner, nous laissait seuls ensemble, pendant quelques minutes. Combien ces momens étaient précieux ! quel enchantement ils répandaient sur le reste de la journée ! quel doux souvenir ils nous

laissaient ! . . . . . Les devoirs de ma place remplissaient tous les momens où j'étais séparé d'Abassa. Je sentais vivement la gloire et le bonheur de rendre tout un peuple heureux, d'avoir ranimé son industrie, assuré la paix, et fait fleurir le commerce et les arts. Entouré de savans, d'artistes et de gens de lettres, vivant avec mes frères dans la plus intime union, je goûtais toutes les douceurs que l'amitié et la société peuvent offrir. Tous mes frères étaient mariés; au sein d'une famille nombreuse et chérie, je ne pouvais me croire expatrié. Je voyais croître les enfans de mes frères, et leur existence me dédommageait de la perte du mien. Dans cet endroit du récit de Barmécide, Isambard observa qu'il était onze heures; on se sépara, en convenant de se rassembler le lendemain matin, pour entendre, avant de se quitter, la fin de l'histoire de Barmécide.

CHAPITRE XVII.

Le ressentiment d'un despote.

Sa haine va toujours plus loin que son amour.
Mithridate de RACINE.

. . . . . Quelquefois à la cour
Le prix d'un long service est perdu dans un jour :
C'est là que la faveur, toujours trop recherchée,
N'est qu'un piége funeste où la mort est cachée.
Les Barmécides, tragédie de M. DE LA HARPE.

LES chevaliers s'étant rassemblés à neuf heures du matin dans la chambre de Barmécide, cet illustre proscrit reprit ainsi sa narration : Depuis la mort de mon fils, jusqu'à l'époque de l'affreuse catastrophe qui termine mon histoire, ma vie n'offre aucun évènement particulier; elle fut uniformément, dans cet espace de cinq années, telle que je viens de la dépeindre. Enfin, la fortune qui avait tout fait pour moi, non-seulement détruisit son ouvrage en quelques instans, mais elle voulut que l'excès de mon malheur fût encore plus

étonnant que ne l'avait été l'éclat de ma prospérité. J'avais trente-quatre ans ; j'étais, depuis près de douze ans, premier ministre du plus puissant prince de l'Asie ; j'avais toujours joui près de lui d'une faveur constante, que nul concurrent n'avait même essayé d'affaiblir : cependant, depuis plusieurs années, je remarquais que le Calife ne m'aimait plus, c'est-à-dire, qu'il ne se faisait plus l'illusion de se le persuader ; l'amitié des princes n'est que dans leur tête, elle est beaucoup plus fragile que l'amour ; il leur faut pour l'entretenir, ou l'attrait de la nouveauté, ou le plaisir d'accorder à l'objet qui l'inspire, des graces éclatantes ; ils jouissent alors de son étonnement, de celui du public, et même de l'envie de ses rivaux ; ils croient à la reconnaissance tant qu'ils donnent, et n'y croient plus lorsqu'ils n'ont plus rien à donner. J'étais grand visir et beau-frère du Calife ; il aurait pu tout faire pour mon bonheur, mais il ne pouvait ajouter à ma fortune ; d'ailleurs, j'ose dire que l'élévation où je me trouvais, n'était pas entièrement son ouvrage ; je ne devais ma réputation et l'amour public, qu'à mes travaux et à ma conduite. Aaron

n'est point envieux ; l'orgueil, autant que la grandeur d'ame, le préserve d'un vice si bas; mais ce même orgueil s'irritait en songeant que je pouvais me flatter de posséder quelques avantages indépendans de sa faveur; il trouvait bon que d'autres le pensassent, c'était honorer son choix, mais il aurait voulu m'ôter cette opinion ; lui, qui jadis m'avait comblé d'éloges si flatteurs, n'avait plus, depuis long-temps, d'autre désir que celui d'humilier mon amour-propre, de me rappeler le point d'où j'étais parti, et de me faire sentir ma dépendance. Je supportais tous ces petits dégoûts avec une indifférence qui ne pouvait qu'augmenter le dépit secret d'Aaron ; il savait le dissimuler, mais la sècheresse de ses entretiens, et surtout son embarras lorsque nous étions tête-à-tête (avant-coureur le plus certain de la disgrace des princes), tout me montrait combien il était changé pour moi. J'avais toujours conservé la douce habitude d'écrire tous les jours à la princesse; elle m'avait promis de brûler toutes mes lettres, mais ne pouvant se résoudre à faire ce sacrifice, elle les confiait toutes à Nouraha, qui les déposait hors de l'appartement d'A-

bassa, dans un lieu qui n'était connu que d'elle et de sa maîtresse ; Abassa, chaque soir, lui donnait la lettre du jour, avec ordre d'aller l'enfermer avec les autres avant de se coucher. Nouraha, malade depuis quelques jours, se trouvant un soir plus souffrante qu'à l'ordinaire, oublia de serrer la lettre que la princesse lui avait remise, elle la laissa dans ses poches, et se mit au lit. Une jeune esclave subalterne couchait dans sa chambre, et fut réveillée vers le milieu de la nuit, par un cri douloureux de Nouraha ; la jeune esclave se leva, prit une lumière, et s'approchant de Nouraha, elle vit que, frappée d'une apoplexie foudroyante, elle venait de rendre le dernier soupir. Aussitôt l'esclave, (sans doute avec l'intention de chercher des clefs, afin de voler Nouraha, comblée des dons de la princesse) fouilla dans ses poches, et y trouva une lettre qui ne renfermait rien qui pût compromettre Nasuf, mais qui contenait toutes les preuves de notre intelligence, et des détails sur mon fils, comme s'il eût existé. La vile esclave lut cette lettre ; elle savait, comme tout le monde, que le Calife, en me donnant Abassa pour épouse,

n'avait prétendu m'accorder que l'honneur de recevoir sa main ; elle pensa que la plus noire des trahisons pourrait faire sa fortune, et d'après cette idée, aussitôt que le jour parut, elle s'échappa du sérail sans annoncer la mort de Noûraha, et elle fut porter ma lettre au Calife. En sortant de sa chambre elle rencontra Nasuf, et le croyant mon ennemi et celui de la princesse, elle se vanta de l'action qu'elle venait de commettre, et fit le détail de ce que contenait la lettre. Nasuf voyant qu'il n'était ni nommé ni indiqué, forma dans l'instant le plan qu'il exécuta avec tant de courage. Le Calife avait ordonné à l'esclave de rester dans la chambre voisine, et Nasuf attendait en frémissant le résultat des réflexions d'Aaron. Il était bien certain que cet impérieux despote méditait une vengeance terrible; mais qui pouvait prévoir l'atrocité de sa barbarie!..... Enfin, au bout d'un demi-quart-d'heure, Nasuf, appelé par le tyran, entra dans son cabinet, et fut saisi d'effroi en voyant sa pâleur et son air sinistre. Nasuf, dit Aaron, je suis trahi! Oui, seigneur, je le sais, répondit Nasuf; l'esclave fidelle qui a dénoncé les deux coupables, vient de

me parler ; depuis long-temps j'avais des soupçons vagues à cet égard ; la princesse et Barmécide craignaient ma vigilance ; et voilà, seigneur, la véritable cause de la haine qu'ils me portent. Nasuf, reprit Aaron, puis-je compter sur ta fidélité ? — Ordonnez, seigneur. — Eh bien ! que l'indigne Abassa soit plongée dans le fond d'un cachot pour le reste de ses jours, et que tout ce qui porte l'odieux nom de Barmécide disparaisse de la terre, qu'ils soient tous immolés dans une heure (31). Nasuf, dissimulant l'horreur dont il était pénétré, parut partager la fureur du tyran ; mais il représenta qu'il lui paraissait plus prudent que tous ces meurtres fussent commis à-la-fois, et il demanda à n'être chargé que du mien, et de conduire la princesse en prison ; Aaron y consentit. Alors, ce vertueux esclave se rendit chez Abassa, l'instruisit de tout, lui promit de me sauver, de la tirer elle-même de sa prison sous peu de temps, et de fuir avec elle. Il s'empara de toutes mes lettres, les brûla, et conduisit la malheureuse Abassa dans l'affreux donjon que le tyran avait indiqué. Après avoir reçu d'elle un billet pour moi, il vint dans ma maison,

car, durant l'été, je ne demeurais pas au palais, et j'habitais une maison sur le bord du Tigre. J'avais passé cette nuit funeste sans me coucher; Aaron m'avait chargé, la veille au soir, de tant d'affaires, qu'elles n'étaient pas encore terminées. Je travaillais pour le barbare, lorsque Nasuf entra dans ma chambre. Généreux Barmécide, me dit-il, armez-vous de tout votre courage, et lisez ce billet. A ces mots, je pris l'écrit qu'il me présentait, et j'y lus ces terribles paroles : « Oh! pourras-tu par-» donner ta malheureuse épouse? tout » est découvert; mon funeste amour » t'a perdu, ta tête est proscrite, on » égorge tes frères et ta famille entière, » et c'est du fond d'un cachot que je » t'écris!.... Nasuf veut te sauver, » et promet de nous réunir.... Ah! » prends pitié d'Abassa, et si tu n'es » pas plus inflexible que l'auteur de » nos maux, fuis, cher époux, et laisse-» toi guider par Nasuf..... »

O mes frères! m'écriai-je, quoi! dans cet instant, ils succombent sous le fer des meurtriers!..... Les momens nous sont chers, interrompit Nasuf, suivez-moi, seigneur. — Qui, moi! fuir comme un vil criminel, lorsqu'on

assassine mes frères ! Ah ! je vois couler leur sang, j'entends leurs cris lamentables, et ceux de leurs enfans, de leurs épouses..... Non, je veux périr ou les venger.... En disant ces paroles, je me jette sur mon épée, et je m'avance vers la porte..... Nasuf se précipitant sur moi, et m'arrêtant : Où courez-vous ? dit-il ; vos frères n'existent plus, c'en est fait ; mais Abassa respire, et vous allez causer sa mort..... — Je veux poignarder le tyran, je dois venger mes frères .... Ingrat, s'écria Nasuf, ne devez-vous rien à la princesse malheureuse que vous avez séduite ? ne me devez-vous rien à moi, qui m'expose à la mort pour vous sauver ? Ces paroles mè firent tressaillir, je restai immobile, et Nasuf me prenant par le bras, m'entraîna... Je me laissai conduire.... Connaissant parfaitement ma maison, il me fit passer par une porte de derrière qui conduisait dans une cour, au bout de laquelle était une cave ; Nasuf avait les clefs de la porte de la cour et de la cave, car c'était par cette porte qui s'ouvrait sur la campagne, qu'il venait la nuit me voir en secret, lorsqu'il avait quelque chose de particulier à me

dire ; et afin de n'être point entendus, nous descendions dans la cour où mes domestiques n'entraient jamais, et j'entretenais Nasuf dans cette cave. Il en ouvrit la porte, et m'y faisant entrer : Promettez-moi, dit-il, au nom de l'honneur et de la reconnaissance, de respecter vos jours, et de m'attendre ici jusqu'à ce que je vienne vous chercher ; et moi, je vous promets de sauver Abassa, de la tirer de prison, et de la conduire en Europe. A ce discours, je fis en gémissant, le serment qu'il exigeait ; alors il me quitta, referma la porte sur moi, et je me trouvai seul au milieu de ce souterrain, et dans une obscurité profonde. Pour la première fois de ma vie, je connus la terreur. Mon imagination, frappée du massacre de mes frères, me représenta si vivement cet horrible tableau, que la réalité n'aurait pu me causer une douleur et une pitié plus déchirantes.... Je les voyais privés de la vie, percés de coups, étendus sur le plancher avec leurs épouses et leurs enfans égorgés dans leurs bras ; je voyais leurs visages défigurés, mais conservant encore l'expression du désespoir et de l'effroi !.... Il me semblait que j'étais entouré de

ces funestes objets ; une sueur froide inondait tout mon corps, et ne pouvant rester en place, malgré les épaisses ténèbres qui m'environnaient, j'errais dans cette cave immense, avec un tel égarement, que si je rencontrais quelque obstacle dans ma marche, ou si je passais sur une élévation de terrain, je reculais en frémissant, mes cheveux se hérissaient sur ma tête, comme si j'eusse foulé aux pieds les cadavres sanglans de mes malheureux frères. Tous ces premiers momens d'un si juste désespoir, furent entièrement donnés à la nature. Tranquille sur les jours d'Abassa, l'amour, concentré dans mon cœur, semblait en être effacé ; l'image affreuse de ma famille entière, impitoyablement massacrée, anéantissait en moi toute autre idée : d'ailleurs, mon amour, cause fatale de cet horrible désastre, n'était plus qu'un crime à mes yeux, et s'il se fût alors offert à mon esprit, j'en eusse écarté le souvenir, comme on repousse un remords accablant. Enfin, je ne voyais que mes frères assassinés, et le désir même de la vengeance m'occupait moins que ma douleur. Cependant, au bout de quatre ou cinq heures, ne voyant point re-

venir Nasuf, un soupçon affreux vint produire en moi d'autres pensées et de nouveaux sentimens; j'imaginai que Nasuf me trahissait, et que, complice du tyran, il ne m'avait conduit dans cette cave que pour m'y laisser à jamais enseveli; je n'en avais pas la clef sur moi, j'étais enfermé; je me rappelai que Nasuf s'était saisi de mon épée, et me retraçant quelques autres circonstances, je ne doutai point de sa perfidie. Douze ans de discrétion et de dévouement, auraient dû mettre Nasuf à l'abri de cet horrible soupçon; mais le péril et la crainte enfantent toujours la défiance, c'est le juste supplice des tyrans, et c'est le plus grand tourment des infortunés! J'oubliai donc tous les services de Nasuf, pour ne réfléchir qu'à ma situation actuelle; il me paraissait hors de toute vraisemblance que Nasuf pût avoir la possibilité de revenir dans ma maison me rendre la liberté, et qu'il persuadât au Calife qu'il m'avait assassiné, tandis, qu'au contraire, tout semblait me prouver qu'il agissait de concert avec mon implacable oppresseur. La haine et la cruauté d'Aaron, avaient dû me destiner ce genre de mort, qui donnait l'assurance d'une si longue ago-

nie, et la lâcheté d'un assassin avait dû préférer la trahison à tout autre moyen. Frappé de ces réflexions, je vis la mort inévitable, je la vis obscure et terrible, et je l'envisageai avec horreur. Alors, ma pitié se portant sur moi-même, me ramena vers l'objet des plus tendres sentimens de mon cœur; alors, je pensai qu'Abassa ne pourrait me survivre; je me la représentai baignée de larmes et mourante au fond d'un cachot, et je tombai dans un accablement stupide; je n'en sortis que par les plus violens transports de rage et de fureur, et j'éprouvai tous les tourmens que peuvent causer une haine impuissante, et le désir effréné de la vengeance. Oh! combien je payai chèrement, durant cette effroyable journée, treize ans de gloire et de bonheur!.... J'aurais succombé à cet état inexprimable, si l'espérance, qui se trouve encore au centre même du plus profond abîme, n'eût tout-à-coup relevé mon courage. En cherchant à me représenter l'effet que produirait sur le peuple la nouvelle de ma mort, j'imaginai qu'un tel évènement pourrait exciter une révolte; plus j'y pensai et plus je me le persuadai; bientôt je n'en doutai plus,

je

je vis le tyran renversé de son trône, je vis Abassa délivrée, et je conçus même le fol espoir que le peuple viendrait me tirer de ma prison. Enfin, sur le soir, j'entends marcher, la porte de la cave s'ouvre, et je vois paraître Nasuf; il s'offrit à mes yeux sous le plus étrange aspect; une pâleur effrayante défigurait ses traits, ses habits étaient déchirés et ensanglantés; d'une main, il tenait un flambeau, et de l'autre une épée..... Cependant, son maintien, sa démarche, l'expression de sa physionomie, affaiblissaient malgré moi tous les noirs soupçons que j'avais conçus; je l'attendais en silence, il s'avança près de moi, et me remettant mon épée : Venez, me dit-il, tout est prêt pour votre fuite, et je vous accompagnerai jusqu'à la naissance du jour. A ces mots, il ne resta plus dans mon cœur que le remords cruel de mon injuste défiance; je me jetai dans les bras de ce généreux esclave, le seul ami et l'unique défenseur que la fortune m'eût laissé.... Ne perdons point de temps, me dit-il, hâtons-nous de quitter ce dangereux séjour. En disant ces paroles, il jeta sur mes épaules un grand manteau, il me prit par la

main, et nous sortîmes; nous trouvâmes mes deux chevaux à la porte de la cour, nous montâmes à cheval, et Nasuf passant devant moi, me dit de le suivre, en me recommandant de garder un profond silence, jusqu'au moment où nous serions en pleine campagne. Le ciel était obscur; cependant, de temps en temps, la lune se montrant à travers les nuages, répandait par intervalles assez de clarté pour pouvoir distinguer les objets. Nous côtoyâmes d'abord les murs de Bagdat; je frémis en appercevant les tours du palais du tyran, et détournant les yeux, mes regards tombèrent sur le toit de la mosquée où j'avais reçu la main d'Abassa; à cette vue, un déluge de pleurs inonda mon visage..... Un instant après, nous passâmes devant la porte par laquelle, huit ans auparavant, j'étais entré triomphant dans Bagdat; je sentis mon cœur se briser!... Chaque pas me retraçait ma gloire passée, et l'image d'un bonheur détruit sans retour; et cependant, en perdant de vue ces objets déchirans, en songeant que je ne les reverrais jamais, je tombai dans une espèce d'anéantissement plus douloureux encore que les regrets

que je venais d'éprouver. Je suivais tristement Nasuf sur les bords du Tigre, quand, tout-à-coup, un bruit sourd et confus frappa mon oreille, et je distinguai dans le lointain, des cris plaintifs et de longs gémissemens..... Emu jusqu'au fond des entrailles, je levai les yeux, et j'apperçus en face de nous, sur la rive opposée, cette montagne sacrée pour moi, et le sommet du temple..... Je vis avec surprise que le temple était éclairé, et qu'une multitude innombrable couvrait presqu'entièrement la montagne.... Arrêtons-nous un moment, dit Nasuf, et malgré la tyrannie et la proscription, recueillez un dernier hommage, plus touchant que tous ceux que vous avez reçus dans la prospérité. Sachez, continua-t-il, que depuis ce matin, c'est-à-dire, depuis l'instant où le bruit de votre mort s'est répandu, tous vos sincères admirateurs, tous vos véritables amis, sont successivement accourus sur cette montagne. Là, dans le temple que vous avez élevé, autour de cette table sur laquelle l'indigent et l'opprimé déposèrent des plaintes que vous ne repoussâtes jamais, ils déplorent votre perte..... Ce ne sont point, ô Bar-

mécide! les grands qui vous donnaient des fêtes et de magnifiques festins, ce ne sont point les hommes que vous avez revêtus d'emplois considérables, et dont vous avez fait la fortune; les plus fidelles de ceux-là se cachent et se taisent, les autres sollicitent déjà votre dépouille; mais, ces gémissemens que vous entendez, s'élèvent jusqu'au pied du trône de l'éternel, ils partent du cœur, ils viennent de l'orphelin qui retrouvait un père en vous, de la veuve opprimée que vous avez secourue, du vieillard dont vous avez pris soin, de l'ouvrier, de l'artisan dont vous encouragiez l'industrie, de l'artiste et des gens de lettres qui vous devaient leurs talens et leur gloire!.... Enfin, dans ce temple, dont la reconnaissance publique vous fait le Dieu, depuis votre chûte, et sous les yeux du tyran, l'éloquence et la poésie célèbrent vos vertus, et le peuple vous pleure!... (32). O Nasuf! m'écriai-je, si ce peuple reconnaissant revoyait Barmécide, s'il entendait sa voix implorant la vengeance..... Vain espoir, interrompit Nasuf; le Calife n'a pas osé défendre, dans ces premiers momens, cette espèce de deuil public, mais il a garni de trou-

pes toute la montagne, sous prétexte d'y maintenir le bon ordre. Que pourrait, contre une multitude de soldats, un peuple sans armes, et composé en grande partie, de vieillards, de femmes et d'enfans?... A ces mots, je poussai un profond soupir, et me retournant vers la montagne, je contemplai en silence le spectacle qu'elle m'offrait; je goûtais avec transport, le bonheur d'inspirer de tels regrets; mais, plus j'en étais pénétré, plus je sentais vivement le revers affreux qui m'arrachait à cette nation chérie. Infortunés! m'écriai-je, ô vous tous que je portais dans mon cœur! vous pleurez ma mort, et ce n'est point une illusion qui vous afflige; oui, Barmécide en effet a cessé d'exister..... Il ne peut rien désormais pour votre bonheur.... Barmécide n'est plus.... Je n'en pus dire davantage; mes pleurs me coupèrent la parole, et je suivis Nasuf qui se remettait en marche; je tournais la tête vers l'Orient, afin de porter mes regards sur la montagne aussi long-temps qu'il me serait possible; et lorsque je vis qu'elle allait disparaître, et pour jamais, à mes yeux, mon cœur se déchira, j'élevai mes bras vers elle en gémissant. Il me sembla

que je disais un éternel adieu au bonheur et à la gloire.....

Nous marchâmes toute la nuit; durant ce temps, Nasuf me conta tous les détails que je vous ai rapportés; ensuite il m'apprit comment il avait achevé d'abuser le tyran. En entrant chez moi, la première fois, il avait, de concert avec le Calife, fait cacher autour de ma maison, une troupe de satellites armés, qui devaient paraître à un signal convenu. Nasuf avait persuadé au Calife, qu'il était important que le peuple ne fût instruit de cette révolution qu'en apprenant ma mort. Aaron sentit que le peuple aurait beaucoup plus d'énergie pour me défendre que pour me venger; ainsi il approuva cette mesure. Nasuf m'ayant enfermé dans une cave, revint dans mon appartement, et là cet homme intrépide, ce héros de l'attachement et de la fidélité, prit son poignard, et se fit une large blessure au bras gauche; alors, il inonda de son sang généreux ma chambre, mon lit, mes habits et ses propres vêtemens, et il jeta dans le Tigre, qui coulait sous ma fenêtre, un large manteau teint de sang; ensuite il donna le signal; la troupe d'assassins

fondit dans la maison, et tous mes domestiques furent arrêtés. Nasuf fit entrer dans ma chambre ces satellites; il leur dit qu'il m'avait trouvé dans mon lit, qu'après m'avoir porté plusieurs coups, je m'étais élancé dans la chambre en m'enveloppant dans mon manteau; qu'une fois lui ayant arraché son poignard, je l'avais blessé; mais qu'enfin il m'avait tué près de la fenêtre, et qu'il avait jeté mon corps dans le Tigre, afin que le peuple n'imaginât pas de me rendre les derniers devoirs, et il montra mon manteau ensanglanté qui flottait encore sur les ondes. Nasuf ordonna à la troupe armée, de faire sortir tous mes domestiques de la maison; enfin, il en prit les clefs, et se rendit au palais; sa pâleur extrême et ses habits ensanglantés, donnèrent à son récit d'autant plus de vraisemblance, qu'à la fin de sa narration, tirant adroitement, sans qu'Aaron s'en apperçût, le mouchoir qui liait son bras, sa blessure se r'ouvrit, et le Calife vit couler son sang..... Ainsi, il ne douta ni des efforts que j'avais faits pour me défendre, ni de ma mort. Afin de s'assurer mieux de l'obéissance de Nasuf, il lui avait donné ma maison et tout ce qu'elle conte-

deux ans que je suis en Europe ; j'ai long-temps conservé l'espoir que Nasuf pourrait exécuter ses promesses ; mais depuis le retour de l'émissaire de Gérold, l'espérance est presqu'entièrement éteinte dans mon cœur ; cet émissaire, qui a vu la cour de Bagdat, nous a dit que la nation pleurait toujours Barmécide ; que l'on ignorait le destin de la princesse ; que les uns disaient qu'elle avait succombé à ses peines, que d'autres assuraient qu'elle avait passé secrètement en Europe ; que Nasuf, tout puissant auprès d'Aaron, jouissait d'une fortune immense, et que, renfermé dans le palais, il ne quittait jamais le Calife. Je ne sentis que trop, d'après ce rapport, que Nasuf, satisfait d'avoir été mon libérateur, ne pouvait se résoudre à me sacrifier et sa fortune et sa patrie : je n'ai pas le droit de m'en plaindre, mais cet oubli de ses promesses me condamne à une éternelle obscurité..... Je lui dois la vie, et je ne pourrais reprendre mon nom, sans l'exposer à toute la vengeance du tyran. Enfin, mes craintes et mon incertitude sur la destinée d'Abassa, achèvent de combler mes malheurs !..... Me flattant qu'en effet elle est en Europe,

et que Nasuf, ou par oubli, ou dans la crainte peut-être de notre réunion, ne lui a pas dit de se rendre dans les états du comte de Bavière; je voyage depuis un an, je tâche de découvrir ses traces, avec un léger espoir que chaque jour affaiblit encore : mais la chercher, est la seule ombre de bonheur qui me reste, et c'est à cette occupation si chère, que se rapporte ma devise, qui fait en même-temps allusion à *l'herbe d'or*, qu'Abassa fit chercher pour me sauver la vie. Ainsi, vous devez concevoir à présent les raisons qui m'attachent au parti de Gérold; fugitif et proscrit, j'ai trouvé en lui, non-seulement mon véritable souverain, mais un bienfaiteur et un ami; lié par la reconnaissance et par la plus tendre amitié, engagé même par la confidence de mon secret, je suis forcé de combattre pour une cause qui me paraît injuste. Mais j'ose me flatter que ma présence ici ne sera pas inutile; Gérold m'a fait admettre dans le conseil des princes confédérés; j'y pourrai faire entendre ma voix, et je me console de la nécessité qui m'oblige à prendre les armes, par l'espoir de décider Gérold et les autres chefs à faire la paix.

CHAPITRE XVIII.

Trouble imprévu.

Che incanto è la bellezza
Ornata di virtu !

MÉTASTASE.

What's female beauty, but an air divine,
Thro' wich the mind's all gentle graces shine.
They like the sun irradiate all bettween
The body charms, because the soul is seen.

YOUNG.

QUAND Barmécide eut terminé son récit, ses deux amis lui exprimèrent toute leur reconnaissance et leur sensibilité, et restèrent encore avec lui plus d'une heure. Enfin, après lui avoir fait les plus tendres adieux, ils prirent congé du sage Théobald, et partirent aussitôt pour se rendre à la cour de la duchesse de Clèves (33). Durant le chemin, Olivier parla beaucoup de Barmécide; il trouvait que l'infortune de cet illustre proscrit ne pouvait se com-

elle rentra dans le palais. Isambard qui, depuis quelques minutes, ne pensait plus qu'à son infortuné frère d'armes, lui donna le bras à son tour; Olivier, rassemblant toutes ses forces, reprit un maintien plus serein, et monta l'escalier; ils trouvèrent Lancelot et Angilbert dans le vestibule, qui vinrent les embrasser, et Lancelot s'adressant aux deux amis : Vous avez vu la princesse, leur dit-il, n'avez-vous pas été frappés de son étonnante ressemblance avec la malheureuse fille de Vitikind? je me suis bien reproché, poursuivit-il, de n'en avoir pas prévenu Olivier, auquel cette ressemblance a dû rappeler le souvenir douloureux d'une scène si tragique; j'y pensai durant notre entretien, mais ne voulant pas entrer dans ce détail en présence d'un chevalier étranger, je me promis de vous le dire en particulier en m'en allant, et je l'oubliai. A ces mots, Olivier balbutia quelques paroles entre-coupées, qu'Isambard se pressa d'interrompre, en disant qu'il avait éprouvé lui-même autant d'émotion que d'attendrissement. Cependant, reprit Angilbert, ce n'est point une de ces ressemblances miraculeuses dont on trouve tant d'exemples dans

les romans; en examinant Béatrix, vous verrez, entre elle et Célanire, de très-grandes différences : Béatrix n'est pas blonde, elle a les cheveux châtains et les yeux bruns ; ses sourcils sont infiniment plus noirs et plus prolongés, que ceux de Célanire ; sa bouche est moins petite, ses longues paupières noires font paraître ses yeux plus grands, et son nez, quoique de la même forme, est encore plus délicat ; mais cette même blancheur d'un éclat éblouissant, le même regard, la même expression de candeur et de sensibilité, un son de voix absolument semblable, la même taille, un rapport inconcevable dans les manières, le maintien, la démarche, toutes ces choses produisent une ressemblance d'une frappante illusion, et qui cent fois par jour vous attendrira en vous retraçant la plus belle et la plus intéressante personne que nous ayons vue à la cour de Charlemagne. Cet entretien fut interrompu par Ogier le danois, qui vint avec un peu d'embarras chercher ses anciens amis ; il craignait leurs railleries, mais ils n'étaient pas en état de lui rappeler sa chaumière, et de se moquer de sa philosophie. Il fallut entrer dans le salon,

et se résoudre à revoir la charmante Béatrix. Olivier évita de la regarder ; Isambard la contempla avec une admiration mêlée de trouble et de remords ; en s'enivrant du plaisir de l'écouter et de la voir, il se croyait le rival d'Olivier ; et si depuis long-temps la réputation de la duchesse n'avait pas produit la plus vive impression sur son cœur, cette fatale ressemblance l'aurait préservé du danger de se livrer à une grande passion. Mais occupé d'elle depuis trois mois, la lecture des tablettes avait achevé d'exalter son imagination, et la trouvant mille fois au-dessus de tout ce que la renommée publiait d'elle, bien certain qu'une ressemblance plus parfaite encore ne pourrait rendre Olivier infidelle à la mémoire de Célanire, il s'abandonnait sans réserve à tout le charme d'une passion naissante. Isambard avait une restitution à faire, et s'approchant de la duchesse, il lui présenta ses tablettes, en lui contant de quelle manière elles étaient tombées entre ses mains. Béatrix rougit, et le pria de les garder : Je me flatte, ajouta-t-elle, qu'en examinant ma conduite vous ne la trouverez jamais en contradiction avec les maximes que contien-

nent ces tablettes. Isambard reçut avec transport un don si précieux, et qui parut à son amour le plus heureux présage. Olivier, qui souffrait mortellement depuis qu'il était entré dans le palais, sortit au bout d'une heure, sous prétexte d'aller visiter les fortifications. Un instant après Isambard le suivit; lorsqu'ils se trouvèrent tête-à-tête, il y eut un moment de silence causé par leur embarras mutuel; enfin Olivier prenant affectueusement la main de son ami : Mon cher Isambard, lui dit-il, je vois facilement ce qui se passe dans votre ame..... Ah! puisse le nouveau sentiment qui vous occupe assurer votre bonheur! c'est le seul vœu qui me reste à former encore..... Béatrix *lui* ressemble, mais n'est pas *elle*. Vous comprendrez ce mot, il doit vous suffire et dissiper toutes vos craintes. Il est vrai, reprit Isambard, j'admire Béatrix avec enthousiasme, et peut-être bientôt l'aimerai-je passionnément; mais ce sera sans aucune espérance, je n'en pourrais avoir. Enfin, je t'ai dévoué ma vie, et jamais je ne formerai de projets contraires à cet engagement sacré. Olivier serra la main de son ami, et ne put répondre. Quelques cheva-

liers qui s'approchèrent d'eux, mirent fin à cette conversation. Dans l'après-midi Lancelot présenta les deux amis aux principales dames de la cour; Isambard fut surtout frappé de la beauté de l'aimable Délie, la favorite de Béatrix. Cette jeune personne, qui n'avait que seize ans, était aussi remarquable par son ingénuité et son extrême modestie, que par l'éclat de sa figure. Loin de s'enorgueillir de sa faveur, elle se tenait constamment à l'écart; en toute occasion elle choisissait toujours la dernière place; elle se refusait aux distinctions. Les égards et les éloges paraissaient l'étonner et l'embarrasser; l'extrême simplicité de sa parure, une tristesse touchante, une douceur inaltérable, achevaient de répandre sur toute sa personne un intérêt dont il était impossible de se défendre; enfin elle offrait un spectacle bien neuf à la cour, celui d'une favorite humble et naïve, sans ambition, sans faste, sans prétentions, et ne se mêlant de rien. Isambard revit avec plaisir la belle Amalberge, qui s'était liée de la plus tendre amitié avec Délie; il lui parla de Charlemagne, et la vertueuse Amalberge n'entendit pas sans rougir et sans

émotion l'éloge de ce héros. Le soir on conduisit les chevaliers du Cygne dans leurs appartemens; ils y trouvèrent des armes d'un travail précieux, de riches manteaux couleur de pourpre et doublés d'hermine, et d'autres présens superbes qui leur furent offerts de la part de Béatrix (36). Isambard, qui les soirs n'allait chez Olivier qu'à onze heures et demie, reçut dans sa chambre ces présens, qui lui furent apportés par les écuyers et les pages de la princesse. Isambard remarqua un des pages plus petit que les autres, qui lui parut d'une figure charmante, mais dont il ne pouvait cependant distinguer parfaitement les traits, parce qu'il se tenait à l'écart et dans l'ombre; quand ils sortirent tous, le petit page se mit derrière les autres, et lorsqu'ils eurent défilé, ce petit page, restant dans la chambre, ferma brusquement la porte; ensuite il s'avança vers Isambard, qui le regardant fixement, reconnut aussitôt Armoflède. Mais ce n'était plus pour lui la dangereuse Armoflède, qu'il avait trouvée si séduisante peu de temps auparavant; il connaissait maintenant tous ses artifices et sa profonde noirceur, et elle ne pouvait plus lui inspirer que

du mépris et de l'indignation. Après l'avoir considérée de la tête aux pieds, de l'air le plus froid : Oserait-on vous demander, madame, lui dit-il, quel est le but de cette mascarade ? Cette question, faite d'un ton glacial, déconcerta totalement Armoflède ; cependant, reprenant promptement son audace, elle répondit que pour éviter les persécutions d'Adalgise, elle s'était réfugiée dans ce château, qu'elle n'avait confié ses secrets à personne, qu'elle avait obtenu une place de page auprès de la princesse, mais qu'elle n'était chargée que d'un service particulier, qui ne l'obligeait point à vivre avec les autres pages, ni à paraître en public ; elle ajouta que la certitude de voir arriver Isambard dans ce palais, l'avait décidée à choisir cet asyle, et elle termina son récit par des protestations de reconnaissance et d'amitié. Pendant sa narration, Isambard, négligemment appuyé contre la cheminée, l'écouta froidement sans l'interrompre, et lorsqu'elle eut cessé de parler : Je ne puis mieux répondre à votre confiance, madame, lui dit-il, qu'en vous donnant deux conseils très-utiles : le premier, c'est d'éviter avec soin la présence d'Olivier, car s'il

vous rencontre, je me charge de lui épargner l'horreur de vous revoir une seconde fois, en éclairant la vertu toujours crédule, et en l'empêchant d'accorder un asyle au vice ; le second avis que je vous ai promis, se rapporte au prince Adalgise : vous avez, madame, un moyen bien simple de vous soustraire à ses persécutions ; au lieu d'avoir recours aux mensonges, aux déguisemens, renoncez une seule fois à l'imposture ; contez-lui sans détour les principaux évènemens de votre vie, et vous le verrez bientôt rougir de sa ridicule constance. Pendant ce discours, Armoflède pétrifiée, restait immobile à sa place, et se rappelait avec terreur la funeste prédiction du vertueux Meinrad ; pâle et tremblante, elle paraissait prête à s'évanouir. Enfin, tombant dans un fauteuil : O ciel ! dit-elle, est-ce un chevalier français, est-ce Isambard qui traite ainsi une femme qui vient lui donner la preuve de la confiance la plus intime ? Ce reproche était mal fondé, mais il blessa la délicatesse du généreux Isambard. Oui, madame, reprit-il, je connais tous les droits de votre sexe ; et vous pourriez me rendre ce témoignage. Nous devons un profond

respect

respect à toutes les femmes vertueuses, ou qui paraissent l'être, et nous devons toujours les supposer telles, car, faits pour les protéger et les défendre, nous sentons le besoin de les estimer; mais quand nous avons des preuves évidentes de leur perversité, nous sommes quittes des égards, elles ne peuvent plus prétendre qu'à nos secours, que la faiblesse et le malheur ont toujours le droit de réclamer : c'est ainsi, madame, que j'ai combattu pour vous, et que je serais prêt encore à vous rendre les mêmes services, si vous en aviez besoin (37). A l'époque dont vous parlez, reprit Armoflède, vous me laissâtes voir des préventions contre moi, mais vous fûtes bien loin de me témoigner cette haine et cette horreur qui paraissent vous dominer aujourd'hui; qu'ai-je donc fait depuis ce temps ? .... Dispensez-moi, madame, d'une explication superflue.... Comment! s'écria impétueusement Armoflède, quand vous m'accusez d'être un monstre, quand vous m'accablez du plus affreux mépris, vous refusez de m'apprendre quels sont mes crimes! vous me condamnez sans m'entendre, est-ce là de la justice? En agiriez-vous ainsi avec un homme qui vous deman-

derait raison d'un outrage ? Est-ce ainsi que vous respectez en moi cette faiblesse dont vous prétendez être le protecteur ?..... Eh bien ! madame, répondit Isambard, depuis notre entrevue j'ai appris toute l'histoire du malheureux Olivier..... A ces mots, Armoflède obligeant Isambard de l'écouter, chercha à pallier son crime, en protestant qu'elle n'avait jamais pu croire que Diaulas fût véritablement le frère de Célanire; elle appuya ce mensonge et beaucoup d'autres d'un torrent de larmes; elle ne toucha point Isambard, cependant il se radoucit un peu. Calmez-vous, madame, lui dit-il, et de grace, laissons pour jamais ce funeste entretien; conduisez-vous ici avec prudence, surtout évitez Olivier, et soyez sûre de ma discrétion : mais que cette entrevue soit la dernière, vous ne me feriez changer, ni d'opinion, ni de sentimens, et je vais vous faire un aveu qui vous prouvera que, malgré tous vos charmes, vous avez entièrement cessé de me paraître dangereuse. Vous êtes le premier objet que j'aie aimé; je vous vis pour la première fois à votre retour de la Lombardie; vos graces, votre gaieté, vos talens me tournèrent

la tête; j'appris presqu'en même-temps vos engagemens avec Olivier, alors je vous évitai avec un soin extrême; le sentiment que j'avais pour vous, réprimé dès sa naissance, ne devint pas une passion, mais il m'empêcha d'en éprouver un autre, et je l'ai combattu long-temps..... Quoi! reprit Armoflède, vous m'avez aimée!..... Il faut être bien guéri pour vous le dire en ce moment. A cette réponse, Armoflède baissa les yeux, garda le silence, et deux larmes s'échappant de ses paupières, coulèrent doucement le long de ses joues. Isambard dans cet instant sentit au fond de son cœur quelque chose de pénible, qui ressemblait à l'attendrissement..... Armoflède se leva: Adieu, seigneur, dit-elle; une mauvaise tête m'a fait faire de grandes fautes, mais si des regrets amers et une profonde douleur peuvent les réparer, cette soirée les expie toutes. En disant ces paroles, elle s'avança vers la porte; le bon chevalier interdit, et se reprochant sa dureté, la suivit d'un air respectueux, comme pour la reconduire. Armoflède mit la main sur la serrure, et se retournant vers Isambard: Adieu donc pour jamais, dit-elle; du moins soyez

sûr que, malgré votre haine....— Ma haine!..... pouvez-vous croire!.... Un embarras inexprimable ne lui permit pas d'achever cette phrase; il prit la jolie main qu'il voyait posée sur la serrure, et quand il sentit cette main dans la sienne, son embarras s'accrut; il voulait réparer, par de la politesse, une scène qu'il croyait avoir poussée trop loin; il craignait de montrer de la galanterie, il n'osait parler, il trouvait ridicule de se taire. Cette espèce de perplexité lui donnait un air contraint et indécis, qu'Armoflède prit pour une vive émotion; enfin, heureusement pour Isambard, on entendit dans l'anti-chambre la voix de son écuyer: Armoflède enfonça son chapeau sur ses yeux, ouvrit la porte, et sortit précipitamment.

CHAPITRE XIX.

Un conseil d'état.

L'avis du plus grand nombre est souvent le moins bon.
DESTOUCHES.

LE lendemain matin, Isambard allant à la promenade avec Lancelot, et traversant un grand corridor, passa devant une chambre où l'on faisait de la musique ; il s'arrêta, et il entendit une jolie voix accompagnée d'un théorbe, qui chanta la romance suivante :

PREMIER COUPLET.

On dit que j'aime Philène ;
Ah ! juste ciel, quelle erreur !
Pour lui ce qu'éprouve mon cœur,
Ressemble plutôt à la haine.
Je ne puis le voir sans rougir,
Lui seul ou m'agite ou m'offense.
Hélas ! en effet, plus j'y pense,
Et plus je crains de le haïr.

2.

Si j'entends une bergère
Le louer quelques momens,

Je ressens tous les mouvemens
Du dépit et de la colère.
Le croire aimé me fait souffrir ;
Je m'embarrasse en sa présence.
Hélas ! etc.

3

Hortense, qui me fut chère,
Fait éclater hautement
Pour Philène un tendre penchant ;
Ce n'est qu'à lui qu'elle veut plaire.
Je n'y puis songer sans frémir,
Et j'ai cessé d'aimer Hortense.
Hélas ! etc.

4.

Sous la tente de feuillage,
S'il me choisit pour danser,
A peine puis-je me traîner,
Je perds la force et le courage.
Un trouble affreux vient me saisir ;
Mon cœur bat avec violence.
Hélas ! etc.

5.

L'autre jour dans la prairie,
Il était seul à l'écart ;
Je m'en approchai par hasard,
Conduite par ma rêverie.
Lorsqu'à mes yeux il vint s'offrir,
Aussitôt pour fuir je m'élance.
Hélas ! etc.

6.

Pourquoi suis-je destinée
A ces affreux sentimens,
Moi qui n'ai pas encor quinze ans !

C'est être bien infortunée !
Ce mal cruel me fait mourir ;
Il semble augmenter par l'absence.
Hélas ! etc.

7.

Mais, malgré tout mon caprice,
Malgré mon aversion,
Je conserve assez de raison,
Du moins, pour lui rendre justice.
J'en prends l'espoir de me guérir....
Oui, Philène à mes yeux efface
Tout mérite et toute autre grace,
Ah ! comment puis-je le haïr !

Après avoir écouté cette chanson, les deux chevaliers continuèrent leur promenade. La jeune personne que vous venez d'entendre, dit Lancelot, aime un des pages de la princesse ; et sur cet amour qu'elle ignore elle-même, Angilbert fit cette romance et la lui donna. Elle trouve que ces paroles expriment si bien ce qu'elle sent, qu'elle se plaît à la chanter tous les jours. Mais savez-vous quel est ce petit page qui lui tourne la tête ? C'est Armoflède déguisée, et qui n'est connue ici que d'Angilbert, d'Ogier et de moi. Elle s'est amusée, en attendant de plus brillans succès, à mettre la discorde entre les filles d'honneur de la princesse ; mais Béatrix n'a pas approuvé cette petite intrigue ; et

l'appartement de ces jeunes personnes lui est absolument interdit depuis quinze jours. Et depuis combien de temps Armoflède est-elle ici, demanda Isambard ? Elle y vint avec Ogier, répondit Lancelot, il y a environ trois semaines. Cette réponse fit rire Isambard ; mais il crut devoir dire à Lancelot qu'Olivier, brouillé avec Armoflède, avait de fortes raisons de la haïr, et qu'il ne fallait pas lui parler d'elle. Lancelot promit d'en prévenir Angilbert. Il ne sera pas très-étonné de cette rupture, ajouta-t-il ; car il n'a jamais cru, comme le public, qu'ils fussent mariés, ni qu'Armoflède fût digne de devenir l'épouse d'Olivier. Dans ce même entretien, Lancelot apprit à Isambard qu'il allait, dans une heure, au camp des princes ligués, leur porter les dernières propositions de paix de la duchesse. En effet, Lancelot partit et se rendit dans la tente de Gérold ; il y trouva le sage Théobald qui l'attendait. Lancelot et le vieillard s'acquittèrent de leur mission. Le comte les écouta froidement, et répondit qu'il allait faire assembler le conseil des princes, et qu'on y délibérerait sur les propositions de la duchesse ; mais je crois, ajouta Gérold,

qu'on les jugera peu sincères. On pense que tant de vaillans guerriers qui composent maintenant la cour de Béatrix, sont fort éloignés de lui inspirer des sentimens pacifiques. Leurs intérêts peut-être sont opposés aux nôtres. Par exemple, on connaît assez les prétentions du roi de Pannonie, pour ne pas douter que si Béatrix le consulte, il ne lui conseillera pas d'offrir la paix aux conditions qui pourraient nous la faire accepter. Seigneur, répondit Lancelot, j'ignore les projets de Theudon, mais je sais que la princesse ne consulte que la raison et son devoir. Je sais aussi que tous les chevaliers armés pour sa défense ne craignent point la guerre, mais n'ont aucun intérêt qui puisse la leur faire désirer. Tous ont fait leurs preuves au champ d'honneur, et de nouveaux exploits ne sauraient augmenter l'éclatante réputation des chevaliers du Cygne, d'Ogier le danois, du brave Angilbert et des fils du duc Aymond. Enfin je puis dire, seigneur, que vous avez de vrais admirateurs à la cour de Béatrix; et que même la personne qui paraît avoir le plus de crédit auprès d'elle, loin de vous être contraire, professe hautement le plus

grand attachement pour vous. Et quelle est donc cette personne, reprit Gérold ? C'est, répondit Lancelot, l'amie intime de Béatrix, c'est la jeune et belle Délie. Née, dit-elle, dans vos états, tous ses vœux sont pour le bonheur de son souverain ; et si la duchesse suivait à cet égard ses conseils, tous vos désirs, seigneur, seraient pleinement satisfaits. A ces mots, Gérold, surpris et touché, fit une infinité de questions sur Délie. Lancelot, qui en était passionnément amoureux, répondit avec un détail qui parut intéresser vivement le comte de Bavière ; et dans tout le reste de la conférence, il ne fut question que de la charmante Délie. Après le départ de Lancelot, Gérold assembla les princes ; on tint un grand conseil, et Barmécide y fut admis. Gérold lut tout haut les propositions de Béatrix. Elle déclarait qu'elle voulait rester libre ; que la violence ne l'obligerait jamais à choisir un époux ; mais elle demandait la paix, et elle offrait de payer les frais de tous les préparatifs de guerre faits contr'elle. Hartrade, comte de Thuringe, qui nourrissait, depuis long-temps, une violente passion pour Béatrix, prit le premier la parole. Il soutint qu'on ne

pouvait accepter une telle paix sans se déshonorer, et que tous les princes confédérés se couvriraient de ridicule aux yeux de l'Europe entière, si, après l'éclat de cette entreprise, ils se retiraient lâchement, sans obliger la duchesse à choisir entre eux un époux. Henri, duc de Frioul, qui aimait aussi Béatrix, fut du même sentiment. Le duc de Spolette fut presque le seul qui parut pencher pour la paix. Gérold le combattit dans un long discours aussi artificieux qu'éloquent; et il tâcha de prouver que la seule politique, indépendamment de tout intérêt particulier, devait faire rejeter les propositions de la duchesse. Alors, Barmécide demanda la parole; et après avoir fait une vive peinture des maux affreux qu'entraîne inévitablement la guerre: En réfléchissant, poursuivit-il, à de si terribles calamités, toutes les passions doivent se refroidir, et la voix de l'humanité doit étouffer celles de l'ambition, du ressentiment et de l'amour. On dit qu'on se déshonorerait, en acceptant la paix proposée!..... Quand un prince se soumet à des conditions humiliantes, quand il conclut un traité contraire aux intérêts ou aux droits naturels de ses su-

jets, alors il fait une paix honteuse ; mais quand on n'exige rien de lui qui puisse être préjudiciable à sa nation, il commet un crime en refusant la paix ; il est seul responsable de tout le sang qui sera versé. Je dirai plus : si l'ennemi lui demande une restitution équitable, il doit la faire et s'empresser d'expier ainsi le forfait d'une usurpation, (car toute conquête en est une). Mais il ne s'agit point ici de ces grands sacrifices. La duchesse de Clèves, donnant le noble exemple d'une modération sublime, demande la paix aux agresseurs, et leur offre ses trésors pour épargner le sang de ses sujets. Si on la refuse, avec quelle ardeur ils combattront pour elle!.... Et nous, pourrons-nous compter sur le zèle de nos troupes ? Ont-elles leurs foyers à défendre ? Quel intérêt prendront-elles à cette guerre ? Elles n'en sentiront que la fatigue et les dangers. Eh ! qu'importent la valeur et l'habileté des chefs quand le soldat mécontent murmure ! C'est son enthousiasme qui produit la victoire ; le découragement et la terreur seront dans notre camp, tandis que l'énergie multipliera chez les assiégés et les ressources et les succès. De votre

décision dépend le sort de cette multitude d'hommes qui composent les deux armées. Nos tentes, dressées au pied de ces collines, ont déjà répandu l'épouvante parmi les paisibles habitans de ces belles campagnes. Vous pouvez d'un mot dissiper leurs craintes mortelles. Ah ! jetez les yeux sur ces prairies fertiles qui nous entourent, sur ces chaumières, asyles respectables de l'innocence, sur cette armée florissante, et songez qu'en rejetant la paix, vous prononcerez une sentence sanguinaire, dont l'exécution prompte et terrible, portera par-tout la dévastation et la mort. Ces cabanes, ces villages seront incendiés et détruits, ces champs seront dévastés, ces soldats, si lestes, si brillans, seront massacrés ; et vous l'aurez voulu ! Tous ces maux, toutes ces cruautés seront votre funeste ouvrage !.... Eh quoi ! dans les tribunaux institués pour réprimer le crime, on voit les juges, s'ils sont humains, prononcer en frémissant l'arrêt des plus vils scélérats ; et les princes, dans leurs conseils, envoient froidement à la mort des milliers d'hommes innocens !.... Oui, je le soutiens, la guerre défensive est la seule légitime ; et quand on peut

accepter la paix ou l'offrir, une déclaration de guerre est le plus horrible des crimes; le succès même n'en pourrait diminuer l'atrocité aux yeux des êtres raisonnables et sensibles; car la véritable gloire est inséparable de la modération, de la justice et de l'humanité.

Ce discours de Barmécide excita les plus violens débats: Hartrade et le duc de Frioul, qui s'y trouvèrent particulièrement attaqués, montrèrent contre Barmécide le ressentiment le plus altier. Ignorant le nom de ce grand homme, et ne voyant en lui que l'obscur Giaffar, ils lui répondirent avec autant de dédain que de colère. Barmécide répliqua avec la fierté qui le caractérisait; mais Gérold mit fit à cette querelle, en observant que, si l'on ne permettait pas la liberté des opinions, il était inutile d'assembler un conseil. Je puis à cet égard, ajouta-t-il, me proposer pour exemple. Les deux amis les plus chers que j'aie dans cette assemblée, sont le duc de Spolette et Giaffar. Tous deux sont d'un avis contraire au mien, et je n'en suis point irrité; ils ont parlé d'après leur conscience, ils ont fait leur devoir. Le nôtre est maintenant de

peser leurs raisons, et, par conséquent, d'y réfléchir. Ainsi, je propose de ne rien précipiter, de faire dire à la duchesse qu'on veut examiner mûrement ses propositions avant de lui répondre, et qu'on désire que la trève, qui doit expirer après demain, soit prolongée encore un mois. Durant ce temps, de nouvelles idées et de nouvelles négociations pourront amener la paix, d'autant plus que, pendant cet intervalle, le prince de Grèce arrivera certainement dans notre camp; et ce nouveau renfort, en augmentant notre supériorité, rendra la paix plus facile à traiter. Cette proposition du comte de Bavière fut vivement combattue par Hartrade et par le duc de Frioul; mais tous les autres membres du conseil l'adoptèrent, et elle passa à la pluralité. Le conseil nomma sur-le-champ deux députés, chargés de porter la décision à la princesse. Béatrix ne voulut recevoir les députés qu'en présence de tous les chevaliers ses défenseurs. Elle accueillit leur proposition, et consentit à la prolongation de la trève. Une heure après le départ des députés, on vit arriver Barmécide. Comme la princesse s'était fait une loi de n'accorder aucune audien-

ce secrette aux guerriers du camp ennemi, Barmécide ne put la voir qu'au milieu de sa cour. Admis en sa présence, il lui dit que le comte de Bavière ayant appris qu'elle avait auprès d'elle une personne née dans ses états, il désirait quelques informations à cet égard. Seigneur, répondit Béatrix, il est juste que Délie satisfasse elle-même la curiosité que son souverain témoigne sur son sort. Vous la verrez; je vais vous conduire dans son appartement; mais comme l'intrigue n'a jamais pénétré dans ce château, le mystère en est banni; toutes nos démarches sont publiques, parce que toutes nos intentions sont droites et pures. Je suis au milieu de mes amis et de mes défenseurs; une confiance sans réserve est la seule preuve de reconnaissance que je puisse leur donner. Mon amitié pour Délie, et celle qui vous unit au comte de Bavière, pourraient rendre suspect un entretien secret. Ainsi, pour éviter de fausses interprétations, vous permettrez, seigneur, que les chevaliers qui se trouvent ici soient témoins de cette entrevue, et je les invite à vous suivre. A ces mots, Barmécide s'inclina profondément et sortit. Les chevaliers du

Cygne, Lancelot, Roger, le jeune Guichard, et quelques autres prirent avec lui le chemin de l'appartement de Délie. Quand Barmécide fut sorti du salon de la duchesse, il se retourna vers Olivier, et le prenant sous le bras : Voilà, dit-il, une princesse de vingt ans, dont tous les souverains de la terre devraient adopter la politique ; alors on ne verrait plus de révolutions. Oui, répondit Olivier, *bonté*, *équité*, *droiture*, voilà tout le secret du grand art de régner ; et Béatrix en effet le possède. J'ai bien peur, reprit Barmécide, que ce secret si simple et si beau ne se perde avec elle, du moins pour long-temps. Comme il disait ces paroles, il se trouva à la porte de Délie, et il entra avec les autres chevaliers. Délie était seule, assise auprès d'une table ; elle lisait, et fut très-surprise en voyant entrer dans sa chambre une si nombreuse compagnie. Barmécide s'avança vers elle, et lui dit que le comte de Bavière désirait savoir dans quelle partie de ses états elle avait reçu le jour. Ce prince, ajouta Barmécide, a été vivement touché en apprenant, madame, l'intérêt que vous prenez à sa destinée. Il s'afflige en pensant que

des malheurs ou peut-être des injustices qu'il ignore, vous ont forcée de quitter les lieux qui vous ont vue naître. Il vous offre son amitié, madame, et sa protection et son appui pour vos parens, si vous en avez dans ses états. Pendant ce discours, l'humble et timide Délie changea plusieurs fois de visage; elle s'était levée, et fut obligée de s'appuyer sur la table qui se trouvait près d'elle..... Elle répondit d'une voix basse et tremblante, qu'elle ne devait ni ne voulait se plaindre; qu'elle était orpheline; que les bontés de la princesse rendaient sa situation aussi heureuse qu'elle pouvait l'être; et elle ajouta en baissant les yeux, qu'elle ferait toujours les vœux les plus ardens pour le bonheur de son souverain. Eh bien, madame, reprit Barmécide, votre souverain a le droit de vous offrir un foible témoignage de sa reconnaissance. Puisqu'il est privé du bonheur de donner un asyle à une personne telle que vous, du moins vous ne refuserez pas ces gages de son estime et de son amitié, qu'il m'a chargé de vous présenter. Alors Barmécide faisant approcher ses écuyers, prit de leurs mains une corbeille découverte, ornée de rubans verts, et rem-

plie de pierreries et de bijoux précieux, et il la posa sur la table. Délie rougit; et poussant un profond soupir : Ces brillans ornemens, dit-elle, ne sont point faits pour moi; mais je recevrai, seigneur, avec respect et reconnaissance, ce ruban vert. C'est la couleur du comte de Bavière, et c'est le seul de ses dons que je puisse accepter. En prononçant ces mots, Délie détacha de la corbeille un large ruban, qu'elle passa autour de sa taille. Barmécide essaya vainement de lui faire rétracter ses refus. Délie y persista avec fermeté. Barmécide remporta ses présens, et dit en s'en allant, que la favorite était, dans son genre, tout aussi extraordinaire que la princesse.

CHAPITRE XX.

L'habitation mystérieuse.

. . . . . Non e prudenza
Ma follia de' mortali
L'arte crudel di presagirsi i mali.
Sempre e maggior del vero
L'idea d'una sventura
Al crudelo pensiero
Dipinta dal timor.
Chi stolto il mal figura
Affretta il proprio affanno,
Ed assicura un danno
Quando e dubbioso ancor.

METASTASE.

Un noir dessein se forme à l'ombre du mystère.

PRADON.

ISAMBARD, se rappelant toujours avec intérêt l'histoire de la malheureuse Azoline, contée par Ordalie, s'était assuré que le jeune Roger était, en effet, l'amant de cette infortunée. Il l'avait vu, plusieurs fois, rougir et frémir, lorsqu'à dessein il

avait prononcé devant lui le nom de Rotbold. D'après cette persuasion, il lui proposa une promenade dans la forêt ; et lorsqu'ils furent sortis du château, il lui dit qu'il avait désiré l'entretenir tête-à-tête, afin de justifier la mémoire d'une personne innocente, que sans doute il croyait coupable. Ce début, qui annonçait la mort d'Azoline, fit tressaillir Roger. Il conjura Isambard de s'expliquer; et alors Isambard lui conta la triste histoire d'Azoline. Pendant ce récit, Roger, tour-à-tour pénétré de douleur et transporté de rage, versait des torrens de larmes, et s'engageait, par les plus terribles sermens, à venger la malheureuse Azoline, en immolant son barbare oppresseur et l'infâme Tryphon, son complice. Hélas ! s'écriait Roger, le crime de ces monstres m'a rendu coupable moi-même; mon cœur a calomnié la vertu; j'accusais l'innocente Azoline; le mépris et l'indignation m'avaient guéri d'un amour sans espérance. Tandis qu'elle expirait en prononçant mon nom, je me plaignais de son infidélité et de sa perfidie, et je ne connais ma funeste et criminelle erreur, que lorsqu'il n'est plus en mon pouvoir de l'expier !..... Isambard,

vivement touché du désespoir de Roger, s'affligeait avec lui, et sentait que la douce et tendre pitié est, de tous les mouvemens de l'ame, celui qui dispose le mieux et le plus promptement à l'amitié. Il lui promettait de le voir chaque jour en particulier, de recevoir ses plaintes, et d'écouter ses regrets. Roger était digne d'apprécier un tel ami, et l'espoir de l'acquérir lui procurait la plus grande consolation qu'il pût recevoir. En côtoyant la lisière de la forêt, Isambard apperçut, dans le lointain, une petite maison au pied d'une colline, et entièrement isolée. Il avait, depuis une heure, une soif ardente; et pour la satisfaire, il désira s'arrêter un moment à cette maison. Les chevaliers s'y rendirent; et voyant la porte entr'ouverte, ils entrèrent. Après avoir traversé une espèce de vestibule, ils se trouvèrent dans une salle basse, assez proprement arrangée. Une petite servante, de treize à quatorze ans, était seule, assise devant un grand fourneau sur lequel était posé un alambic. On voyait, au-dessus du fourneau, une large tablette couverte de bouteilles et de fioles remplies de liqueurs de diverses couleurs. Voilà sûrement, dit

Isambard, la demeure d'un chimiste; mais il s'est fixé dans un lieu bien retiré et bien sauvage. Votre maître est-il ici, demanda Roger à la petite fille ? Je n'ai point de maître, répondit-elle; celle que je sers est une femme. Cela est singulier, reprit Isambard; et votre maîtresse ne veut donc voir personne ?.... — Oh! pardonnez-moi; on vient la chercher, mais pas si souvent qu'autrefois; depuis quinze jours, nous n'avons guère vu que le petit page..... Quel page ? — Le joli petit page du château; je ne sais pas son nom. Ceux qui viennent ici, ne veulent presque jamais le dire. Mais, interrompit Roger, apprenez-nous, je vous prie, celui de votre maîtresse. — Elle s'appelle Marceline. Ah! sortons d'ici, dit brusquement Roger, je ne souffrirai pas que vous buviez dans cette maison; sortons. En disant ces mots, il prit Isambard par le bras et l'entraîna, sans attendre de réponse. Lorsqu'ils furent dans la forêt, Isambard questionna Roger sur cet étrange mouvement. Cette Marceline, répondit Roger, est une vieille femme, que les gens du pays croient une magicienne, et qui, selon toutes les apparences, est une empoisonneuse. Elle paraît s'occuper de

cihmie, et elle se mêle surtout de prédire l'avenir, de composer des talismans et des philtres; on prétend qu'elle évoque les morts, et les force à sortir du sein des tombeaux; mais il me paraît prouvé qu'elle a, sur les vivans, un pouvoir plus funeste, car on assure que deux personnes ont péri pour avoir pris de ses breuvages. La princesse, qui craint jusqu'à l'apparence du despotisme, n'a pas voulu la bannir de ses états; mais, sur plusieurs accusations particulières, cette vieille femme a été traduite devant les tribunaux; et dans ce moment, on instruit son procès, qui sera fort long, parce qu'ici les lois, remplies d'humanité, donnent aux accusés, en matière criminelle, des moyens de défense infiniment étendus. Isambard, en réfléchissant à cette aventure, imagina que ce joli petit page, dont la servante avait parlé, pourrait bien être Armoflède; et l'idée qu'elle se livrait en secret à ces viles superstitions, augmenta le mépris qu'il avait pour elle.

En sortant de la forêt, les chevaliers entrèrent dans une vaste plaine. Isambard y vit, avec surprise, une tente immense, ouverte de tous côtés, et que des ouvriers achevaient de dresser; et demandant

demandant à Roger s'il savait à quel usage on destinait cette tente : Je sais seulement, répondit Roger, que la princesse doit se rendre ici demain, que toutes ses troupes et les habitans de ce canton sont invités à y venir. La duchesse nous a dit qu'elle ne nous instruirait de son dessein qu'en présence de tout le peuple assemblé. Nous supposons qu'elle prononcera un discours relatif à la persécution qu'elle éprouve. Cette explication intéressa vivement Isambard, et il attendit le lendemain avec une extrême impatience.

CHAPITRE XXI.

Une Princesse éclairée et vertueuse.

Toute puissance vient de Dieu, et tout ce qui vient de Dieu n'est établi que pour l'utilité des hommes: les grands seraient inutiles sur la terre, s'il ne s'y trouvait des pauvres et des malheureux. Ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics; et loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont, que pour les peuples.

MASSILLON.

La prévention du peuple en faveur des grands est si aveugle, que, s'ils s'avisaient d'être bons, cela irait à l'idolâtrie.

LA BRUYERE.

LE lendemain matin, sur les dix heures, la duchesse de Clèves fit avertir tous les chevaliers qu'elle allait se rendre dans la plaine. On était au mois de Novembre, mais l'air était aussi serein et aussi doux que dans les plus beaux jours de l'automne. La princesse était mise avec une simplicité et une élégance remarquables, et jamais sa beauté ne parut si

éclatante. Suivie de tous les chevaliers et des dames de sa cour, elle arriva au lieu du rendez-vous. Toute la plaine était couverte d'un peuple immense, qui, rassemblé là depuis deux heures, attendait sa souveraine. Aussitôt qu'on l'apperçut, l'air retentit de cris de joie, d'acclamations et d'applaudissemens. Béatrix pria sa brillante escorte de s'arrêter un moment; et quittant le cercle qui l'environnait, elle s'avança seule dans la plaine, et fut se perdre dans la foule de ce peuple, dont elle était idolâtrée. Chacun voulait la voir, mais chacun craignait de gêner sa marche. On se rangea en file, en lui laissant un chemin libre et large. Elle se dirigeait vers la tente placée à l'extrémité de la prairie; mais elle marchait lentement, s'arrêtant souvent pour parler à ceux qui l'environnaient, les regardant tous avec l'expression du sentiment et de la reconnaissance. Lorsqu'elle fut près de la tente, toute cette multitude s'arrêta. Béatrix se retournant vers le peuple, lui dit que la beauté du jour rendant la tente inutile, elle aimait mieux ne s'y point placer; mais qu'ayant à parler, elle désirait, afin d'être entendue de tout le monde, qu'on établît en plein

air l'estrade qui était au milieu de la tente. A l'instant même, on exécuta cet ordre. Dans ce moment, les chevaliers arrivèrent ; on se rangea autour de la princesse, sans ordre et sans distinction de rangs. Cependant Theudon, Isambard, et le plus jeune des fils Aymon, trouvèrent le moyen de se placer près d'elle. Olivier, beaucoup plus éloigné, ne pouvait la voir ; mais Béatrix le fit appeler, en disant à Isambard, qu'elle ne voulait pas qu'il fût séparé de son ami. Olivier s'approcha et se mit à côté d'Isambard. On fit un grand silence ; et la princesse prit la parole en ces termes :

« Depuis deux ans, souveraine de ce » pays, j'ose me flatter d'avoir ajouté à » son bonheur et à sa prospérité. Je ne » m'en enorgueillis point. Jeune et sans » expérience, je n'avais que des sen- » timens purs et des intentions droites, » je manquais de lumières ; mais j'ai » eu le mérite de le sentir, de recher- » cher d'utiles conseils, et de les peser » avec une raison que rien n'a pu cor- » rompre encore. L'amour du bien pu- » blic m'a tenu lieu de talens. Ce sen- » timent doux et sublime, est la véri- » table sagesse et le génie des souve-

» rains. C'est à mon respectable insti-
» tuteur, c'est au sage Théobald que je
» dois mes principes et l'idée de la vé-
» ritable gloire, et que vous devez les
» institutions et les lois nouvelles qui
» assurent votre liberté, et par consé-
» quent votre bonheur. Il m'apprit,
» dès mon enfance, que des prérога-
» tives injustes avilissent moins ceux
» qui les accordent, qu'elles ne désho-
» norent celui qui les conserve ; il
» m'apprit qu'il est beau de gouverner
» un peuple qui pense et qui connaît
» ses droits, parce que celui-là seul
» peut juger la conduite de son chef,
» apprécier la vertu, et dispenser la
» gloire par son approbation et son
» amour, tandis que les louanges et
» l'obéissance de l'esclave ne prouvent
» que sa bassesse et sa crainte ; il
» m'apprit enfin qu'un des plus impor-
» tans devoirs d'un souverain est d'é-
» viter la guerre, et de faire les plus
» grands sacrifices pour maintenir la
» paix. Jugez donc de la douleur que
» j'éprouve aujourd'hui, en voyant
» cette ligue puissante, formée contre
» moi. Les princes confédérés veulent
» que je choisisse entre eux un époux ;
» mais l'injustice et la violence de leur

» conduite montrent assez que si je » cédais à ce désir, je vous donnerais » un tyran; cette seule idée a dû me » faire persister dans mes refus. Ce- » pendant, en voyant la guerre inévi- » table, je me suis représenté tous les » maux qu'elle attirerait sur vous; je » n'ai pu supporter cette affreuse image, » et depuis plus de trois mois, j'ai pris » la résolution que je vais vous déclarer. » C'est l'ambition surtout, et le désir » de régner sur ce beau pays, qui, sans » doute, arme tous ces princes; si Béa- » trix ne possédait pas le duché de » Clèves, on ne combattrait point pour » obtenir sa main. Ah! ce rang ne m'est » cher que pour votre bonheur; qu'il » me sera doux d'y renoncer pour votre » tranquillité!..... » Ici mille cris confus et douloureux interrompirent Béatrix. *Non, non*, s'écria-t-on de toutes parts, *nous voulons vivre et mourir, s'il le faut, pour Béatrix*..... Des gémissemens, des sanglots se joignaient à ces acclamations; les troupes de la princesse, mêlées par son ordre avec le peuple et sans armes, comme les autres citoyens, élevèrent en l'air leurs casques, en criant : *Nous vous délivrerons de vos persécuteurs, nous vous promettons la victoire*,

nous le jurons..... Tout le peuple répéta ce serment, en s'écriant : *Et nous aussi, nous combattrons, nous prendrons tous les armes.* Cet enthousiasme universel passa dans le cœur de tous les chevaliers spectateurs de cette scène touchante ; ils unirent leurs voix à celles du peuple et des soldats. Le sensible Isambard ne put retenir ses pleurs ; Olivier avait jusqu'alors, suivant sa coutume, évité de regarder Béatrix, mais ému jusqu'au fond de l'ame par son discours, et surtout par le son de sa voix, il se retourna pour la voir ; elle fondait en larmes..... Il voulut contempler en elle le triomphe éclatant de la bonté et de la vertu..... Oh ! combien la gloire embellit la jeunesse et la beauté ! ..... C'était la première fois qu'Olivier osait fixer ce visage enchanteur, qui lui rappelait un souvenir si cher et si douloureux ! L'admiration suspendait en lui tout autre sentiment, mais il rencontra son regard, il tressaillit ! ..... il crut voir Célanire !..... Ce regard avait la même expression..... Le malheureux Olivier, éperdu, égaré, s'écria : O ciel ! quel nouveau genre de supplice ! ..... et il baissa ses yeux chargés de pleurs. Heu-

reusement le tumulte était trop grand et l'agitation trop universelle, pour que l'on pût remarquer son trouble. Enfin, Béatrix faisant signe qu'elle voulait parler, obtint un profond silence. Après avoir exprimé sa reconnaissance et sa sensibilité, elle demanda qu'on l'écoutât jusqu'à la fin de son discours sans l'interrompre, et elle le reprit ainsi : « Je » n'ai point prétendu vous annoncer » une volonté fixe et déterminée, je » n'ai voulu que vous faire une pro- » position, et vous offrir un conseil. » Vous êtes libres, et je ne le suis pas; » la providence, en me plaçant dans le » rang où je suis, m'a donné un emploi » que je ne puis quitter sans votre aveu, » et que vous auriez le droit de m'ôter, » si je devenais injuste et tyrannique; » ainsi, je suis à vous, mon existence » vous est dévouée, et vous seuls » devez disposer de mon sort. Mais, » avant de rejeter le parti que je vous » propose, je vous conjure d'y réflé- » chir. J'ai tout prévu : n'ayant point » d'héritier, j'ai pensé qu'il vous serait » avantageux de passer sous la domi- » nation du monarque le plus puissant » et le plus vertueux de l'Europe; j'ai » fait pressentir Charlemagne, et si vous

» acceptez mon abdication, ce grand
» prince deviendra votre souverain; ou
» si vous préfériez un gouvernement
» républicain, il sera votre protecteur
» et votre allié. C'est à vous de choisir;
» pour moi je pense, d'après le sage
» Théobald, qu'il n'existera jamais un
» gouvernement parfait, parce qu'il est
» impossible de fixer la volonté de
» l'homme et de borner ses désirs, et
» parce qu'on ne peut se passer de
» chefs, et que leur ambition pourra
» toujours renverser les plus sublimes
» institutions, ou les rendre inutiles.
» Mais s'il est vrai que la paix et la
» tranquillité soient les premiers des
» biens, le gouvernement monarchique,
» fondé sur les lois, serait peut-être le
» meilleur de tous, si les sujets et les
» souverains étaient bien convaincus
» d'une grande vérité : *C'est que le peuple*
» *a toujours le droit et le pouvoir de déposer*
» *les tyrans* (38). Enfin, ne croyez pas
» qu'une terreur personnelle ou qu'un
» indigne égoïsme m'aient inspiré le
» dessein de renoncer au noble emploi de
» vous gouverner; ma gloire est de vous
» rendre heureux, et je le désire trop
» pour n'être pas certaine d'y réussir.
» Votre amour, votre courage, et la

» valeur et les talens de ces généreux
» chevaliers, accourus à mon secours,
» me répondent de la victoire ; mais
» combien ce triomphe me coûtera de
» larmes ! Pourra-t-il me consoler du
» sang qui sera répandu !..... Ah !
» laissez-moi quitter un rang qui vous ex-
» pose à ce mortel danger. Je n'abandon-
» nerai point un pays qui m'est si cher ;
» je vivrai parmi vous, dans une douce
» obscurité, et quand vous serez heureux
» et paisibles, je n'aurai rien sacrifié, je
» n'aurai rien perdu. » Ici la duchesse attendrie s'arrêta, et mit ses deux mains sur ses yeux.... *Que Béatrix soit toujours notre souveraine*, s'écria le peuple avec transport. Ce cri général fut répété mille fois avec le plus vif enthousiasme, et des applaudissemens redoublés; ensuite le peuple conjura la princesse de lui promettre de renoncer à son dessein. Béatrix éleva les mains en l'air, et fit le serment qu'on exigeait d'elle ; alors les témoignages de joie, de reconnaissance et d'amour ressemblèrent à de l'ivresse et à de l'idolâtrie..... Le peuple finit par couper de grosses branches d'arbres, dont il fit un brancard, sur lequel il obligea la princesse de s'asseoir, et elle fut ainsi portée en triomphe jusques

dans son palais, au milieu des acclamations et des cris du peuple. Il y a, dans l'admiration publique, une sorte de contagion dont il est presque impossible de se préserver, du moins pour le moment, alors même qu'elle est usurpée; mais quand la raison l'approuve, et que l'envie ne peut la combattre, il en résulte un sentiment qui est peut-être un des plus vifs que le cœur humain puisse éprouver. Quel que soit le degré d'admiration, quand on a frire seul, l'ame peut rester tranquille; mais l'applaudissement public et universel, mais le charme et l'éclat de la gloire ajoutent à l'enthousiasme, à l'admiration! .... Tous les chevaliers, même ceux qui n'étaient point amoureux de la duchesse, éprouvèrent ce mouvement irrésistible. Lorsqu'on fut dans le palais, Lancelot, qui était dans un coin du salon, à côté d'Olivier, lui parlait avec ravissement de la scène qui venait de se passer. Je vous avoue, disait-il, que si, dans cette plaine, j'eusse été forcé d'exprimer l'espèce de sentiment que m'inspirait alors la duchesse, j'eusse répondu très-naturellement, et avec vérité, que je *l'adorais;* et cependant j'en aime une autre, et avec passion. Maintenant, plus

calme, je ne me trouve plus pour Béatrix que de l'admiration et le plus tendre attachement; mais je dois convenir encore que cette gloire si touchante, dont je l'ai vue environnée, la rend plus respectable et plus intéressante à mes yeux. Avant ce jour, j'avais su la connaître; mais on sent mieux le prix de la vertu, quand on a joui du bonheur de la voir couronner. A ces mots, Olivier soupira, et après un moment de silence: Oui, dit-il, le spectacle dont nous venons d'être témoins, doit laisser une profonde impression. En disant ces paroles, il se leva d'un air distrait, se rapprocha de la duchesse, un instant après changea de place, et enfin sortit du salon.

FIN DU TOME SECOND.

NOTES

DU SECOND VOLUME.

(1) OGIER LE DANOIS vivoit en effet sous Charlemagne. Les auteurs du dictionnaire des hommes illustres disent qu'après s'être signalé par beaucoup d'exploits guerriers, il se retira dans une profonde solitude, et y finit ses jours dans le repos et l'obscurité. On ne sait pas bien, dit M. Gaillard, d'où venait à Ogier ce surnom de Danois ; s'il était ainsi nommé parce qu'il était né en Danemarck, ou si c'était un titre de gloire qui attestât ses victoires, et s'il fut nommé *le Danois*, comme Scipion était nommé l'Africain, et Métellus le Numidique. Quant à la retraite d'Ogier à la cour du roi des Lombards, elle paraît avoir quelque fondement dans l'histoire. On peut voir ce détail dans l'histoire de Charlemagne de M. Gaillard, dernier volume.

(2) Il est dit, dans le vieux roman historique intitulé, *Ogier le Danois*, que ce héros, combattant sous Didier, roi des Lombards, rencontra, sans le reconnaître, Charlemagne au milieu de la mêlée, l'attaqua, le renversa, et l'ayant ensuite reconnu, l'aida à se relever et à monter à cheval. Plusieurs autres vieux romanciers s'accordent aussi à donner à Ogier la gloire d'avoir sauvé les jours de Charlemagne.

(3) Il y a, dans toute cette histoire d'Ogier, des rapports si frappans avec les évènemens actuels, qu'on pourrait croire que je me suis permis d'altérer dans mes notes la vérité historique. Cependant je n'ai, de ma vie, fait une citation infidelle; et c'est une chose qu'on n'a jamais pu m'imputer dans les nombreuses satyres qu'on a faites de mes ouvrages. Mais, afin qu'on puisse vérifier sur-le-champ les singulières citations de ces notes, j'indiquerai exactement le volume et la page; et je vais, comme dans l'extrait relatif à Charlemagne, copier littéralement M. Gaillard.

Sigefroy, roi des Normands....., était l'ami de Vitikind; sa cour avait été la retraite de ce général saxon, dans toutes ses disgraces, et les états de Sigefroy servaient d'asyle à tous les Saxons chassés de leur pays. (*Tome 2, page 271.*)--- Godefroy, successeur de Sigefroy, suivit la même politique. (*Même tome, page 272.*)

Une chose assez singulière, c'est que ce fut dans un parlement assemblé à *Worms*, que Charlemagne fit résoudre la guerre contre les Saxons, parce qu'ils voulaient être libres; et l'on sait que ce fut à Worms que, pour la même raison, on commença les intrigues qui ont enfin produit la coalition et la guerre contre la France.

(4) On sait que tous les peuples de ces temps célébraient leurs exploits guerriers dans des chants militaires. Les Français avaient leurs chansons de Roland et d'Olivier (1). Les Sa-

(1) Le souvenir des exploits de ces deux héros, s'est longtemps conservé dans ces chants militaires, que les soldats chantaient avant de combattre. Cet usage a duré sous toute

xons avaient leurs Bardes ou poëtes qu'ils menaient à la guerre, et qui chantaient pendant les combats. On les entourait de troupes, qui leur formaient un rempart, afin que l'ennemi ne pût pas les enlever. Charlemagne fit faire un recueil de toutes les œuvres des Bardes saxons; mais on ne sait pas ce que cette collection est devenue. On ne peut douter que les Saxons n'eussent des hymnes en l'honneur du grand Arminius, puisqu'ils en avaient fait un Dieu; car, dit M. Gaillard, l'opinion la plus raisonnable sur leur fameuse idole d'Irminsul, est qu'elle représentait le célèbre Arminius, divinisé par ce peuple libre, pour avoir défendu la liberté germanique contre la tyrannie romaine. (*Tome 2, page 219 et suivante.*) Les républicains saxons chantaient sans contrainte leurs hymnes à la liberté, dans les états de Sigefroy, et les Français aujourd'hui ont la permission de chanter, tant qu'ils veulent, l'hymne Marseillaise, dans le même pays. Que produit cette tolérance ? La plus grande confiance pour le gouvernement qui montre cette noble sécurité, et qui ne l'aurait pas sans les justes droits qu'il s'est acquis à la reconnaissance et à l'amour du peuple.

(5) Dans ces expéditions guerrières, dit M. Gaillard, les Saxons massacraient tout, sans distinction de sexe ni d'âge. Ils égorgeaient les femmes, ils brûlaient les enfans dans leurs

---

la seconde race, et bien avant encore sous la troisième. Le jour de la bataille de Poitiers, le roi Jean, entendant des soldats chanter la chanson de Roland et d'Olivier, leur dit avec humeur : *Il y a long temps qu'on ne voit plus de Rolands parmi les Français.* Un vieux soldat, blessé de ce reproche, lui répondit fièrement : *C'est qu'ils n'ont plus de Charlemagne pour les conduire.*

berceaux, les vieillards et les malades dans leurs lits, etc. (*Tome* 2, *page* 236.) Quelles horribles cruautés! Mais elles furent commises par un peuple ignorant et barbare, et dans le huitième siècle, et le nôtre nous a présenté des crimes plus affreux encore. Les atrocités qui ont souillé les murs ensanglantés de Paris, de Lyon, de Nantes et de tant d'autres villes, surpassent en horreur tout ce que l'histoire peut retracer en ce genre!...

(6) Godefroy, roi de Danemarck, avait conservé les impressions qu'il avait reçues de Vitikind, son ami et l'ami de Sigefroy son prédéceſſeur; et quoique Vitikind se fût soumis, quoiqu'il fût devenu le disciple et l'ami de Charlemagne, Godefroy n'avait pas changé, comme lui, de sentimens. (*Tome* 2, *page* 362.)

Ogier, dans le cours de sa narration, dit que Vitikind finit par devenir suspect aux Saxons; et l'histoire dit aussi que Charlemagne profita de la jalousie que la gloire de Vitikind et d'Albion inspirait à tous les autres chefs, pour attirer ceux-ci dans son parti. Il s'adressa directement à ses illustres ennemis, Vitikind et Albion. Il entreprit de changer leurs cœurs et de désarmer leur haine par des procédés nobles, et de traiter avec eux, comme un grand homme traite avec de braves gens qu'il a eu la gloire de vaincre. Il leur prodigua ces égards et ces honneurs qui peuvent seuls flatter les grandes ames. Il leur fit sentir les douceurs de la vie civile, les charmes de la paix, la sainteté du christianisme, qui tend à faire de tous les hommes un peuple de frères. Enfin, Vitikind et Albion vinrent le trouver au milieu de ses états, où ils réçu-

rent le baptême, ainsi qu'une foule de Saxons qu'ils menaient à leur suite. Ils donnèrent à tous l'exemple d'embrasser sincèrement le christianisme, et d'y rester constamment attachés. (*Tome 2, page 258.*) Cependant, depuis cette époque, les Saxons se révoltèrent continuellement ; ce ne fut qu'en 804 que Charlemagne parvint à couper entièrement la racine de ces guerres, par une transplantation générale des Saxons, exécutée sous ses yeux, par son armée victorieuse, dont toute la puisssance et toute la violence suffisaient à peine, pour arracher ces malheureux à une patrie qu'ils regardaient comme le seul véritable asyle de la liberté. La Flandre et le Brabant étaient alors presqu'entièrement couverts de forêts. Dix mille familles saxonnes y furent transplantées et furent employées à les défricher. On prétend que le caractère dominant des Saxons, leur amour pour l'indépendance et pour la liberté ; inspiré par eux aux naturels du pays, fut, dans la suite, le principe de tant de révoltes des Flamands contre leurs souverains (1) ; et c'était un proverbe, commun du temps de Philippe-le-Bel et de Philippe de Valois, que Charlemagne, en mêlant les Saxons avec les Flamands, *d'un diable en avait fait deux*. Eh ! pourquoi, s'écrie l'impartial historien de Charlemagne, pourquoi exterminer et transplanter un peuple, pour conquérir un désert, au-delà duquel on trouve encore la guerre et la haine ? (*Tome 2, page 268 et suivantes.*)

(1) Il était bien juste qu'un tel acte de despotisme devînt funeste au despotisme ; et l'on retrouve cette leçon de la providence dans l'histoire de tous les conquérans et de tous les despotes.

(7) Comme les tournois m'ont paru nécessaires dans un roman de chevalerie, j'en ai mis plusieurs dans cet ouvrage ; mais j'ai un peu avancé l'époque de leur institution, car il n'est point parlé de tournois dans l'histoire avant le règne de Charles-le-Chauve. Les étrangers attribuent aux Français cette invention, excepté les Allemands qui la réclament. Le premier auteur français qui en parle, est Nithard, petit-fils de Charlemagne, et il n'en parle que sous le règne de Charles-le-Chauve, et même il décrit les tournois, mais ne les nomme pas. Ce n'est que depuis Geoffroy de Preuilly, mort en 1066, et qui passa pour l'inventeur des tournois, qu'on trouve dans les auteurs le nom du tournoi. Les principaux règlemens des tournois, appelés *école des prouesses*, consistaient à ne point frapper de la pointe, mais du tranchant de l'épée, à ne plus frapper un chevalier, dès qu'il avait ôté la visière de son casque ; et le juge de paix, choisi par les dames, était toujours prêt à interposer son ministère pacifique, lorsqu'un chevalier, par inadvertance, avait violé les lois du combat ; ce juge de paix (nommé aussi champion des dames) armé d'une longue pique, surmontée d'une coiffe, n'avait pas plutôt abaissé sur le héaume ou casque de ce chevalier, le signe de la clémence et de la sauve-garde des dames, que l'on ne pouvait plus toucher au coupable. Il était absous de sa faute, lorsqu'on la croyait en quelque sorte involontaire ; mais si l'on avait la certitude qu'il l'eût commise à dessein, on la lui faisait expier par une rigoureuse punition. Ces jeux guerriers se terminaient toujours par ce qu'on nommait *le coup* ou *la lance des dames ;* et cet hommage

ou tribut se répétait en combattant pour elles, à l'épée, à la hache d'armes et à la dague. (*Voyez mémoires sur l'ancienne chevalerie, par M. de Sainte-Palaye.*)

(8) Ce Meinrad vivait en effet sous le règne de Charlemagne ; il fut le fondateur du superbe monastère d'Einsidlen en Suisse, couvent si fameux par la magnificence de ses bâtimens, et les nombreux pelerinages qui s'y font sans interruption depuis plus de cinq cents ans (1). Meinrad eut pour père Bertold, de la maison des comtes d'Hohenzollern. Il naquit dans une ville de Souabe, nommée Sulsen. Il se fit hermite, se retira sur le mont Etrel, et s'y construisit une cabane de feuillages. Une pieuse veuve d'Altendorf l'y découvrit, et lui fit bâtir une cellule et une chapelle. Cette solitude devint célèbre. Le saint fut accablé de visites ; et pour s'y soustraire, il s'échappa et fut dans une forêt près du lieu où est aujourd'hui le monastère d'Einsidlen. L'abbesse d'un couvent voisin devint, comme la veuve d'Altendorf, son amie et sa bienfaitrice ; elle lui fit bâtir une cellule et une chapelle à laquelle il donna le nom de *Chapelle Notre-Dame*, qu'elle porte encore aujourd'hui. Meinrad avait passé sept ans dans son premier hermitage ; il vécut trente-deux ans dans celui-ci. Au bout de ce temps, il fut assassiné par des voleurs. Deux corbeaux qu'il avait élevés, poursuivirent ces scélérats, et s'acharnèrent sur eux d'une si étrange manière, qu'ils les firent reconnaître ; car on savait que le saint nourrissait des corbeaux. Sur cet indice, on arrêta ces brigands, qui con-

(1) Ce monastère est près de Zurich.

fessèrent leur crime. J'ai trouvé ces détails dans un livre en un gros volume, qui a pour titre : *Chronique du monastère d'Einsidlen*. Quant à *Gérold*, j'ai vu, dans le même livre, qu'un prince allemand de ce nom, désabusé des grandeurs humaines, fut un des successeurs de Meinrad dans cet hermitage. Si je me suis permis de représenter le pieux Meinrad amoureux, c'est une licence autorisée par les mœurs de ces siècles reculés (1) ; car alors on ne connaissait guère d'autre remède à une passion malheureuse, que de se faire hermite ou religieux. En renonçant à l'objet de son amour, il en coûtait peu de renoncer à tout. On savait aimer ; et les grands sacrifices naissent naturellement des grands sentimens. J'observerai encore que, d'après les mœurs de ce temps, un saint n'est point un personnage deplacé dans un roman de chevalerie. D'ailleurs, la religion donne aux passions un caractère sublime et l'intérêt le plus attachant, lorsqu'elle les combat et qu'elle en triomphe sans les détruire.

(9) Vitikind eut en effet un fils nommé Diaulas. Les romanciers font jouer un grand rôle à ce Diaulas, ils lui font faire beaucoup d'exploits. Mais, dans une bataille, il propose un duel à Charlemagne ; ce dernier l'accepte, et Diaulas est vaincu. L'histoire dit seulement

---

(1) On sait que les discours et la conduite des anciens chevaliers offraient un mélange bizarre de dévotion et de galanterie. Les premières leçons qu'on leur donnait, (dit M. de Sainte-Palaye) regardaient principalement l'*amour de Dieu* et *des Dames* ; et suivant la chronique de Jean de Saintré, c'étaient ordinairement les dames qui se chargeaient d'apprendre en même temps aux jeunes gens leur catéchisme et l'art d'aimer.

(Mémoires sur l'ancienne Chevalerie.)

que Diaulas combattit vaillamment pour la liberté, sous les ordres de son père : ensuite, elle ne dit point ce qu'il devint. Lorsque Vitikind fit alliance avec Charlemagne, il ne semble pas que Diaulas ait suivi cet exemple. Ainsi j'ai pu, avec vraisemblance, supposer qu'il resta parmi les Saxons; car il paraît, par l'histoire, qu'en effet il y resta.

(10) On trouve dans l'histoire de Charlemagne, un personnage nommé Rotbold, qui fut célèbre par ses vices et sa férocité, et qui entra dans une conspiration contre Charlemagne.

(11) Lorsqu'un chevalier allait combattre pour une dame, il était armé par elle, et elle lui donnait ce qu'on appelait *faveur*, *joyou*, *nobloy* ou *enseigne*. C'était une écharpe, un voile, une coiffe, un bracelet, un nœud ou une boucle de cheveux; en un mot, quelque pièce détachée de son habillement, et quelquefois une ouvrage tissu de ses mains, dont le chevalier favorisé ornait le haut de son casque, ou de sa lance, ou de sa cotte d'armes. Lorsqu'un chevalier partait pour une expédition faite en faveur d'une dame, il recevait d'elle des chaînes d'or, dont elle ornait son écu; et quand il allait au combat pour elle, il la priait de lui donner ce qu'on appelait alors *cri de combat*, *cri de guerre*. C'était une phrase qui variait, suivant les circonstances et la volonté des dames; et pendant le combat, le chevalier ne manquait pas de répéter souvent à haute voix les mots que la dame avait dictés. Lorsqu'il était vainqueur, les hérauts proclamaient la victoire au son des instrumens. La formule d'acclamation n'était pas uniforme. Une des plus usitées était celle

ci : *Honneur aux fils des preux.* D'autres fois on criait : *L'amour des dames, la mort des héros.* Aux escrimes, où le danger était moins grand qu'aux tournois, on se contentait de crier : *L'amour aux dames, la mort aux chevaux.* Mais toujours mille cris perçans faisaient retentir, à plusieurs reprises, le nom du vainqueur; usage qui, dans notre langue, a formé le mot de *renommée*, ainsi que celui de *grido* dans celle des Italiens, qui disent : *Un cavalier di gran grido*, pour signifier un homme d'une grande réputation.

Plusieurs jours avant la célébration d'un tournois on suspendait, dans un lieu préparé exprès, tous les écus armoriés de ceux qui prétendaient entrer dans les lices, afin qu'ils fussent exposés à l'examen des dames et demoiselles. Un héraut ou poursuivant d'armes, nommait aux dames ceux auxquels ils appartenaient; et si, parmi les prétendans, il s'en trouvait quelqu'un dont une dame eût à se plaindre, elle touchait le timbre ou écu de ses armes. Alors les juges du tournoi faisaient des informations; et si la plainte de la dame était fondée, le chevalier était exclu du tournoi. Il suffisait, pour cela, qu'elle pût seulement prouver que le chevalier avait mal parlé d'elle; car les lois de la chevalerie défendaient expressément de *médire des dames.*

Quand j'ai représenté Olivier, dans le premier volume, volant au secours du jeune Zemni et de sa mère, sans les connaître; lorsque je représente une multitude de chevaliers rassemblés, se disputant la gloire de défendre une femme opprimée, je peins fidellement les mœurs de ce temps. La plupart des lois de la chevalerie, dit M. de

Sainte-Palaye, (dont j'ai tiré tout ce qu'on vient de lire) auraient pu être adoptées par les plus sages législateurs et les plus vertueux philosophes de toutes les nations et de tous les siècles. En vertu de ces lois, les veuves, les orphelins et hommes *mes-aisés* et *non puissans*, tous ceux que l'injustice faisait gémir dans l'oppression, étaient en droit de réclamer la protection d'un chevalier, et d'exiger pour leur défense, non-seulement le secours de son bras, mais encore le sacrifice de son sang et de sa vie. Se soustraire à cette obligation, c'était manquer à une dette sacrée, c'était se déshonorer pour le reste de ses jours. Avec une telle générosité, il n'est pas surprenant qu'un sexe faible et sans défense fût traité avec tant d'égards et de respect, et qu'on se disputât l'honneur de le protéger, même au péril de ses jours. Mais cependant, l'assistance qu'on devait à son frère d'armes, l'emportait sur celle que les dames étaient en droit d'exiger. Une demoiselle ayant en vain réclamé la protection d'un chevalier, celui-ci se disculpa en prouvant qu'il s'était trouvé, pour lors, dans la nécessité de voler au secours de son frère d'armes. (Voyez *Mémoires de l'ancienne chevalerie*, par M. de la Curne de Sainte-Palaye; ouvrage en 3 volumes, plein de recherches savantes et curieuses.)

(12) Une chose assez remarquable, c'est qu'en général tous les chefs des révolutions populaires n'ont eu ni grands talens, ni génie. Rienzi, en Italie, Cromwell, en Angleterre, l'exécrable Robespierre, en France, et tant d'autres, en sont des preuves. C'est que les talens supérieurs excitent toujours l'envie et

la haine des esprits médiocres et bornés qui forment la multitude. D'ailleurs, on craint l'ascendant d'un homme de génie ; on lui suppose facilement des desseins artificieux et une profonde ambition. On croit aisément que celui que la nature élève éminemment au-dessus des autres, doit prétendre à la première place. On applaudit ses discours ; mais on s'en défie ; on se ligue contre lui ; on se venge de ses succès, en le calomniant ; on le rend suspect ; on l'éloigne ; on le perd dans l'opinion publique : tandis qu'un homme, médiocre en tout, s'il est intrigant, si tous les moyens lui sont bons, s'il joint à un grand fond d'hypocrisie beaucoup de souplesse et de persévérance, est assuré d'arriver à son but et de réussir, du moins pour un temps.

(13) Si des décrets n'avaient pas donné solennellement à tous les Français les manières et le langage des Quakers, ils n'auraient jamais supporté deux mois la tyrannie de Robespierre. Mais cet infâme despote ne portait ni sceptre, ni couronne ; tout le monde pouvait le tutoyer : il ne parlait que de la *souveraineté du peuple*. Comment se douter qu'il fût un tyran ? Afin de *s'élever à la hauteur des circonstances*, il fallait croire alors que la dignité et la politesse sont incompatibles avec la liberté ; et selon Robespierre et ses complices, la définition d'un véritable républicain se réduisait à ces quatre mots ; *grossier*, *impie*, *implacable* et *sanguinaire*.

Diaulas reproche aux chefs Saxons d'avoir flatté le peuple. On pourrait de nos jours renouveler ce reproche. On a beaucoup déclamé contre la flatterie des cours, on avait raison ;

raison ; mais là cependant, elle a des bornes ; et la flatterie populaire n'en a point. Un souverain, quelqu'enivré qu'il puisse être de sa puissance et de son rang, a toujours assez de lumières et de raison pour rejeter une flatterie outrée. Louis XIV rougit en apprenant que l'académie française proposait pour le prix d'éloquence cette question : *Quelle est celle des vertus du roi qui mérite la préférence !* Cette flatterie déplut au roi ; il défendit de traiter ce sujet. On a souvent souffert en silence les crimes des despotes, mais du moins on ne faisait pas l'apologie de leurs forfaits (1). Comment les chefs populaires ont-ils parlé au peuple sur les incendies des châteaux, sur les massacres du mois de septembre, sur les pillages, et enfin sur tous les excès qui se sont commis ? On se contentait de dire qu'*on avait égaré le peuple ;* et on ne manquait jamais d'ajouter que le peuple, quelque chose qu'il fasse, est *toujours bon, toujours juste.* La plus abominable cruauté n'était jamais en lui qu'une *erreur excusable ;* on *l'avait trompé ;* on avait *abusé de sa bonne foi.* A quels tyrans les plus vils flatteurs ont-ils jamais osé tenir un pareil langage ? Les courtisans qui flattent un roi sont certainement très-coupables ; mais, après tout, ils ne corrompent qu'un seul homme ; et si cet homme devient un tyran, on peut le déposer : mais les flatteurs du peuple corrompent la nation entière. Quel

(1) Je n'ignore pas qu'un prêtre imbécille et sanguinaire, fit l'apologie de l'assassinat commis par un duc de Bourgogne ; mais un fait isolé et relatif à un seul individu, ne prouve rien.

crime que celui-là ! Un roi, quelque défectueuse qu'ait été son éducation, en a cependant recueilli quelque instruction. Il a une idée générale de l'histoire ; et s'il aime la lecture, il peut avoir autant et même plus de connaissances acquises que ceux qui l'entourent. Il est souvent impossible, et du moins il est toujours très-difficile de l'égarer, en lui persuadant qu'une mauvaise action est un acte d'héroïsme, consacré par l'exemple qu'en ont donné les plus grands hommes et par l'admiration de tous les siècles (1). On ne lui persuadera jamais, par exemple, qu'il est des cas où le meurtre et l'assassinat sont des actions sublimes. Si on veut l'engager à commettre un crime, du moins il saura que c'est un crime qu'on lui conseille ; c'est beaucoup. Mais, le peuple étant d'une ignorance absolue, il est bien facile d'abuser de l'histoire pour l'égarer ; et c'est ce qu'on a fait. On lui a présenté sans cesse le second Brutus, assassinant son père, comme le plus parfait modèle de la vertu ; mais on lui a dissimulé que, même parmi les anciens, tous les grands hommes véritablement vertueux ont blâmé cette action atroce (2). On lui a dit que les Romains abolirent la royauté, que Tarquin fut détrôné ; mais on ne lui a pas dit que

---

(1) Je sais que les brigandages d'Alexandre, surnommé le Grand, ont été trop long-temps admirés ; mais depuis plus d'un siècle, on a reconnu l'abus politique des conquêtes, et l'on a senti combien elles sont odieuses aux yeux de la morale. Enfin, Télémaque fut écrit dans le siècle dernier. Ce livre immortel est entre les mains de tous les princes ; et certainement nul ouvrage depuis n'a présenté, avec autant de force et d'éloquence, tout ce que la raison et l'humanité peuvent dire contre l'esprit de conquête et la guerre.

(2) Voyez Bayle au mot *Brutus*.

les Romains le renvoyèrent sans l'outrager, et qu'ils lui rendirent tous ses biens ; et ses biens étaient immenses. Quel affreux cours d'histoire on a fait au peuple de Paris, dans les tribunes des Jacobins, surtout depuis trois ans ! Les orateurs, dans un langage digne des maximes qu'ils débitaient, ne cherchaient dans l'histoire que les traits qui la souillent ; et n'ont jamais cité une action vertueuse. Lorsqu'on répétait au peuple que son intérêt justifie tout, autorise tout, qu'eût-on pensé si un citoyen, montant à la tribune, eût conté le trait suivant : Les Athéniens se trouvaient dans un grand danger. Thémistocle dit au peuple assemblé qu'il avait imaginé un moyen certain de les tirer de cette situation ; mais que le secret étant nécessaire au succès, il ne pouvait le dire publiquement, et qu'il demandait au peuple de nommer quelques personnes qui pussent juger de son projet. Le peuple nomma le seul Aristide, dont il connaissait la vertu. Aristide entendit Thémistocle, et dit ensuite au peuple, qu'en effet le moyen lui paraissait infaillible, mais qu'il était injuste ; et le peuple, d'une voix unanime, rejeta le projet. L'histoire ancienne est remplie de traits semblables : et l'on s'est bien gardé de les faire connaître au peuple français, dont on voulait dénaturer l'heureux caractère : et pour pouvoir impunément lui prêcher le meurtre et l'assassinat ; pour pouvoir, sans contradiction, déclarer hautement que la justice doit être sacrifiée à nos intérêts ; que la clémence et la générosité sont des faiblesses, que la modération est un vice, que la vengeance est un devoir, il fallait

renverser le seul appui de la morale, il fallait détruire la religion et proscrire l'évangile. Mais ceux qui gouvernent maintenant la France paraissent détester ces horribles excès ; et ils ont déjà donné d'éclatantes preuves de modération et d'équité ; et quoi que puissent dire les ennemis de la république française, s'ils persévèrent, si la liberté de la presse n'est plus supprimée, si l'on abolit des décrets sanguinaires, si l'on reprend des sentimens d'équité pour les restes infortunés de la famille des Bourbons (1), si l'on ouvre les églises, si l'on rétablit le culte divin, si enfin l'on rend au peuple l'humanité, les mœurs et la morale, seules bases inébranlables du bonheur et de la liberté, les législateurs actuels, malgré les cris et les efforts de l'envie et de la haine, se couvriront de gloire et sauveront la France ; et ils ne peuvent la sauver qu'à ce prix ; (car les crimes seuls produisent l'anarchie, tandis que l'ordre et la paix sont les heureux fruits de la vertu). Ainsi, il faut nécessairement que les représentans du peuple français soient désormais ou libérateurs de la patrie, ou victimes des factions.

(14) Les Saxons perdirent en effet une bataille décisive, qui s'appelle la *bataille du Torrent*, et voici pourquoi. Les Français, que la soif consumait, et qu'elle allait forcer à la retraite, furent sauvés par un torrent, qui, ayant été à sec jusque-là, roula

(1) Et les personnes de ce malheureux nom, qui existent en France, sont si intéressantes, les unes par leurs vertus et leur conduite irréprochable, les autres par leur âge, et toutes par leur profonde infortune et les maux affreux qu'elles ont soufferts !....

tout-à-coup des eaux abondantes, ce qui produisit le double effet de désaltérer les Français et de les encourager en leur persuadant que le ciel faisait un miracle en leur faveur. L'évènement est consacré par une médaille, qui représente un trophée élevé en face d'un torrent, avec cette inscription : *Les Saxons vaincus devant un torrent.* (Voyez histoire de Charlemagne.)

La bataille du torrent précéda la prise d'Eresbourg. Cette forteresse passait pour imprenable. Le temple d'Irminsul fut en effet pillé, et la forteresse livrée aux flammes. La statue d'Irminsul, qui était de bois, fut consumée. Charlemagne, pour enlever aux Saxons un objet d'idolâtrie, fit enterrer la colonne de pierre sur laquelle avait été élevée la statue du dieu. Elle fut déterrée sous Louis-le-Débonnaire, et transportée dans l'église d'Hildesheim. On célèbre encore tous les ans, dans cette ville, la mémoire de la destruction de l'idole d'Irminsul. (Histoire de Charlemagne.)

(15) Cet incident du mur n'est point hors de vraisemblance. L'histoire du bas-Empire présente un exemple semblable. Vers l'an 1145, l'empereur Manuel fit enfermer, dans un cachot, Andronic son cousin. Ce dernier trouva le moyen de faire une ouverture à la muraille, mais qui ne le mena que dans un cachot plus obscur. Il y resta, résolu de se laisser mourir de faim, afin de se soustraire à l'horreur d'une mort ignominieuse ; et dans cette intention, il reboucha soigneusement le trou qu'il avait fait à son premier cachot. On accusa sa femme d'avoir facilité sa fuite ; et cette princesse fut enfermée dans la prison

qu'il avait quittée. Ses cris percèrent bientôt le mur qui la séparait de son époux; et le malheureux Andronic, reconnaissant sa voix, retira doucement la pierre et parut tout-à-coup devant son épouse. Il la vit ainsi long-temps, sans qu'on le sût, recevant d'elle la nourriture qu'elle se retranchait pour le faire subsister. Dans cette même prison, il eut d'elle un fils qui monta depuis sur le trône.

(16) Suivant *l'Edda* ou la *Mythologie* des anciens peuples du nord, les ames des méchans souffraient des maux éternels, dans un séjour affreux nommé *Nastran;* et les justes, transportés dans le *Valhalla*, y trouvaient leurs persécuteurs et tous leurs ennemis livrés sans défense à la vengeance qu'ils voulaient exercer sur eux. Leurs principales divinités étaient leur grand dieu *Alsader* ou *Odin*, *Frigga* ou la *Terre* sa femme, *Gésione*, déesse de la chasteté, *Vanadis* ou *Freya*, déesse de l'amour et de l'espérance, etc.

(17) On trouvera dans les ouvrages de M. de Sainte-Palaye des exemples sans nombre de cette ancienne générosité française. Je n'en citerai qu'un trait. Lalin et Piétois, en 1450, combattirent à pied dans des joûtes publiques. Un riche bracelet devait être le prix du vainqueur. Les deux combattans se renversèrent l'un sur l'autre. Ils furent relevés et amenés aux juges. Lalain déclara qu'ayant été renversé, le prix appartenait à Piétois; et celui-ci soutint qu'étant aussi tombé à terre, il n'avait pas plus de droit au prix que Lalain. Ce combat d'honnêteté finit par former une étroite liaison d'amitié entre ces généreux ennemis. Au reste, (ajoute M. de Sainte-Palaye) la modestie était aussi une

des principales vertus de ces braves chevaliers ; et suivant la maxime de Perceforets (un ancien auteur) *le chevalier est ravisseur des biens d'autrui , qui les vaillances d'autrui tait ; et celui est réprouvé vanteur qui révele les siennes.* Ces principes de modestie inspiraient aux chevaliers vainqueurs des attentions particulières pour consoler les vaincus. Ces exemples de générosité , tant de fois répétés dans les tournois, ne pouvaient être oubliés même à la guerre , au milieu du carnage ; les chevaliers n'y perdaient jamais de vue la maxime générale , d'être aussi compatissans après la victoire , que téméraires pour l'obtenir. (*Mémoires sur l'ancienne chevalerie , tome I.*)

(18) Un grand nombre de seigneurs et de gentilshommes , dit M. de Sainte-Palaye , avaient fait placer des héaumes ou casques sur les portes de leurs châteaux , pour servir comme de fanal à tous ceux qui paraissaient aux environs , et leur annoncer qu'ils trouveraient là un hospice agréable et sûr, dans une maison dont le maître se trouverait honoré de les recevoir. J'ai encore vu , ajoute l'auteur que je copie , de ces héaumes , placés sur le faîte de nos plus anciens édifices , particulièrement à la campagne. Non seulement on recevait ses hôtes avec empressement ; mais lorsqu'ils partaient , on les combiait de présens ; on leur donnait de riches habits , des armes , des chevaux , et souvent de l'argent. Aussi l'hospitalité reçue inspirait-elle une éternelle reconnaissance. Si un chevalier , dans ses voyages ou dans ses expéditions , avait reçu l'hospice ou quelqu'assistance de l'homme de la plus basse condi-

tion, il ne le regardait plus que comme un généreux bienfaiteur; il se déclarait à jamais son chevalier, et jurait de renoncer à tout ce que la gloire lui pourrait offrir de plus brillant, pour s'acquitter de cette dette. Ce serment était inviolable. (*Mémoires sur l'ancienne chevalerie de M. de Sainte-Palaye, tome I.*)

(19) Tant qu'a duré la chevalerie, ce fut une coutume générale parmi les chevaliers, de s'engager continuellement par des vœux presque toujours téméraires, et souvent extravagans et bizarres. Soit (dit M. de Sainte-Palaye) que l'on s'enfermât dans une place pour la défendre, soit qu'on en fît l'investissement, soit qu'en pleine campagne on se trouvât en présence de l'ennemi, des sermens inviolables et des vœux dont rien ne pouvait dispenser, obligeaient également les chefs et ceux qu'ils commandaient à répandre tout leur sang, plutôt que d'abandonner l'intérêt de l'état. Outre ces vœux généraux, on en faisait aussi beaucoup de particuliers, soit dans les batailles, soit dans les autres circonstances de la vie. La valeur en dictait de singuliers; tels que d'être le premier à placer son pennon sur les murs ou sur la plus haute tour de la place dont on voulait se rendre maître; de se jeter au milieu des ennemis; de leur porter le premier coup; en un mot, de faire tel exploit, de donner telle preuve d'audace et souvent de témérité. Le plus authentique de tous les vœux était celui qu'on appelait le vœu du paon ou du faisan. Le jour où l'on devait prendre un engagement solennel, un paon ou un faisan rôti, mais toujours paré de ses plus belles plumes, était apporté par des dames et des

demoiselles, dans un grand bassin d'or ou d'argent, au milieu de la nombreuse assemblée des chevaliers convoqués. On le portait à chacun d'eux, et chacun faisait son vœu sur l'oiseau; ensuite on le reportait sur une table pour être enfin distribué à tous les assistans.

Dans un ancien poëme historique intitulé : *Le vœu du Héron*, on voit en Angleterre un comte de Salisbéry, au moment de partir pour la guerre, demander à sa dame, dans une assemblée, de lui appliquer *un doigt de sa belle main sur l'œil droit, de manière qu'il fût entierement fermé.* Au lieu d'un doigt, la dame en appliqua deux, et le comte fit vœu sur un héron, (sur lequel d'autres chevaliers avaient prononcé différens vœux) de ne point ouvrir cet œil, jusqu'à ce qu'il fût entré sur les terres de France, pour venger Edouard III, (en 1338) et qu'il n'eût combattu l'armée de Philippe, en bataille rangée. En effet, tout le temps que dura la guerre, le comte ne se permit pas de voir de cet œil. Toute l'armée, témoin de ses exploits, le fut aussi de sa fidélité à remplir son engagement. Du Guesclin fit vœu de ne manger que *trois soupes au vin*, jusqu'à ce qu'il eût combattu un Anglais qui l'avait défié. Etant devant la place de Montcontour, il jura de ne point manger et de ne point se déshabiller qu'il ne l'eût prise. Une autre fois, il fit vœu de ne prendre aucune nourriture après le souper qu'il allait faire, jusqu'à ce qu'il eût vu les Anglais pour les combattre. Son écuyer, au siége de Bressière, en Poitou, fit vœu de planter dans la journée, sur la tour de cette ville, la bannière de son maître, en criant

du Guesclin ; et de mourir plutôt que d'y manquer. On voyait encore en France, il y a quelques années, un monument singulier de cette coutume des anciens chevaliers. Près la ville de Moutiers, entre Riez et Senez, sont deux majestueuses montagnes, séparées par un espace d'environ deux cent cinquante pieds. Aux deux sommets des montagnes se trouvait (il y a cinq ans) une chaîne de fer tendue en l'air, au milieu de laquelle était une grande étoile à cinq raies. On prétend que c'est un de ces vœux ordinaires dans les siècles de chevalerie. On croit qu'un chevalier fit le vœu d'enchaîner deux montagnes, que l'étoile est le symbole de la devise du chevalier. On ajoute que celui qui fit ce vœu était de la maison de Blaccas. La ville de Moutiers a pris de cette chaîne le blason de ses armes ; elle porte d'azur à deux montagnes d'argent, attachées par une chaîne d'or, à un chaînon de laquelle tient une étoile. Ces vœux étaient d'autant plus inviolables qu'ils s'adressaient à Dieu. La religion les sanctifiait tous ; et c'eût été à-la-fois une impiété et une lâcheté que de ne les pas accomplir. Aussi, on ne voit pas d'exemple dans l'histoire qu'un chevalier y ait jamais manqué. La mort seule pouvait les empêcher de remplir ces engagemens sacrés.

(20) Giaffar le Barmécide, ou fils de Barmec, fut en effet un très-grand homme. Il naquit dans la Perse et devint le visir et le favori du célèbre Calife Aaron Alraschid. Je suppose dans mon conte que sa famille était européenne ; que son seul nom était celui de Barmécide ; et qu'il ne prit celui de Giaffar, qu'après les infortunes dont on verra

le détail. Il suffit de dire ici qu'Aaron dut à son génie et à ses vertus toute la gloire de son règne. Barmécide se fit adorer des peuples qu'il gouverna, et reçut de la reconnaissance publique le beau surnom de *Généreux*.

(21) Aaron Alraschid, vingt-cinquième Calife, était fils de Mahadi, Calife de la race des Abassides. Son père le déclara son successeur, au préjudice de son fils aîné; mais Aaron, respectant les droits de son frère *Hadi Musa*, refusa et lui fit prêter serment de fidélité par tous les grands. Le nouveau Calife fut insensible à ce bienfait, et résolut la mort d'Aaron. Mais la propre mère de l'ingrat Musa, ayant à se plaindre de lui, le fit assassiner, et Aaron fut proclamé Calife. Ce prince était d'une très-belle figure; il fut renommé pour sa libéralité et son goût pour les arts et les talens. On prétend que les Arabes inventèrent l'algèbre sous son règne. L'histoire dit aussi que, lorsqu'Aaron allait à la guerre, il se faisait suivre par cent hommes-de-lettres, afin de se délasser dans leurs entretiens de ses travaux guerriers. (Voyez *Encyclopédie* et l'*Histoire des Arabes*, par l'abbé de Marigni.)

Il faut publier à la gloire des souverains, dit M. Gaillard, qu'on vit alors régner une amitié sincère et personnelle entre les deux plus illustres monarques, entre les deux héros, l'un de l'Orient, l'autre de l'Occident, le Calife Aaron et Charlemagne. Ces deux princes qui ne se virent jamais, avaient conçu l'un pour l'autre, sur leur réputation, une inclination mutuelle, bien supérieure aux liaisons intéressées de la politique. Ils cherchaient à

se prévenir dans les moindres choses. Les présens qu'ils se faisaient l'un à l'autre étaient toujours, par le choix, par le moment, par les circonstances, une marque d'estime et un témoignage d'amitié. Plusieurs historiens prétendent même que le Calife céda à Charlemagne, en pur don et en toute souveraineté, Jérusalem et les lieux saints, ne s'y réservant que le titre de son lieutenant. Charlemagne et Aaron aimaient les arts; tous deux faisaient des vers. Aaron était si sensible aux charmes de la poésie, que souvent, en entendant de beaux vers, il s'attendrissait jusqu'aux larmes. Non moins sensible à la musique, il avait composé plusieurs airs qu'on chante encore dans l'Orient. Aaron avait surtout en recommandation, comme Charlemagne, la justice et la vérité. Mais un conquérant peut-il toujours être juste ! Une femme vint lui porter des plaintes sur quelques vexations de ses soldats. Aaron lui dit : N'avez-vous pas lu dans l'alcoran que les princes désolent tous les lieux par où passent leurs armées ! Oui, mais j'y ai lu aussi, répondit cette femme, que les maisons des princes seront détruites à cause de leurs injustices. Le Calife approuva cette réponse hardie, et le dommage fut réparé. Aaron faisait, comme Charlemagne, d'abondantes aumônes ; il mourut cinq ans avant Charlemagne, l'an 809, après un règne de 23 ans, et âgé de 46 ans. (*Voyez histoire de Charlemagne.*)

(22) On sait que le premier orgue qu'on ait vu en Europe, fut envoyé à Charlemagne par le Calife Aaron. Je n'ai ajouté que l'*origine de l'orgue*, qui nous est inconnue.

(23) Cette réponse de Barmécide, (lors-

que le Calife voulut s'enfermer pour lire un ouvrage qui traitait des devoirs de l'homme) est purement historique; mais l'histoire dit seulement qu'*il allait lire avec un sage*, sans nommer ce personnage; et je suppose que c'était Barmécide.

(24) Arichise, duc de Bénévent et ennemi de Charlemagne, mourut ainsi que Romuald, son fils aîné. Il ne laissait qu'un fils nommé Grimoald, alors en la puissance de Charlemagne, auquel on l'avait donné en ôtage. Charlemagne avait (ce qu'on appelait alors) des droits très-fondés sur le duché de Bénévent, et les Bénéventins voulaient se donner à lui; mais Charlemagne rendit au jeune Grimoald et la liberté et le duché. Il osa croire, dit son historien, au pouvoir des bienfaits, en voyant quel est, dans toute la terre, le pouvoir des injures. Grimoald, touché de la générosité de ce prince, ne songea qu'à s'en rendre digne, et l'Empereur n'eut point alors de sujet plus fidelle. Il combattit les ennemis de Charlemagne, Adalgise, quoiqu'il fût son beau-frère (il avait épousé une sœur d'Adalgise), et les Grecs, et ce fut avec autant de succès que d'activité. C'est après cette défaite d'Adalgise, que l'histoire ne parle plus de lui. On croit que, depuis cette époque, il retourna à Constantinople, où il vécut et mourut dans l'obscurité.

(25) Il y avait en effet, dans ce temps, un Theudon, l'un des petits rois qui partageaient la Pannonie. L'histoire représente ce prince sous les traits que je lui ai conservés. Il était ambitieux, dissimulé, hypocrite, mais distingué par ses talens militaires; il se

fit chrétien pour plaire à Charlemagne, qu'il trahit ensuite. La Pannonie était ce qu'on appelle aujourd'hui la Hongrie et l'Autriche.

Le duc Aymond était parent ou allié de Charlemagne, avec lequel, suivant les vieilles chroniques, il eut plusieurs démêlés. Ses quatre fils s'appelaient Renaud, Richard ou Richardet, Alard et Guichard, dont l'aîné et le plus illustre était le fameux Renaud dit de Montauban. Ces quatre frères, disent les romans, n'avaient qu'un cheval, qui se nommait *Bayard*.... Bayle dit que Renaud, ce héros si célèbre par les poëmes et les romans, souffrit le martyre, qu'on lui bâtit une église à Cologne, sous le nom de Saint Renaud.

(26) Amalberge, que l'église a canonisée, était une jeune et belle personne de la cour de Charlemagne. Ce prince fut amoureux d'elle, et la vertu d'Amalberge résista à la double séduction de l'homme le plus aimable de son temps, et du héros le plus renommé. L'histoire rapporte qu'étant un jour seule sur le haut d'une terrasse, elle vit venir Charlemagne, et que, pour éviter un tête-à-tête qu'elle jugea dangereux, elle se jeta en bas de la terrasse et se cassa un bras. Elle finit par se retirer dans un monastère, et y passa le reste de ses jours. (*Voyez histoire de Charlemagne.*)

(27) Le duc de Spolette, Henri, duc de Frioul, Hartrade, comte de Thuringe, sont des personnages de ce temps. Le dernier entra dans une grande conspiration contre Charlemagne.

Constantin Porphirogénète, fils de l'impératrice Irène, avait dû épouser Rotrude,

une des filles de Charlemagne ; et ce dernier ayant rompu ce mariage, Constantin unit son ressentiment à celui d'Adalgise, mais sans aucun succès.

(28) L'idée de cette plante fabuleuse n'est pas de mon invention ; je l'ai trouvée dans le *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, de Bomare, édition en quinze volumes. Voici la description que donne ce naturaliste. « *Baaras*, » nom d'une plante qu'on trouve sur le mont » Liban, en Syrie. L'historien Josèphe dit » qu'elle luit pendant la nuit, comme un petit » flambeau ; que sa lumière s'éteint au jour ; » que ses feuilles, enveloppées dans un mou- » choir, s'échappent et disparaissent ; que » cette plante est obsédée par les démons ; » qu'elle a la vertu de changer les métaux » en or ; que, par cette raison, les Arabes » l'appelent *l'herbe d'or ;* qu'elle tue ceux qui » la cueillent sans les précautions néces- » saires, qui sont malheureusement incon- » nues ; qu'elle se nourrit de bitume ; que » son odeur bitumineuse suffoque quand on » l'arrache ; qu'il faut la chercher dans les » endroits plantés de cèdres. »

(29) En effet, l'histoire rapporte qu'Aaron maria sa sœur Abassa à Barmécide, en imposant cette étrange condition ; qu'il fit ce mariage afin de rassembler à-la-fois près de lui ces deux personnes qu'il aimait, et qu'il dit à Barmécide que si la princesse n'eût pas été sa sœur, il l'aurait épousée lui-même. (*Voyez l'Histoire des Arabes, par l'abbé de Marigni.*) L'histoire dit que Barmécide, malgré les ordres et la surveillance du Calife, eut d'Abassa un fils qu'il envoya secrètement à la Mecque.

(30) Comme on ne doit (dans quelqu'ouvrage que ce puisse être) calomnier ni les vivans ni les morts, même les despotes et les tyrans, loin d'avoir ajouté dans ce roman à l'atrocité de cette action, j'en ai diminué l'horreur. Voici le fait historique. « Le Calife, en apprenant le commerce secret de Barmécide et d'Abassa, ordonna de massacrer son grand visir et tous les Barmécides. On en immola, dit-on, *quarante* qui composaient toute la famille. L'esclave chargé d'assassiner le grand visir, eut envie de le sauver. Je vais, lui dit-il, chez le Calife lui annoncer ta mort. S'il ne demande rien de plus, je reviendrai et j'assurerai ta fuite; mais s'il demande à voir ta tête, il faudra subir ton arrêt. L'exécrable tyran ordonna de lui apporter la tête de Barmécide, et l'esclave obéit. . . . . » Quant à la princesse Abassa, les uns disent qu'elle fut enfermée dans un cachot, et qu'elle y mourut de douleur; d'autres disent qu'Abassa fut seulement chassée du palais, et réduite à l'état le plus misérable; que plusieurs années après, une dame lui donna 500 dragmes, qui lui causèrent un plaisir aussi vif que si elle eût été rétablie dans son premier état. On ajoute qu'Abassa avait beaucoup d'esprit, et faisait d'excellens vers. (*Voyez histoire des Arabes, et le dictionnaire des Hommes illustres.*)

(31) Barmécide en effet était adoré de la nation, et sa mort excita une douleur aussi violente qu'universelle. Le Calife, voyant que ces justes regrets ne s'appaisaient point, fit publier un édit qui défendait, sous peine de mort, de prononcer le nom de Barmécide et de parler de lui. Un vieillard brava

cette défense, et fut aux portes du palais réciter des vers faits à la louange de Barmécide. Le Calife, surpris de ce courage, se le fit amener, et lui demanda ce qui pouvait lui inspirer cet excès de témérité. La reconnaissance, répondit le vieillard; Barmécide fut mon bienfaiteur. Eh bien! reprit le Calife, désormais je serai le tien; substitue mon nom à celui de Barmécide. En disant ces paroles, il lui donna une magnifique coupe d'or pur. O Barmécide! s'écria le vieillard, c'est encore à toi que je dois ce présent; même après ta mort, je recueille tes bienfaits. Comment veut-on que je t'oublie!

(32) Il y eut véritablement dans ces siècles une Béatrix, duchesse de Clèves. L'histoire rapporte que les princes, ses voisins, la persécutèrent, l'assiégèrent, et qu'elle fut délivrée par un brave chevalier français, nommé *Trélia*, qu'elle épousa. Ce chevalier portait un Cygne sur son bouclier, et la duchesse institua l'*ordre des chevaliers du Cygne*. J'ai trouvé ce détail dans l'*Encyclopédie*, au mot *ordre des chevaliers du Cygne*. Et c'est ce petit article qui m'a donné la première idée de mon conte et qui me l'a fait intituler: *Les Chevaliers du Cygne*. J'ai trouvé depuis, dans un autre ouvrage, écrit il y a environ cent cinquante ans, et intitulé: *De l'imposture des Diables*, une vieille tradition fabuleuse, qui a pour fondement le fait historique qu'on vient de lire. L'auteur de cet ouvrage, médecin des ducs de Clèves, raconte que d'anciens manuscrits donnent aux ducs de Clèves une origine miraculeuse; et voici comment il rapporte cette tradition. « Il ne reste, dit-il, qu'une prin-

cesse, héritière de ce duché. Un jour, qu'elle se promenait sur le bord du fleuve, elle apperçut sur l'eau un charmant petit navire, traîné par un beau Cygne. L'étonnement rendit la princesse immobile sur le rivage; mais sa surprise redoubla, en voyant ce petit vaisseau voguer de son côté et s'arrêter près d'elle. Un jeune chevalier en descendit: le navire disparut. Le chevalier conduisit la princesse dans son château. On appela ce merveilleux inconnu *le chevalier du Cygne*, et la princesse l'épousa. Les deux époux furent parfaitement heureux pendant deux ans; mais, au bout de ce temps, le chevalier du Cygne tomba dans une profonde mélancolie; et un matin, qu'il se promenait sur le bord du fleuve, le navire et le Cygne reparurent; le chevalier s'elança dans le navire et disparut pour jamais. » L'auteur qui rapporte cette relation ajoute gravement qu'il ne *certifie pas la vérité de ce fait*. Mais ce qu'il y a de certain, dit-il, c'est que le château est encore rempli de monumens qui attestent l'existence d'un *chevalier du Cygne*. On voit sur les tours, des Cygnes sculptés, et plusieurs vieilles tapisseries représentant des armures de chevalerie, portant des Cygnes pour emblèmes, etc.

(33) Ce vieux château existe encore à l'une des extrémités de la jolie ville de Clèves. J'y ai passé, il y a près d'un an; et j'ai été visiter, avec intérêt, l'habitation de Béatrix. On a rebâti quelques parties de ce château; mais la plupart des anciens appartemens et ces voûtes antiques subsistent encore. J'ai rectifié sur les lieux même, la description que j'en fais dans mon roman; ainsi, elle est exacte. Mais je n'ai pu parler du charmant

jardin à l'anglaise qu'on a fait autour du château sur la pente de la montagne, et qui est ce que j'ai vu dans ce genre de plus pittoresque et de plus agréable. Cette délicieuse habitation était la demeure du gouverneur de la ville. Je me suis promené deux heures dans ses jardins ; et je sentais que c'était là qu'il aurait fallu écrire l'histoire du chevalier du Cygne et de la duchesse de Clèves. Pour que rien ne manque à l'agrément de ce château, il est situé à l'extrémité d'une ville charmante, et dans un pays ravissant par sa fertilité et la beauté incomparable de ses bois, de ses plantations et de ses promenades.

(34) Béatrix, en allant au-devant des chevaliers, se conforme aux usages de son temps. On voit dans Perceforest, dit M. de Sainte-Palaye, une reine, quoique relevant de maladie, aller à la rencontre d'un chevalier pauvre, mais brave et vertueux, qui venait lui rendre visite. M. de Sainte-Palaye cite beaucoup d'autres exemples de ce genre.

(35) Les seuls chevaliers avaient droit de porter de certaines fourrures précieuses, *le vair*, *l'hermine* et *le petit-gris*. D'autres fourrures moins rares étaient réservées pour les écuyers. L'écarlate ou toute autre couleur rouge, était appropriée aux chevaliers, à cause (dit M. de Sainte-Palaye) de son éclat et de son excellence. Elle s'est conservée dans l'habillement des magistrats supérieurs et des docteurs. Au reste, j'observerai ici que la libéralité de la duchesse pour ses défenseurs est d'autant plus simple, que c'était alors un devoir d'hospitalité, et que les chevaliers étaient toujours magnifiquement défrayés et

traités, et comblés de présens par les princes chez lesquels ils séjournaient. (*Voyez dans Froissart les détails de l'excessive libéralité du comte de Foix, pour tous les chevaliers qui passaient dans sa cour.*)

(36) C'était (comme je l'ai déjà dit) un devoir indispensable pour un chevalier, de secourir tous les infortunés et de se consacrer particulièrement à la défense des femmes opprimées. Boucicaut forma un ordre de chevalerie sous le nom de la *Blanche Dame à l'ieu vert*, pour faire restituer à des dames les biens dont elles avaient été dépouillées par d'injustes ravisseurs, dans le trouble des guerres précédentes. Je pourrais citer une foule de traits de ce genre; mais, ne voulant faire sur ce sujet qu'une note et non un ouvrage, je me borne à ne rapporter que quelques traits. Celui qui suit est tiré des *Mémoires de l'ancienne chevalerie*, de M. de Sainte-Palaye. J'en retrancherai quelques détails; et ce que j'en extrais sera littéralement copié.

Une faction, connue sous le nom de la *Jacquerie*, d'abord formée dans le Beauvoisis, s'étendit dans les provinces et se ligua pour porter les derniers coups à la chevalerie et à toute la noblesse. Plus de cent mille roturiers et paysans armés, résolus d'exterminer la noblesse, ravageaient les terres, brûlaient les châteaux, faisaient main-basse sur les chevaliers, sur les écuyers, sur tous les gentilshommes, sans épargner les femmes ni les enfans. Pour mieux signaler une haine invétérée contre tous les nobles, et comme pour insulter à la douceur et à l'humanité de la chevalerie, ils érigèrent en vertu la

férocité la plus barbare et la plus brutale inhumanité (1). La duchesse de Normandie, femme du régent, la duchesse d'Orléans et trois cents dames et demoiselles étaient à Meaux, et ne s'y trouvaient plus en sureté. Quelques détachemens de ces furieux, joints par d'autres, accourus de Paris et des environs, se croyaient sûrs de partager une proie qu'il semblait impossible de leur enlever. Les habitans avaient ouvert leurs portes; et, de concert avec les factieux, ils avaient réduit les dames à se retrancher, avec leurs gens, dans le terrain appelé le *Marché de Meaux*, poste séparé du reste de la ville par la rivière de Marne. Le danger était extrême; il n'y avait point d'excès qu'on ne dût attendre de ces bandes effrénées. Le comte de Foix et le captal de Buels, qui, dans ces circonstances, revenaient alors de la Prusse, apprennent ces funestes nouvelles à Châlons. Bien qu'ils n'eussent que soixante lances, c'est-à-dire, soixante chevaliers et leur suite ordinaire, ils prirent sur-le-champ la résolution d'aller se joindre au petit nombre de ceux qui défendaient la forteresse de Meaux. L'honneur des dames ne permet pas au comte de Foix de réfléchir sur le danger, ni au captal de Buels de penser qu'il est Anglais. Il profite avec empressement de la liberté que les trèves entre la France et l'Angleterre lui laissent de suivre des sentimens plus forts dans le cœur des chevaliers que toutes les inimitiés nationales. Ces deux héros, avec

(1) Je dois répéter ici que ce passage est fidellement copié. Voyez l'édition en 3 vol. de 1781, 1er. vol. pag. 198 et suivantes.

leur petite troupe, furent à Meaux et marchèrent aux ennemis. Les chevaliers se font jour à travers leurs rangs, leur tuent sept mille hommes, dispersent le reste et reviennent triomphans auprès des dames, qu'ils délivrent, etc. (*Volume I, page 199 et suivantes.*)

Cette générosité pour les femmes n'était pas particulière à la France et à l'Angleterre; elle était universelle dans l'Europe, et même plus anciennement encore, chez les peuples les moins civilisés. Le Nord fut le berceau de la chevalerie (dit M. Mallet); tous les monumens de l'ancienne Scandinavie le prouvent. On y voit clairement le goût de la chevalerie, comme dans son germe. L'histoire des autres nations nous le représente ensuite, se développant, se répandant en Espagne, en France, en Italie, en Angleterre, avec les peuples du Nord qui s'y établirent. En quelqu'endroit que nous ouvrions les anciennes histoires du Nord, nous y verrons des chevaliers aussi galans qu'intrépides. Un prince Suédois avait une fille d'une rare beauté, nommée Thora; elle fût enlevée. Son père fit publier, dans toutes les contrées voisines, que celui qui vaincrait le ravisseur de Thora l'obtiendrait en mariage, de quelque condition qu'il pût être. Le jeune Regner délivra la belle captive et l'épousa. Thora étant morte, Regner épousa une jeune bergère, nommée Aslanga, qu'il éleva sur le trône. --- *Harald aux beaux cheveux*, roi d'une partie de la Norvège, devint amoureux d'une jeune fille, nommée *Gida*, et la demanda en mariage; mais elle répondit que, pour mériter son cœur, il fallait s'être signalé par des exploits

plus glorieux que ceux qu'il avait faits, et qu'elle ne le croirait digne d'elle, que lorsqu'il aurait soumis la Norvège. Harald jura de ne prendre aucun soin de ses cheveux, jusqu'à ce qu'il eût achevé la conquête de la Norvège; et en effet, il n'épousa Gida qu'après avoir soumis tout le royaume. Ces faits, et mille autres de ce genre, paroissent authentiques; mais, (continue M. Mallet) il importe peu qu'ils soient vrais; il suffit, pour connaître les mœurs de ce tems, que ces chroniques soient anciennes et écrites par des hommes instruits des histoires et des usages de leur pays. (*Histoire de Danemarck, par M. Mallet.* (1)

C'était par des sentimens élevés et par des mœurs irréprochables, que les femmes obtenaient un tel empire. Les lois de la chevalerie, dit M. de Sainte-Palaye, qui défendaient de médire des dames, les obligeaient à mettre une extrême décence dans leurs mœurs et dans leur conduite; et les dames, pour être respectées, devaient se respecter elles-mêmes. Mais si, par une conduite opposée, elles donnaient matière à une censure légitime, elles devaient craindre de trouver des chevaliers tout prêts à l'exercer. Le chevalier de la Tour, dans une instruction qu'il adresse à ses filles, vers l'an 1391, fait mention d'un chevalier de son temps, qui, passant près des châteaux habités par des dames, notait d'infamie la demeure de celles qui n'étaient pas dignes de recevoir de *loyaux chevaliers*,

(1) Cette histoire, en 9 vol., est écrite avec sagacité; elle est remplie de recherches intéressantes et curieuses, et laisse une idée très nette de l'histoire des peuples du Nord.

poursuivans d'honneur et de vertu. Il comblait d'éloges celles qui méritaient l'estime publique. Le même auteur conte que, dans une grande assemblée, *de bons chevaliers* firent placer une dame de condition inférieure, mais *de bonne renommée*, au-dessus d'une dame d'un rang éminent, parce que cette dernière était *blasmée de son honneur;* c'est-à-dire, avait une mauvaise réputation.

On peut faire des folies pour une femme méprisable, mais on ne fait de grandes choses que pour celle qui est digne d'inspirer de grands sentimens.

(38) Je ne connais de gouvernement purement démocratique qu'en Suisse, dans les petits cantons; et je ne connais pas de lieux où la tyrannie exerce un pouvoir plus arbitraire et plus oppresseur. Là, quoiqu'il n'y ait aucune loi somptuaire, si une personne se montre en public avec un habillement ou des bijoux un peu moins grossiers que ceux qui se fabriquent à Zug, Underwald, Arth, etc. elle est insultée et communément lapidée. Là, si un particulier s'avise d'embellir sa maison et son jardin, et s'il se fait une habitation plus remarquable que celle de ses voisins, *le peuple souverain* rase ou brûle sa maison et coupe ses plantations. Là, si un magistrat déplaît, on s'assemble, on le saisit, et on le pend, sans aucune forme de procès; car la *justice populaire* est très-expéditive. Le Landamtmann de Zug a été exécuté ainsi, deux avant la révolution française, et ces exemples sont très-fréquens. Il est vrai, qu'après la mort de ce magistrat, le peuple reconnut que cet infortuné était innocent, et on lui fit de *belles funérailles.* Enfin, dans ces petits cantons démocratiques, le

le peuple, tout puissant, est d'une insolence et d'une grossièreté égales à son absurdité qui est extrême. Il n'a qu'une idée distincte, c'est qu'il est *le maître* et *le plus fort*. Il en conclut fort naturellement que sa volonté est la seule loi sacrée, et que tout doit y céder. L'orgueil extravagant que doit inspirer cette persuasion, lui donne un souverain mépris pour tous les étrangers. Aussi, nul ne peut avoir l'honneur d'être naturalisé dans ces petits cantons, ou même d'y acquérir une propriété ; et il n'existe point de pays où les étrangers soient aussi maltraités par le peuple. Par exemple, dans les marchés publics, on leur fait payer les denrées le double au moins de ce qu'elles valent. Si leurs domestiques disputent sur le prix, on leur dit que l'on ne souffre point que des étrangers marchandent ; si alors ils donnent, sans débat, l'argent demandé, les autres marchands se plaignent que cette prodigalité fait hausser le prix des denrées. Il est difficile de trouver un moyen de concilier ces différentes opinions. Certainement, Constantinople, Alger et Tunis, dont je suis fort éloigné d'aimer les gouvernemens, sont cependant des pays infiniment préférables à ces cantons si vantés par des gens qui ne les connaissent que d'après des relations romanesques et mensongères, et qui perdraient pour jamais leur enthousiasme, s'ils y avaient séjourné seulement trois mois.

FIN DES NOTES.

TRADUCTION

DES

ÉPIGRAPHES

ANGLAISES ET ITALIENNES,

DU DEUXIÈME VOLUME.

CHAPITRE I. Page 1. *Pianger de' quel che gia, etc.*

Il doit pleurer celui qui s'est fait l'esclave de deux beaux yeux et d'une belle chevelure, qui cachent une ame noire et perfide ! L'infortuné fuit en vain ; comme le cerf blessé, il emporte avec lui le trait qui le déchire ; il a honte de lui-même et de son amour, il n'ose l'avouer, et il désire en vain s'en guérir.

CHAPITRE II. Page 36. *This devil beauty is compounded, etc.*

Ce lutin, cette beauté dangereuse et facile, est composée d'une étrange manière ; c'est un point subtil, une question difficile à résoudre, de décider si elle a en elle plus de force attractive que de penchant à céder, tant elle séduit et se rend aisément.

CHAPITRE III. Page 46. *Solo e pensoso, i piu, etc.*

Seul et pensif, je cherche les solitudes écartées et les lieux déserts, pour fuir des humains jusqu'à la trace de leurs pas.

CHAPITRE IV. Page 50. *Ingiustissimo Amor, etc.*

Injuste amour ! pourquoi rends-tu la sympathie si rare ? pourquoi fais-tu que nos désirs et nos sentimens correspondent si difficilement ? pourquoi te faire un jeu cruel de diviser les cœurs, et d'y jeter la discorde ?

CHAPITRE VII. Pag. 101. *O memory ! thou soul, etc.*

O mémoire ! ame de nos plaisirs et de nos peines! éternel mobile de nos passions ! pourquoi aggraves-tu les douleurs de l'infortuné ? pourquoi envenimes-tu sans cesse les blessures de son cœur ?

CHAPITRE VIII. Pag. 113. *Thy wife that never slep, etc.*

Ton épouse, qui jamais près de toi ne goûta les charmes d'un doux repos, maintenant trouble ton sommeil, et remplit tes nuits de trouble, d'épouvante et d'horreur !

CHAPITRE X. Pag. 133. *World, world, o world, etc.*

O monde ! combien tes étranges vicissitudes te rendent haissable ?

CHAPITRE XIV. Pag. 181. *The imprison'd winds, etc.*

Les vents dégagés de leur prison proclament leur liberté avec des sons mélodieux.

CHAPITRE XVI. Pag. 208. *All blest secrets, etc.*

Oh ! naissez de mes larmes, plantes inconnues et bienfaisantes, pour guérir l'homme vertueux !

CHAPITRE XVIII. Pag. 277. *Che incanto è la bellezza, etc.*

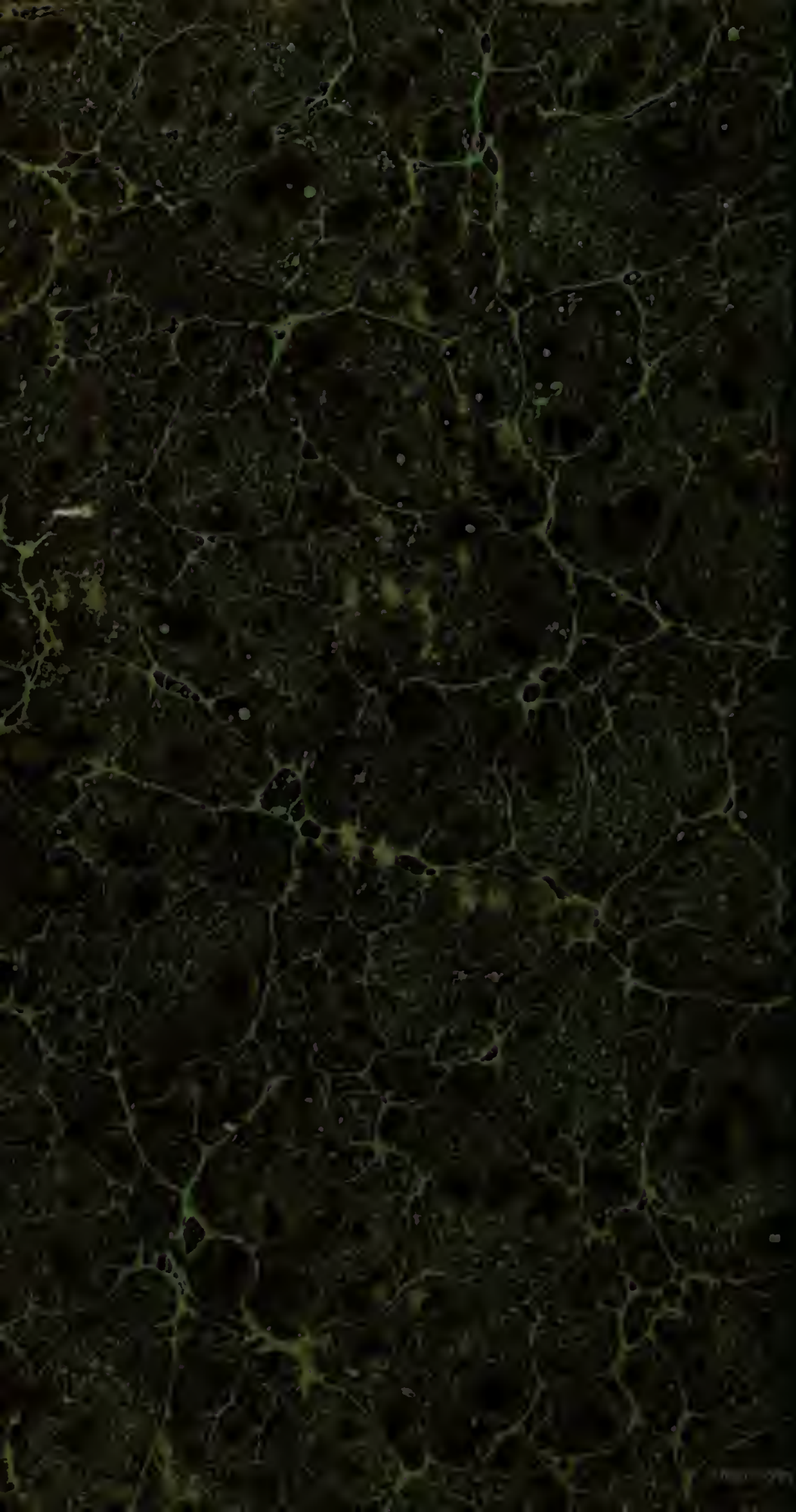
Quel enchantement est la beauté ornée de la vertu !

Seconde du même chapitre. *What's female beauty, etc.*

Qu'est-ce que la beauté d'une femme ? C'est une physionomie céleste qui exprime les qualités de l'esprit et du cœur. Semblables au soleil, ses rayons répandent autour d'elle la flamme et la lumière. Le visage nous charme parce qu'on y voit l'empreinte de l'ame.

CHAPITRE XX. Pag. 308. *Non è prudenza, ma follia de' mortali, etc.*

L'art cruel de présager les maux vient de la folie et non de la prudence des mortels. La crainte exagère les peines que l'imagination nous représente, et les prévoir, change en un tourment véritable un malheur qui n'est encore que douteux.

Fin des Épigraphes du deuxième volume.

351412